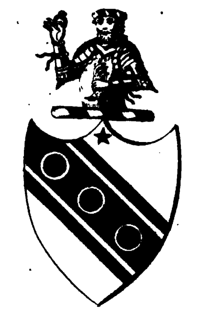
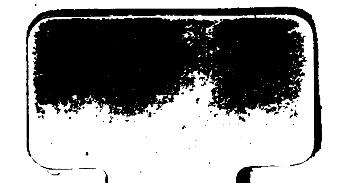
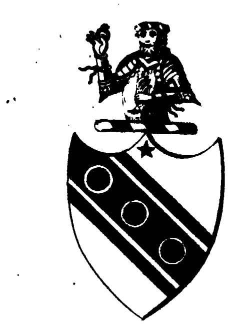
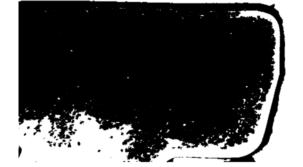




Hon.ble Marmaduke Dawnay







MÉMOIRÈS

DU

MARQUIS DE DANGEAU.

TOME II.

ABRÉGÉ DES MÉMOIRES
OU
JOURNAL
DU MARQUIS DE DANGEAU,

EXTRAIT DU MANUSCRIT ORIGINAL,

CONTENANT BEAUCOUP DE PARTICULARITÉS ET D'ANECDOTES SUR LOUIS XIV, SA COUR, etc.;

AVEC DES NOTES HISTORIQUES ET CRITIQUES, ET UN ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DE LA RÉGENCE;

PAR Mme DE GENLIS.

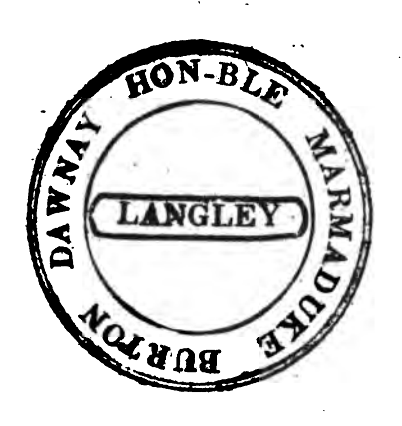
TOME DEUXIÈME.

1695 — 1706.

A PARIS,

Chez Treuttel et Würtz, Libraires, rue de Bourbon, n° 17;
ET MÊME MAISON DE COMMERCE,
A *Londres*, 30 Soho Square; et à *Strasbourg*, rue des Serruriers, n° 3.

1817.


HON-BLE MARMADUKE BURTON DAWNAY
LANGLEY

MÉMOIRES
DE
DANGEAU.

ANNÉE 1695.

Samedi, 1er janvier.

Le Roi, avant que d'aller à la messe, fit assembler le chapitre des chevaliers, et nous dit que le roi de Pologne l'avoit fort prié de donner l'ordre aux deux princes Alexandre et Constantin, ses enfants cadets, et qu'avant de le leur envoyer, il avoit voulu savoir si personne ne s'y opposoit dans le chapitre.

M. de Luxembourg ne tomba malade qu'hier, et est si mal ce soir, qu'on n'en espère plus rien. On a fait venir Caret, qui n'a donné de son remède que par l'ordre exprès de Monsieur, et qui le condamne comme les autres médecins.

Dimanche 2.

M. de Roquelaure mena, l'après-dîner, MM. de Vendôme chez M. de Luxembourg, avec lequel ils étoient brouillés ; ils y allèrent tous deux séparément, et M. de Luxembourg leur parla à l'un et à l'autre avec beaucoup d'amitié, et comme un homme qui se raccommodoit de bon cœur avec eux. Il leur dit qu'il étoit bien aise qu'ils lui rendissent leur amitié, mais qu'il n'en jouiroit pas long-temps, et effectivement son mal augmente toujours ; il a reçu Notre-Seigneur avec beaucoup de piété, et voit approcher la mort avec une grande fermeté. Tout le monde paroît ici fort attristé de son état, et M. Fagon y va plusieurs fois le jour pour en rendre compte au Roi.

Lundi 3.

On eut quelques espérances que M. de Luxembourg trouveroit du soulagement dans les remèdes de Caret, jusqu'à huit heures du soir que le redoublement lui reprit ; à minuit on lui donna l'Extrême-Onction. Monsieur a été souvent chez M. de Luxembourg durant le cours de son mal. M. de Luxembourg a fait son testament, et a choisi pour exécuteur testamentaire l'abbé de Saillan ; il a fait venir ses quatre fils et leur a donné sa béné-

diction. Le père Bourdaloue, qui l'assiste à la mort, a desiré qu'il donnât aussi sa bénédiction à madame de Neuchâtel sa fille, dont il n'étoit pas tout-à-fait content; il a obéi au père Bourdaloue, et la lui a donnée; on ne croit pas qu'il puisse passer la nuit, car ses forces diminuent.

Mardi 4.

M. de Luxembourg mourut ici à sept heures du matin.

Samedi 8.

On avoit dit dans le monde que le Roi pourroit bien faire enterrer M. de Luxembourg à Saint-Denis, comme en 1675 il fit enterrer M. de Turenne; mais le Roi n'a pas jugé à propos de le faire; son corps a été porté ici en dépôt à la paroisse; tous les officiers de gardes-du-corps, et M. de Noailles même, l'accompagnèrent. On attend les ordres de madame de Luxembourg pour savoir où il sera enterré.

Dimanche 9.

Le Roi a écrit de sa propre main une belle lettre à M. l'archevêque de Paris sur la mort de l'abbesse du Port-Royal, sa sœur; et en même temps il lui donne l'abbaye pour sa

nièce, qui avoit un petit prieuré en Normandie, qu'on appelle Saint-Aubin, et qui est du même ordre.

Lundi 10.

Les quatre fils de M. de Luxembourg vinrent ici faire la révérence au Roi, qui leur parla avec beaucoup de bonté, et leur dit qu'il avoit fait une aussi grande perte qu'eux.

Madame Owalgraf, fille naturelle du roi d'Angleterre, et qui étoit à Saint-Germain avec lui, est, par son ordre, dans un couvent à Paris. On l'accuse d'être dans un état où une femme veuve ne doit pas être, et elle ne veut point dire qui l'a mise dans cet état.

Samedi 15.

On ne doute plus de la mort de la princesse d'Orange, et le roi d'Angleterre, son père, ne veut point qu'on en porte le deuil à Saint-Germain, et a prié le Roi qu'on ne le portât point ici (1). On examine fort, présentement, les termes de l'acte passé par la convention au mois de février 1689.

La capitation fut achevée d'être réglée au conseil des finances; il y avoit eu des avis différents sur la manière de l'imposer, et même

(1) Elle avoit détrôné son père.

sur le nom que l'on donneroit à cette imposition; il a été réglé qu'elle s'appelleroit la capitation, et non la subvention, comme quelques ministres le proposoient.

Les princes du sang paieront deux mille francs pour eux et pour les princesses leurs femmes; madame la princesse de Conti, la veuve, ne paiera que mille francs. Les ducs, les maréchaux de France, les gouverneurs de provinces et les grands officiers de la maison du Roi paieront quinze cents francs; les chevaliers de l'Ordre mille francs; les survivanciers paieront autant que les titulaires; les domestiques ne paieront rien.

Lundi 17.

Dans la capitation, MM. les ministres, les secrétaires-d'état, leurs survivanciers, et les gros fermiers qui sont à la tête des fermes du Roi paieront deux mille francs, et MM. les intendants des finances quinze cents francs chacun. Le Roi a choisi M. Lefebvre, argentier de sa maison pour recevoir la capitation des gens de la cour. Les brigadiers de cavalerie et d'infanterie paieront cinquante écus, et les colonels cinquante écus.

Mardi 25.

Les officiers suisses ont parlé au Roi pour le

prier de comprendre les Suisses qui sont en France dans la capitation, assurant Sa Majesté qu'ils n'étoient pas moins affectionnés au bien de l'état que ses propres sujets.

Mercredi 26.

L'affaire du marquis de Pluvan, colonel du régiment de Chartres, fut jugée à Paris, et il a été condamné par contumace à avoir la tête tranchée; les gens qui s'étoient battus contre lui sont condamnés à être pendus. Le Roi a trouvé ce jugement extraordinaire, parce que si les juges croient que c'est un duel, on devoit le condamner à être pendu, et non à avoir le col coupé; et ne point faire de différence de lui aux autres. On espère, si ce n'est pas un duel, que le Roi fera grâce.

Mardi, 1er février.

Tous les gens de livrée à Paris qui ont été à la Maison-de-Ville demander à être mis dans la capitation, disant que les domestiques des particuliers étoient aussi affectionnés au bien du royaume, et autant en état de payer les charges publiques que les soldats et beaucoup de paysans (1).

---

(1) Ces nobles traits de patriotisme, sur la fin d'un long

Lundi 7.

La capitation commence à se payer; le Roi se fait apporter une fois la semaine le mémoire de ceux qui ont porté leur argent ou à M. Lefebvre, qui reçoit ici pour la cour, ou au garde du trésor royal, qui reçoit à Paris pour les deux premières classes.

Vendredi, 4 mars.

Il est arrivé un malheur à M. le chevalier de Bouillon à Avignon. Un traiteur, chez qui il mangeoit avec quelques officiers de la marine, a été trouvé mort, et l'on prétend que c'est des coups qu'il a reçus de ces messieurs, qui l'avoient mis tout nu avant que de le frapper. M. de Bouillon en a parlé au Roi, et paroît fort mécontent de la conduite de M. le chevalier son fils; on dit même qu'il demande au Roi qu'on le mène au château d'If, pour tâcher de le corriger par cette punition.

Jeudi 17.

Il y avoit plusieurs soldats, et même deux gardes-du-corps qui, dans Paris et sur les che-

---

règne, font aussi l'éloge du souverain. Ce sont les rois qui forment ou qui corrompent les mœurs publiques et l'esprit national; et jamais on ne citera de telles actions, dans de telles classes, sous des monarques impies.

mins voisins, prenoient par force des gens qu'ils croyoient en état de servir, et les menoient dans des maisons qu'ils avoient pour cela dans Paris, où ils les enfermoient et ensuite les vendoient, malgré eux, aux officiers qui faisoient les recrues : ces maisons s'appeloient des fours. Le Roi, averti de ces violences, a commandé qu'on arrêtât tous ces gens-là et qu'on leur fît leur procès ; et quoique les levées soient fort difficiles cette année, il ne veut point qu'on enrôle personne par force.

On prétend qu'il y avoit vingt de ces fours-là dans Paris.

Mercredi 23.

M. le comte de Tholose tint pour la première fois conseil de marine dans sa chambre; M. de Pontchartrain et M. Pussort y étoient. Le Roi a choisi les mêmes commissaires qui y étoient déjà; et M. d'Argenson, qui étoit procureur général, est un des commissaires en la place de M. Mélian, mort depuis peu. Ce conseil se tiendra tous les mercredis. M. le comte de Tholose ne fut point embarrassé et prit les voix de fort bonne grâce. On jugea deux prises, dont l'une fut trouvée bonne, et l'autre rendue aux Espagnols, qui étoient de la côte de Bis-

caye, parce que nous avons un traité de bonne correspondance avec eux.

Samedi 26.

M. de Barwick, fils naturel du roi d'Angleterre, épousa mercredi, à Montmartre, la veuve du milord Lvan. Ce mariage s'est fait par amour, et le roi et la reine d'Angleterre avoient eu peine à y consentir. Le roi d'Angleterre avoit fait cette confidence-là au Roi dimanche, lui demandant le secret, et aujourd'hui l'affaire est publique. Madame Owelgraf, sœur du duc de Barwick, épousa aussi, ces jours passés, milord Galmot; ils s'aimoient depuis long-temps et s'en étoient donné des marques un peu trop visibles. Le roi et la reine d'Angleterre ne la veulent pas voir; il y a déjà sept ou huit mois qu'elle n'est plus à Saint-Germain.

Lundi, 18 avril.

Il est venu des nouvelles d'Andrinople, qui portent que le Grand-Seigneur veut aller en personne à l'armée de Hongrie. On lui a représenté que les finances de son père Otoman n'étoient pas en état de faire la dépense qu'il convient de faire quand le Sultan marche; il a répondu au visir : « Quoi! dans l'empire n'y » a-t-il pas de quoi acheter deux chevaux? j'en

» prendrai un, et je vous donnerai l'autre, et » avec cela nous marcherons ». Après cette réponse, le visir s'est tu, et ne songe plus qu'à le faire entrer en campagne de bonne heure, comme il le souhaite.

Mardi 19.

M. de Chaulne a prêté le serment pour le gouvernement de Guyenne; et l'on a expédié les provisions du gouvernement de Bretagne pour M. le comte de Tholose. On avoit mis dedans que ce prince avoit été blessé à Namur à côté du Roi, comme cela est très-vrai. Cependant le Roi, par modestie, l'a fait ôter des provisions, et a dit que c'étoit une bagatelle pour son fils, qui ne méritoit pas qu'on en parlât.

Vendredi 22.

Quelque temps après la dernière promotion des maréchaux de France, Montal vint à la cour; et dans une audience qu'il eut du Roi, il lui dit : « Votre Majesté m'a fait beaucoup de grâces au-dessus de mon mérite et de ma naissance, surtout quand vous m'avez fait chevalier de vos Ordres; ces bontés-là, Sire, m'avoient élevé le cœur et m'avoient mis en droit d'espérer que Votre Majesté acheveroit son ouvrage et ne m'oublieroit pas dans une

promotion de ses maréchaux de France. Je vois avec une douleur mortelle que je m'étois trop flatté; et je souhaite tous les jours de ma vie que le coup que je reçus à Steinkerque, dans le cordon de mon chapeau, dont Votre Majesté m'a parlé plus d'une fois, ait été deux doigts plus bas, je serois mort glorieusement, et je n'aurois jamais eu lieu de croire que les bontés de Votre Majesté me pusssent manquer ». Le Roi l'écouta avec patience et lui dit avec beaucoup de bonté : Calmez votre douleur, Montal; je vous aime et vous estime; ne désespérez point de votre bonne fortune ». Le Roi présentement le remet dans le service, où il n'avoit point été depuis la promotion des maréchaux, et l'envoie commander à Dunkerque, à Bergues et à Furnes; il aura un petit corps séparé qu'il jetteroit dans une de ces places, si les ennemis l'attaquoient; les gouverneurs ont ordre de lui obéir, et il en changera les garnisons comme il le jugera à propos.

Mercredi, 4 mai.

Le Roi fait toujours la revue avant que les dames arrivent, et quand elles sont arrivées il demeure à cheval à la portière de leurs carrosses, et leur fait voir les troupes en bataille, et les fait défiler devant elles.

Vendredi 6.

Le Roi joue les après-soupers petit jeu au lansquenet, et fait jouer les officiers avec lui; M. l'ambassadeur de Venise y a joué aussi une fois.

Vendredi 20.

M. de Lauzun épousa le soir mademoiselle de Lorges; la noce se fit chez le maréchal, qui a encore deux filles, mais trop jeunes pour être mariées.

Dimanche 29.

Le bonhomme Mignard mourut à Paris; il avoit quatre-vingt-quatre ans; il étoit premier peintre du Roi, charge qui vaut douze mille francs et des logements; les ouvrages qu'il faisoit présentement étoient les plus beaux qu'il eût faits de sa vie.

Mercredi, 1er juin.

Le matin, le Roi proposa à M. de Barbezieux l'échange de Choisy avec Meudon; il lui demanda pour combien madame de Louvois avoit pris Meudon dans son partage; M. de Barbezieux lui dit qu'elle l'avoit pris pour cinq cent mille francs; sur cela, le Roi lui dit qu'il lui en donneroit quatre cent de retour à Choisy, qu'il comptoit pour cent mille francs,

si cela accommodoit madame de Louvois, qu'il le chargeoit de l'aller savoir d'elle ; mais qu'il ne lui demandoit aucune complaisance; qu'il vouloit qu'elle traitât avec lui comme avec un particulier, et ne songeât qu'à ses intérêts. M. de Barbezieux alla à Paris trouver madame sa mère, qui est contente de l'offre du Roi, et à qui l'échange convient fort; on signera le contrat au premier jour: on n'a commencé à parler de l'affaire que le matin, et elle fut finie le soir.

Vendredi 3.

Le Roi et M. de Barbezieux, pour madame de Louvois, ont choisi M. de Villacerf pour régler les prix des tableaux, statues et glaces qui sont à Meudon, et ceux que Monseigneur y voudra retenir. Le Roi veut que dans toute cette affaire-là madame de Louvois traite avec lui comme avec un particulier et sans complaisance.

Samedi 11.

Deux compagnies d'infanterie que nous avions en garnison dans un château que l'on appelle *Dolele-Aqua*, auprès de Nice, ont égorgé leur gouverneur comme il revenoit de l'église, se sont saisis de leurs officiers, les ont liés, ont ensuite pillé le château, l'ont aban-

donné après, et se sont retirés dans le pays ennemi. Durant leur retraite, ils ont proposé plusieurs fois de tuer leurs officiers; et enfin, quand ils se sont vus en lieu de sûreté, ils les ont déliés et les ont renvoyés. Le chevalier de La Fare, qui commande dans Nice, fut averti par des paysans que le château étoit abandonné, et y envoya promptement une autre garnison. Le Roi nous conta le soir cette mauvaise action, et en parla avec horreur, trouvant que cela faisoit honte à la nation, les François n'ayant jamais rien fait d'approchant de cela.

Lundi 20.

Le Roi a donné à Racine le logement dans le château qu'avoit le marquis de Gesvres.

Le Roi accorde une amnistie à tous les déserteurs qui viendront dans le mois de juillet prochain, et leur permet de servir dans d'autres régiments que ceux dont ils ont déserté; et on compte qu'il en reviendra beaucoup.

Mercredi 22.

L'après-dîner, le Roi alla se promener un moment dans ses jardins, à Trianon; et à la promenade, il entretint un colonel espagnol qui étoit prisonnier à Tours cet hiver; et il lui

parla avec tant de politesse et de bonté, que l'Espagnol, qui a beaucoup d'esprit, ne pouvoit tarir sur ses louanges, et le combla de bénédictions.

Mercredi 29.

La Cour, capitaine des gardes de M. de Lorges, arriva. Il étoit parti de l'armée d'Allemagne, le 25, au soir. Il a laissé M. le maréchal de Lorges assez mal d'une fièvre double-tierce, avec des redoublements. Mademoiselle de Lorges partira demain de Paris, en chaise de poste, pour aller le trouver. Un déserteur alla porter au prince Louis de Bade la nouvelle de la maladie du maréchal de Lorges. Le prince Louis le fit arrêter, renvoya quatre chevaux que le déserteur avoit emmenés avec lui, et donna ordre à un trompette du maréchal qui étoit dans son camp de dire à son maître qu'il lui enverroit son médecin, qui étoit très-bon, et de lui faire toutes sortes d'honnêtetés. A quoi le maréchal a répondu de même, et sans vouloir pourtant accepter l'offre de faire venir le médecin.

Vendredi 8 juillet.

M. de Duras parla au Roi à son coucher, en faveur du major Brissac, qui a eu un démêlé

avec M. de Saint-Olon, qui étoit allé s'en plaindre au Roi. Le Roi a dit à M. de Duras de juger l'affaire selon la rigueur des ordonnances, et nous dit ensuite : « J'en suis fâché » pour le major, que j'aime; mais quand ce » seroit pour mon propre fils, je ne voudrois » pas, dans la moindre chose, donner l'exemple » de manquer aux ordonnances ».

Dimanche 10.

Brissac, le major des gardes, est à la Conciergerie pour un mois, par ordre des maréchaux de France, pour avoir donné lieu de craindre qu'il n'eût envie de se battre en duel.

Mercredi, 20 juillet.

Le Roi apprit par le chevalier de Hautefort, qui arrive de Saint-Malo, le détail du dommage que les bombes ont fait à Saint-Malo. Il y a eu six ou sept maisons brûlées et deux cents qui ont été endommagées. On estime que cette perte-là sera réparée pour moins de cent mille francs. Les ennemis y ont jété dix-sept cents bombes, dont huit cents sont entrées dans la ville, et quelques-unes dans le fort de la Conchée; elles ont fait sauter un petit magasin, et tué un ou deux hommes. Le Roi a appris ce matin, avant que d'entrer au

conseil, que cette flotte paroissoit sur les côtes de Normandie, et qu'en passant devant Granville, qui n'est plus qu'un village présentement, ils y avoient jeté quelques bombes. En sortant du conseil, comme le Roi entroit chez madame de Maintenon, il nous parut qu'il étoit irrité de la cruauté de toutes ces bombarderies, et il nous a dit : « Les ennemis feront tant, qu'ils m'obligeront à bombarder quelques-unes de leurs meilleures villes ».

Jeudi 21.

Le tonnerre tomba la nuit passée sur l'église de Poissy, qui étoit une des plus belles de France, et en a brûlé toute la charpente; toutes les cloches sont fondues, et le feu y étoit encore ce soir. On assure qu'il faudroit plus de cinq cent mille francs pour la rétablir.

Lundi 25.

Il y eut une affaire à Versailles chez M. le Chancelier, qui ne veut point qu'aucun carrosse des évêques entre dans sa cour. Le clergé avoit fait une députation; il avoit l'archevêque de Bourges à sa tête. Le suisse ne voulut pas laisser entrer leurs carrosses, quoique le Chancelier fût convenu avec les agens du clergé qu'ils entreroient chez lui, non comme évê-

ques, mais comme députés de l'assemblée du clergé. On a dit qu'il y avoit eu un malentendu sur cela; et les députés ne verront le Chancelier, pour parler des affaires de l'assemblée, qu'à Versailles, dans la salle où se tient le conseil. Les députés du clergé alloient chez M. le Chancelier pour y conférer avec les commissaires du conseil sur les affaires qu'ils ont à régler pour les intérêts du Roi.

Mardi 26.

On a appris qu'à une réception qu'on fit à M. Phélippeaux dans une ville de Languedoc, l'éclat d'une boîte l'avoit attrapé au visage; tout le monde s'empressant autour de lui pour savoir où il étoit blessé : « Ce n'est rien, dit-il, » cela a casssé mon œil de verre, mais j'en ai » d'autres dans ma valise ».

Mercredi 27.

Le prince Louis a renvoyé le major-général des dragons qui avoit été pris par les hussards, lui disant : « Je sais que les dragons de » votre armée vont être détachés; je ne veux » pas vous faire perdre une occasion glorieuse » qui peut-être sera considérable ».

Jeudi 28.

M. l'archevêque de Paris avoit témoigné à

MM. de l'assemblée du clergé qu'ils feroient plaisir au Roi et à Monseigneur de faire haranguer Monseigneur en se séparant de l'assemblée. Ils avoient nommé pour cela M. l'évêque de Vivier; mais ni le Roi ni Monseigneur n'y avoient point songé; et on a retrouvé sur tous les registres qu'on n'avoit harangué Monseigneur que lorsque l'assemblée commençoit. Le Roi et Monseigneur n'ont point voulu qu'on changeât rien à l'usage ordinaire.

Lundi 1er août.

MMgrs les ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berry vinrent au dîner du Roi, et le Roi nous parla avec plaisir sur ce que Mgr le duc de Bourgogne sera majeur dans six jours. Il dit qu'il voyoit avec joie qu'il n'y avoit point de minorité à craindre en France, et que depuis la monarchie on n'avoit point vu tout à la fois le grand-père, le père et le petit-fils en âge de gouverner le royaume (1).

M. de Quélus, brigadier de jour, a été blessé légèrement. On lui avoit rendu le mauvais office auprès du Roi de dire qu'il n'étoit pas dans la place; et le Roi même nous a parlé

(1) Cependant à la mort de ce grand roi, il y eut une longue minorité.

avec indignation de l'injustice qu'il y avoit à ce mauvais office-là.

Samedi 6.

Le Roi avoit donné rendez-vous à la reine d'Angleterre dans la forêt de Marly, pour être à la chasse du cerf; la pluie et le vilain temps ne l'empêche point d'y aller; comme il avoit promis ce petit divertissement à la reine d'Angleterre, il songea qu'au moins ils se promèneroient, si la chasse ne venoit point, le Roi étant toujours attentif à donner à la Reine toutes les grandes et les petites consolations qu'il peut.

Jeudi 11.

Le Roi nous dit le matin, après la messe, que le maréchal de Villeroi devoit être devant Bruxelles présentement; il a ordre d'écrire à madame l'électrice de Bavière qu'avant de bombarder la ville il lui donne six heures de temps pour en sortir, et pour emmener avec elle toutes les dames qui voudront la suivre. En même temps M. le maréchal de Villeroi écrira aux magistrats pour leur dire que le Roi ne bombarde leur ville que parce que le prince d'Orange bombarde toutes nos villes maritimes, et que c'est cela qui oblige le Roi à ces tristes représailles.

Samedi 20.

Madame la duchesse de Chartres accoucha ici, le matin, d'une fille qui s'appellera mademoiselle de Chartres. On ne veut plus que les filles, non plus que les garçons, portent le nom de Valois, parce qu'on a remarqué, dans l'histoire, qu'il a toujours été malheureux.

Lundi 29.

Il arriva un courrier du maréchal de Villeroy, qui étoit parti du 28 au matin : il a laissé l'armée qui marchoit pour venir camper à Gemblours. M. le Duc, qui a eu trois accès de fièvre, et M. le comte de Tholose, qui est malade aussi, n'ont point voulu quitter l'armée, et monteront à cheval dès qu'on attaquera les ennemis. On croit qu'il s'y trouvera de grandes difficultés; mais on espère qu'elles ne sont pas insurmontables.

Mardi 30.

Le Roi attendit tous les jours des nouvelles de M. le maréchal de Villeroy, et fut même assez étonné de n'en point avoir : cependant, bien loin de le blâmer, il dit qu'un général chargé d'une aussi grande affaire faisoit mieux de bien songer à ce qu'il alloit entreprendre, et de donner de bons ordres, que de songer à écrire.

Lundi, 5 septembre.

Le Roi alla l'après-dîner se promener à Marly. Il n'y avoit dans son carrosse que madame de Maintenon et madame de Montchevreuil. A son retour, nous apprîmes qu'il avoit fait M. le maréchal duc. Le duché passera en Parlement, comme les duchés de M. de Duras et d'Humières. On a renvoyé l'aide-de-camp de M. le maréchal de Boufflers, pour lui en porter la nouvelle.

Mercredi 7.

L'après-dîner, M. de Guiscard arriva. M. de Boufflers l'envoyoit au Roi pour rendre compte de ce qui s'est passé à Namur. Le Roi apprit, avec beaucoup d'étonnement et de douleur, que M. le prince d'Orange avoit fait arrêter M. de Boufflers, et l'avoit fait mener dans la ville de Namur, contre la capitulation. Il dit, pour se justifier, qu'il ne le fait arrêter que jusqu'à ce que nous rendions les prisonniers que nous avions faits dans Dixmude et dans Deinse, et que nous n'avions pas voulu qu'ils fussent rachetés. M. le maréchal de Boufflers n'auroit pas été arrêté, s'il avoit voulu s'engager à faire rendre aux ennemis, dans quinze jours, les prisonniers que nous avons de leurs garnisons de Dixmude et de Deinse, que le Roi

a toujours eu intention de rendre après le siége de Namur. C'est l'Étang, autrefois lieutenant des gardes de M. de Turenne, et à présent lieutenant des gardes de M. le prince d'Orange, qui l'a arrêté, et M. Dixefeld et milord Porteland qui lui ont dit les raisons pour lesquelles on l'arrête. M. de Bavière témoigna à Guiscard qu'il en étoit fâché, et qu'il n'en avoit rien su que le matin. M. de Boufflers et M. de Guiscard avoient signé tous deux la capitulation du château. M. de Bavière l'avoit signée. Le prince d'Orange n'a point signé, pour éviter les contestations qu'il y auroit eu sur le titre de Roi : il vouloit pourtant être salué par M. de Boufflers, qui n'a voulu saluer que M. de Bavière en passant à la tête de la garnison; mais M. le prince d'Orange et M. de Bavière étoient l'un auprès de l'autre, si bien qu'on a pu prendre le salut pour l'un comme pour l'autre. Il y a des gens qui croient que cela peut avoir irrité M. le prince d'Orange. Il fut arrêté trente pas plus loin que là où il avoit salué, et Guiscard étoit demeuré auprès de M. de Bavière.

Vendredi 9.

Avant que de partir de Versailles, le Roi entretint Guiscard; il lui a promis de le faire chevalier de l'Ordre à la première promotion,

et lui ajouta même : « Je crois que vous vous en fiez bien à ma parole ».

Samedi 10.

Labadis, brigadier d'infanterie, qui étoit dans Namur, et qui y a très-bien servi, arriva ici; il avoit été un des otages qu'on avoit donnés durant la capitulation, il se loue fort des honnêtetés de M. de Bavière; il dit qu'on traite M. le maréchal de Boufflers dans sa prison avec de grands égards; il a la liberté de se promener partout, et a une garde devant sa porte avec un capitaine; on lui a laissé tous ses gens pour le servir; on compte que sa prison sera courte, car le Roi a donné ordre pour la liberté des prisonniers que nous avions des garnisons de Dixmude et de Deinse. M. l'électeur de Bavière a fait dire à M. de Boufflers qu'il étoit bien fâché de n'oser l'aller voir, qu'il appréhendoit que cela ne déplût au prince d'Orange, qu'il traite de roi d'Angleterre, et devant qui ils sont tous comme les courtisans sont ici devant le Roi.

Jeudi 15.

M. le maréchal de Boufflers a reçu du Roi le pouvoir de donner sa parole de rendre les prisonniers que nous avons faits à Dixmude et Deinse; il a envoyé son capitaine des gardes à

milord Portland pour lui en donner avis, et l'on ne doute pas qu'on ne lui donne sa liberté au premier jour et que nous ne le voyions ici.

Dimanche 18.

On eut nouvelle que le prince d'Orange remettoit M. de Boufflers en liberté et qu'il seroit bientôt ici.

Lundi 19.

M. le Chancelier s'est trouvé assez mal à Paris ; le Roi a eu l'honnêteté de lui envoyer son premier médecin et de lui faire dire qu'il vouloit qu'il songeât à conserver sa santé, et que pour cela il lui ordonnoit de ne point venir à Fontainebleau.

Dimanche 25.

L'abbé Roquette harangua Sa Majesté mardi dernier à Versailles ; dans sa harangue, il parla très-fortement de la Bourgogne ; il est député des états de ce pays-là. Comme le mardi est le jour que les ministres étrangers viennent à Versailles, ils étoient presque tous à cette harangue-là ; le Roi y répondit fort gracieusement à son ordinaire, puis ajouta : « Ce garçon-là prêche fort bien ». Et l'on crut qu'il

avoit autant dit cela par rapport à la harangue que pour ses sermons (1).

Lundi, 3 octobre.

Dès que M. le maréchal de Boufflers fut de retour de Maëstricht, le Roi donna ordre qu'on renvoyât aux ennemis les troupes que nous avions prises dans Dixmude et dans Deinse, et même le Roi a l'honnêteté de les renvoyer sans leur faire payer de rançon.

Mercredi 5.

Le Roi fit une cérémonie qu'il n'avoit, je crois, jamais faite; il donna audience à l'ambassadrice de Venise, que madame la maréchale de La Motte mena au Roi dans sa chambre, d'abord après son dîner. Le Roi étoit debout auprès de sa table, et dès qu'il vit l'ambassadrice il avança deux ou trois pas vers elle et la baisa, et après quelques compliments qu'ils se firent toujours debout, l'ambassadrice se retira; ensuite elle alla chez Monseigneur, qui la reçut comme le Roi avoit fait.

---

(1) Parce que cette peinture énergique de la misère de la Bourgogne étoit une exhortation indirecte d'y remédier, et le Roi la reçut *fort gracieusement*, quoi qu'elle fût faite assez mal à propos en présence de tous les ministres étrangers; mais il ne repoussa jamais la vérité.

Mardi, 8 novembre.

M. le comte de Tholose n'a point voulu recevoir les cent mille francs que la province de Bretagne a accoutumé de donner à ses nouveaux gouverneurs dès que leurs lettres sont enregistrées au Parlement; il les a fait remercier par M. de Lavardin, et le Roi a fort approuvé l'honnêteté et la libéralité de M. de Tholose, d'autant plus que la Reine-mère elle-même les avoit reçus quand elle fut gouvernante de Bretagne.

Mercredi 16.

M. Nicole mourut à Paris : c'étoit un homme très-fameux par ses beaux ouvrages, surtout par les livres de morale qu'il a laissés.

Vendredi, 16 décembre.

Le Roi a réglé ce matin, durant sa promenade, la manière dont je dois prêter mon serment dimanche, à la chapelle, pour la grande maîtrise de Saint-Lazare. Il trouvoit bon que j'eusse l'honneur de lui présenter l'Évangile; mais quoique cela me fût très-honorable, j'y ai renoncé, ne trouvant pas qu'il fût décent de lui présenter l'Évangile l'épée au côté. Ainsi ce sera un de ses aumôniers qui le lui présentera à l'ordinaire.

Dimanche 18.

Les anciens chevaliers de Saint-Lazare, tous vêtus de velour amarante, me vinrent prendre dans mon appartement et descendirent deux à deux devant moi jusqu'à la chapelle. Nous traversâmes l'appartement de la Reine, qu'on nous avoit fait ouvrir, la grande galerie, et passâmes par le grand degré. J'étois revêtu des habits et du grand manteau de l'Ordre, qui est de velours amarante, brodé d'or et doublé de vert. Nous entrâmes dans la chapelle un moment avant le Roi; j'étois placé à la gauche du tapis de pied du Roi, entre Sa Majeté et Monseigneur; après l'Évangile, j'allai faire mes révérences à l'autel et au Roi, et puis je me mis à genoux devant son prie-dieu, et lui prêtai le serment sur les Évangiles. M. d'Esgranges, maître des cérémonies de France, avoit porté le matin à Sa Majesté, à son lever, la forme du serment que le Roi lut, et approuva le serment fait. Le Roi me donna la croix et le ruban de ses ordres, et puis je me relevai; je refis mes révérences au Roi et à l'autel, et retournai dans ma place entendre le reste de la messe, après laquelle je laissai sortir le Roi de la chapelle, et ressortis avec mes chevaliers, qui m'accompagnèrent chez M. d'O, où j'allai reprendre

mes habits ordinaires. Ce fut M. d'Esgranges qui présenta au Roi la croix et le ruban qu'il me donna. M. de Blainville, grand-maître des cérémonies, étant absent, et en Normandie depuis quelques jours, ce fut l'abbé Morel, aumônier du Roi, qui lui présenta l'Évangile; il étoit en surpli. Le cardinal de Bouillon, grand-aumônier, M. d'Orléans, premier aumônier, et l'abbé de Coussin, qui sont survivanciers, étoient tous absents. Le Roi vouloit que M. le cardinal de Furstemberg, qui se trouva à son lever, lui présentât l'Évangile; mais comme il n'avoit ni rochet ni camail, il ne put en faire la cérémonie, et ne laissa pourtant pas d'être en bas dans la chapelle au côté gauche du prie-dieu du Roi, qui est la place des cardinaux; mais pour les évêques qui se mettent au-dessous des cardinaux, le Roi voulut qu'ils montassent en haut dans la tribune, ne trouvant pas décent qu'ils assistassent à une pareille cérémonie sans rochet ni sans camail.

Le Roi avoit choisi ce jour-là, parce que c'étoit le lendemain de la Saint-Lazare, et qu'il voulut que ce fût un dimanche.

Lundi 26.

Le Roi fit venir hier, après le salut, ma-

dame la duchesse de Chartres, madame la Duchesse et madame la princesse de Conti ses filles; ce sont elles qu'on appelle ordinairement les Princesses. Il leur parla avec beaucoup de bonté sur les démêlés qu'elles ont eus en dernier lieu; il leur reprocha les chansons qui ont été faites, leur représenta toutes les raisons qu'elles avoient de bien vivre ensemble, et finit en leur disant que, si leurs démêlés continuoient, elles avoient toutes des maisons de campagne où elles seroient mieux qu'à la cour.

Mardi 27.

Madame la princesse de Conti alla dîner à Meudon avec Monseigneur. Quand quelques princesses dînent avec Monseigneur, il n'y a que les princes du sang qui mangent avec lui; MM. de Vendôme n'y mangent pas (1).

M. le Nonce apporta au Roi la calotte rouge que le Pape lui a envoyée, ne la voulant point porter. Le Roi lui commanda de la mettre sur sa tête : c'est un respect que les Nonces ont

---

(1) Ils étoient princes légitimés, descendants de Henri le Grand. Les princes légitimés enfants de Louis XIV, y mangeoient comme fils de Roi; mais les mauvaises mœurs des princes de Vendôme étoient sûrement la véritable cause de cette exclusion.

accoutumé de rendre aux rois dans les états desquels ils sont. Le Roi lui fit signe de la mettre sur sa tête. Il ne portera l'habit rouge que quand il aura reçu la barette de Rome; et puis le Roi lui fera l'honneur de le faire dîner une fois avec lui.

REMARQUES.

Durant toute cette année, le Roi a tenu son *conseil d'état* tous les dimanches, les mercredis et les jeudis, et les lundis de quinze jours en quinze jours. A ce conseil, entrent Monseigneur le Dauphin, M. de Pompone, M. de Croissy, M. Pelletier, M. de Pontchartrain et M. de Beauvilliers.

Les lundis, de quinze jours en quinze jours, le Roi tient *conseil de dépêches pour les affaires du dedans du royaume.* A ce conseil entrent Monseigneur, Monsieur, M. le Chancelier, tous les ministres et sécrétaires-d'état, tant titulaires que survivanciers.

Les mardis et les samedis, le Roi tient *conseil de finances* où entrent Monseigneur, M. le Chancelier, M. de Beauvilliers, M. Pelletier et M. de Pontchartrain; M. Pussort et M. d'Aguesseau y entrent aussi comme conseillers du conseil-royal des finances; mais M. Pussort a fait

demander au Roi la permission de n'y plus venir à cause de ses grandes incommodités. M. d'Aguesseau a eu la place de M. d'Argouge mort cette année.

Les vendredis le Roi tient *conseil de conscience* avec le révérend père de La Chaise, son confesseur; il le tenoit aussi avec feu l'archevêque de Paris; mais il ne le tient point avec celui-ci.

Tous les lundis au soir le Roi travaille avec M. Pelletier, intendant, et règle tout ce qu'il faut pour les *fortifications* des places, et presque tous les autres soirs Sa Majesté travaille avec M. de Pontchartrain *aux affaires de la marine*, ou avec M. de Barbezieux *aux affaires de la guerre.*

FIN DE L'ANNÉE 1695.

ANNÉE 1696.

Lundi, 2 janvier.

Messieurs de la ville de Paris vinrent hier à leur ordinaire saluer le Roi et toute la maison royale; mais ils ne font plus de présents de bourse de jetons ni de confitures; c'étoit une dépense qui ne servoit pas à grand'chose, et qui ne laissoit pas de monter assez haut.

Jeudi, 5.

Le Roi ne fit point les rois comme il les faisoit les années passées; car, outre l'embarras de donner à souper à quatre-vingts femmes, on a encore le déplaisir de chagriner toutes celles qui n'ont pas l'honneur d'en être.

Vendredi 6.

Le Roi avoit fait dire par M. de Barbezieux, au duc de La Ferté qu'il ne l'avoit point fait lieutenant-général, parce qu'il alloit toujours le dernier en campagne et en revenoit le premier; cependant Sa Majesté l'a vu aujourd'hui à son dîner et l'a pris par la main en sortant

de table, l'a fait entrer dans son cabinet et l'a fait lieutenant-général.

Samedi 7.

Le Roi alla l'après-dîner à Marly; il fait accommoder beaucoup de choses dans les logements des courtisans, afin qu'ils y soient encore plus à leur aise; il ne se promena pas dans les jardins.

Vendredi 20.

Le Roi fit prendre ces jours passés madame Guyon, et l'a fait mettre à Vincennes où elle sera assez sévèrement gardée, et il y a apparence qu'elle y sera long-temps; elle est accusée d'avoir soutenu, par ses discours et par ses écrits, une doctrine très-dangereuse et qui approche bien de l'hérésie; il y avoit beaucoup de personnes de grande vertu à qui elle en avoit imposé; on la cherchoit il y a long-temps pour la prendre, et on la trouva dans le faubourg Saint-Antoine où elle étoit fort cachée.

Dimanche 22.

Le Roi avoit promis à feu M. de Luxembourg, de faire M. le comte de Lux, son second fils, duc; le Roi, qui se souvient toujours des choses qu'il a eu la bonté de promettre, et qui est bien aise aussi de faire voir qu'il se sou-

vient des services qu'on lui a rendus, a résolu de déclarer l'honneur qu'il fait au comte de Lux; et il n'attend pour cela qu'un mariage.

Mercredi, 1er février.

Le Roi n'alla à la messe qu'au sortir du conseil : à la fin de la messe, l'abbé de La Roche présenta au Roi le bonnet qu'il a apporté de Rome pour le cardinal cavalerini. Le Cardinal, qui étoit venu le matin de Paris dans les carrosses du Roi, conduit par le prince Camille, vint à la fin de la messe, et fut reçu à la chapelle par M. de Blainville, grand maître des cérémonies, et par Desgranges, maître des cérémonies. Le cardinal, vêtu de sa soutane violette, du rochet et du mantelet, s'approcha du prie-dieu du Roi et se mit à sa gauche; le Roi prit le bonnet, qu'on lui avoit présenté dans un bassin de vermeil couvert de taffetas cramoisi, et le mit sur la tête du cardinal, qui alla ensuite dans la sacristie, où il se revêtit de la soutane rouge, du rochet, du camail et du mantelet; pendant cela le Roi sortit de la messe et marchoit doucement pour donner loisir au cardinal de le rejoindre; le cardinal le rejoignit, et Sa Majesté lui fit l'honneur de l'inviter à dîner, honneur que le Roi fait toujours aux nonces faits cardinaux. Le couvert

du cardinal étoit du même côté que celui du Roi, mais à quatre places de distance; le cardinal, assis sur un siége pliant et servi par d'Esormes, contrôleur général de la maison du Roi; les services furent tous semblables. Le Roi se leva, ôta son chapeau, puis étant rassis et couvert, but à la santé du Pape, et pendant cela, le cardinal fut toujours debout et découvert; ensuite il but à la santé du Roi, debout et découvert, et à la fin du dîner, le cardinal accompagna Sa Majesté jusqu'à son cabinet; ensuite il alla chez Monseigneur, qui le reçut debout, se couvrit et le fit couvrir; puis chez monseigneur le duc de Bourgogne, qui le reçut debout, se mit ensuite dans un fauteuil et le fit asseoir sur un siége pliant; il fut reçu de même par messeigneurs les ducs d'Anjou et de Berri, qu'il vit ensemble.

Dimanche 5.

Le Roi a permis à Cavoye de vendre sa charge, et il y a déjà quelques gens qui ont demandé l'agrément de Sa Majesté. On croit qu'elle sera vendue plus de 400,000 fr. : elle vaut 23,000 fr. de rente, sans les casuels.

Lundi 6.

J'appris que le Roi, mécontent de la vie que menoit à Metz depuis long-temps l'abbesse de

Saint-Pierre, l'avoit fait prendre par le Prevôt de la province, et la faisoit mener à Malnou, près Paris.

Mercredi 8.

J'appris que madame de Maintenon avoit donné à mademoiselle d'Aubigny, sa nièce, la terre de Grognolle, qu'elle avoit achetée cent mille écus de la princesse de Furstemberg. Il y a déjà quelques mois que cette donation est faite; mais je ne le savois point.

Vendredi 10.

Le Roi, après son souper, appela Cavoye dans son cabinet, et lui dit : « Il y a trop long- » temps que nous vivons ensemble pour que » je consente que nous nous séparions. Soyez » tranquille, j'aurai soin de vos intérêts et de » ceux de votre femme ». Il accompagna cela de beaucoup d'autres marques de bonté; et Cavoye, pénétré de reconnoissance, l'assura qu'il ne le quitteroit jamais (1).

---

(1) Cavoye n'étoit ni un seigneur de la cour, ni un *noble;* il avoit une place lucrative, mais subalterne. Quel charme touchant de bonté dans ces paroles du Roi : « *Il y a trop long-temps que nous vivons ensemble pour que je consente que nous nous séparions* ». Quel prince mérita mieux d'être aimé ?

Lundi, 5 mars.

Le Jubilé commença : tous les spectacles et les mascarades sont défendus ; on a même défendu aux marchands de la foire Saint-Germain de donner à jouer.

Mardi 6.

Vendredi dernier, le Roi, pour faire plaisir à l'ambassadeur de Portugal, envoya toute sa volerie dans la plaine de Saint-Denis. Il fit le plus beau temps du monde, et il y vint une infinité de monde de Paris. L'ambassadeur a été fort touché de cette attention du Roi à lui faire plaisir.

Jeudi 15.

Le Roi, au sortir du Conseil, alla chez madame de Guise, dont la maladie augmente fort.

Samedi 17.

Le Roi alla, au sortir de la messe, chez madame de Guise, qui étoit à l'extrémité. Elle s'attendrit en voyant le Roi, à qui elle étoit fort attachée, et elle lui dit : « Si Dieu me fait » miséricorde, comme je l'espère, je prierai » pour Votre Majesté et pour la paix ». Deux heures après, elle mourut, ayant conservé la raison et la parole jusqu'au dernier moment.

Elle avoit reçu le matin, à six heures, l'Extrême-Onction : elle est morte dans la tranquillité d'une personne qui a mené une vie parfaitement innocente. Le Roi étoit sorti le matin en pleurant, et nous en a parlé plusieurs fois dans la journée pour faire son éloge.

Dimanche 18.

Le Roi a ouvert le testament de madame de Guise, qui a fait M. de Pontchartrain son exécuteur testamentaire.

Elle souhaite que son corps soit porté aux grandes Carmelites, vingt-quatre heures après sa mort, et elle y veut être enterrée comme une simple religieuse, sans aucune cérémonie : ainsi, on ne lui rendra point les honneurs que le Roi avoit déjà réglé qu'on lui rendroit.

Madame la duchesse de Chartres devoit mener le corps vendredi à Saint-Denis; mais le Roi, pour suivre sa volonté, la fera mener dès demain aux grandes Carmelites, sans aucune cérémonie. Elle recommande au Roi les dames qui étoient auprès d'elle, laisse à chacun de ses domestiques les gages et la nourriture d'une année; elle donne à mesdemoiselles de Coigni, de Langeais et d'Illiers chacune deux mille écus; elle laisse quelques tableaux à M. de Pontchartrain. Outre les cinq mille francs que

le Roi lui donnoit de pension, elle jouissoit de Ponthieu et du duché d'Angoulême, qui reviennent entiers au Roi; du duché d'Alençon, dont les deux tiers reviennent aussi au Roi; l'autre tiers revient aux héritiers, aussi-bien que Saint-Lo et Carentan, et quelques revenus d'ailleurs. Le Roi est maître absolu du Luxembourg présentement.

Lundi 19.

Il n'y a point de musique à ce voyage-ci, à cause de la mort de madame de Guise.

Jeudi 22.

Le Roi prit le deuil de madame de Guise en violet.

Il y a eu dispute entre M. de Bouillon et Livry. Ils prétendoient chacun devoir servir Monseigneur, quand il va dans la chambre qu'on appelle ici le *cabaret*, et qu'il y prend du chocolat, du thé ou du café. Monseigneur croyoit que M. de Bouillon avoit raison. L'affaire est venue devant le Roi, qui a décidé que ce n'étoit ni à l'un ni à l'autre de servir Monseigneur en cet endroit-là; que c'étoient les gens de Bontems qui se mêloient de toutes ses liqueurs, et qu'ainsi c'étoit à Bontems à servir; si ç'avoit été les officiers du Roi, c'eût

été Livry, attendu que les grands chambellans et les gentilshommes de la chambre ne doivent avoir le service que dans la chambre et l'antichambre.

Samedi 24.

Madame de Miramion mourut à Paris : c'est une grande perte pour les pauvres, à qui elle faisoit beaucoup de bien. Elle avoit travaillé à beaucoup de bons établissements de charité, qui presque tous avoient réussi. Le Roi l'aidoit beaucoup dans les bonnes œuvres qu'elle faisoit, et ne lui refusoit jamais rien.

Mardi 27.

Le Roi fit venir M. le président de Maison, M. le procureur-général et MM. les avocats-généraux du Parlement, pour leur dire qu'il ne vouloit point se mêler de l'affaire qu'a M. de Luxembourg avec les ducs, et qu'il vouloit qu'ils jugeassent cette affaire-là définitivement et selon les lois, et qu'il ne vouloit point retenir l'affaire dans son conseil, quoique l'affaire naturellement ne fût point de la compétance du Parlement; mais que, pour cette fois-ci, il vouloit qu'ils jugeassent sans conséquence en pareille matière.

Mercredi, 18 avril.

Ces jours passés, le Roi donna des pensions aux dames qui étoient auprès de madame de Guise. Madame de Vibrais a mille écus, mademoiselle de Coigny a cinq cents écus, mademoiselle de Longeais et mademoiselle d'Illiers auront aussi chacune cinq cents écus. Le Roi leur donnoit des gratifications de temps en temps.

Jeudi 19.

J'appris que le Roi donne tous les ans trois mille francs au prédicateur qui prêche le carême, deux mille francs à celui qui prêche l'avent.

Jeudi 26.

La reine d'Angleterre vint à la revue sur les deux heures. Le Roi se tint à cheval à la portière de son carrosse, pour lui faire les honneurs de la revue; la Reine nous parut fort changée : ce n'est pas qu'elle soit malade; mais c'est qu'elle ne met point de rouge en l'absence du Roi son mari.

J'appris la mort de madame de Sévigné, qui étoit à Grignan avec madame sa fille; et sa fille elle-même est fort malade : on lui cache la mort de sa mère.

Samedi 28.

Le Roi a été mécontent de deux capitaines aux Gardes-Suisses qui avoient des mauvaises compagnies; l'un est Salis, qu'on appelle ordinairement Le Noir. Le Roi l'a cassé, et a donné sa compagnie à son frère; l'autre s'appelle Dumont, que le Roi a cassé aussi, et a donné sa compagnie à un autre Dumont, son cousin.

Mercredi, 30 mai.

Monseigneur revint de Meudon. La maréchale de Lorges n'avoit point été nommée pour venir à Marly; mais le Roi, ayant su que le Maréchal son mari, qui sert de capitaine des gardes en l'absence du maréchal de Duras son frère, l'avoit fait venir ici dîner avec lui pour des affaires qu'ils ont, a mandé à la Maréchale qu'il lui donneroit un logement ici; et comme il n'y en avoit point de vacant du côté des dames, il lui en a donné un du côté des hommes, ce qui ne s'étoit point encore fait.

Jeudi 31.

M. de La Feuillade, qui sert en Allemagne, en passant à Metz chez son oncle, qui est en enfance, a demandé à ses domestiques les clefs de son cabinet et de ses coffres; les valets ne les lui ont pas voulu donner. Il a enfoncé les

serrures, a pris quatre-vingt-dix mille francs en or et beaucoup de pierreries; il a laissé l'argent blanc. Le Roi a fort désapprouvé sa conduite et cette violence, et a témoigné être fort en colère contre lui.

Vendredi, 22 juin.

Le Roi dit qu'il savoit qu'il y avoit des gens qui blâmoient la marche du maréchal de Boufflers en repassant la Sambre; mais que c'étoit à lui-même qu'il s'en falloit prendre si on la trouvoit mauvaise, parce que M. de Boufflers ne l'avoit faite que par son ordre, et pour couvrir Charleroi et Dinan.

Samedi 23.

Madame de Nemours perdit, le matin, un grand procès contre le Roi, pour une terre du domaine; mais après que l'affaire fut jugée, le Roi lui fit grâce, parce qu'elle étoit dans la bonne foi; ainsi en perdant son procès elle l'a gagné. Le Roi ne donne le deuil qu'à Monseigneur et à Messeigneurs ses enfants, il ne le donne pas même à Monsieur; les grands-officiers de la couronne et les grands-officiers de la maison draperont pour la reine d'Espagne.

Samedi, 7 juillet.

M. le cardinal de Furstemberg fut reçu

mercredi dernier chanoine honoraire de l'église de Saint-Martin, à Tours; Le Roi en est l'abbé, et tous les rois de France l'ont toujours été depuis Hugues Capet: le Roi est encore abbé de Saint-Hilaire de Poitiers.

Vendredi 27.

M. de Croissy est à l'extrémité; on n'en espère plus rien; il a dit qu'il ne faisoit point de testament, parce qu'il ne laissoit aucun bien au monde.

Samedi 28.

M. de Croissy mourut à Versailles; il étoit ministre et secrétaire-d'état des étrangers, et avoit la charge de grand-trésorier de l'Ordre.

Dimanche 29.

Le Roi laisse à M. de Torcy la charge de secrétaire-d'état de M. de Croissy, son père, dont il avoit la survivance, et lui donne un brevet de retenue de 500,000 fr. Le Roi lui donne aussi la charge de grand-trésorier de l'Ordre, avec 350,000 fr. de brevet de retenue. M. de Croissy n'avoit que 300,000 fr. de brevet de retenue sur sa charge de l'Ordre; mais dans sa maladie, le Roi l'avoit augmenté de 50,000 fr. M. de Torcy épousera incessamment mademoiselle de Pomponne, et le Roi a réglé

que M. de Pomponne donnera audience aux ministres étrangers, M. de Torcy présent. Ce sera M. de Torcy qui fera les dépêches, et M. de Pomponne rapportera au conseil toutes les affaires étrangères, et mettra par apostille ce qu'on aura résolu de répondre aux dépêches des ministres du Roi dans les pays étrangers.

On n'a point mis le scellé au bureau de M. de Croissy, comme on avoit fait au bureau de M. de Seignelay et de M. de Louvois après leur mort; c'est à M. de Beauvilliers que le Roi a dit toutes les dispositions qu'il a faites après la mort de M. de Croissy.

Jeudi, 2 août.

J'appris que madame la duchesse de Chartres et madame la Duchesse ne mettent plus dans leurs signatures *légitimée de France*; madame la princesse de Conti le met toujours, et ne se contente pas de mettre une simple *L*, elle met après son nom de baptême *Lég. de France.*

Lundi 20.

Le Roi passa assez mal la nuit, il ne dormit point, et eut un peu de fièvre; cependant il tient ses conseils comme à l'ordinaire, et voit les courtisans à sa messe, à son dîner et à son souper.

Mardi 21.

On avoit eu quelque envie de saigner le Roi, qui souffre toujours beaucoup de son clou; mais on a différé la saignée, et la goutte lui a pris aux deux pieds; cependant il n'en travaille pas moins à ses affaires.

Mercredi 22.

Le Roi n'a pas bien passé la nuit, mais on a trouvé ce matin en le pansant la suppuration plus abondante; il a été assez tranquille toute la journée.

Jeudi 23.

Le Roi passe toujours de mauvaises nuits, et souffre fort de son clou et de sa goutte, mais il n'en travaille pas moins pour cela, et n'en est pas de plus mauvaise humeur avec ses courtisans.

Monseigneur alla se promener l'après-dîner à Meudon, et revint ici le soir pour voir panser le Roi, qu'on panse tous les jours deux fois, à huit heures du matin et à huit heures du soir.

Samedi 25.

Le Roi ne dormit pas bien la nuit, les médecins et les chirurgiens disent que son mal est plus considérable que les clous ordinaires; ils

appellent ce mal un anthrax érysipélateux; il n'y a dieu merci aucun danger, mais le mal peut durer encore douze à quinze jours.

Monseigneur alla dîner à Meudon, et revint pour voir panser le Roi, à qui M. Félix avoit donné deux petits coups de ciseaux le matin.

Mardi 28.

Le Roi continue à se porter de mieux en mieux; il a vu à son dîner tous les ambassadeurs, et est fort gai.

Mercredi 29.

Il est venu un petit mal nouveau à côté de la plaie du Roi, qui l'a un peu fait souffrir cette nuit; mais les chirurgiens assurent que cela hâtera la guérison plutôt que de la retarder.

Vendredi 31.

Le Roi passa fort mal la nuit, il souffrit beaucoup, et sur les deux heures après midi, on changea la manière de le panser; on seringua du baume vert dans sa plaie; le soir, à son souper, il nous parut fort soulagé, et on attendit à le panser le lendemain à son réveil.

Samedi, 1er septembre.

Le Roi a très-bien passé la nuit, on l'a pansé à son reveil, et le baume vert a fait tout le bon effet qu'on en pouvoit attendre.

Dimanche 2.

Le Roi m'appela après sa messe et me dit qu'il m'avoit choisi pour être chevalier d'honneur de madame la duchesse de Bourgogne, que la duchesse du Lude seroit sa dame d'honneur, et le comte de Tessé son premier écuyer; qu'en attendant le mariage il nous enverroit, la duchesse du Lude et moi recevoir la princesse au pont de Bonvoisin, mais que nous n'entrerions en charge que quand elle seroit madame la duchesse de Bourgogne. Le Roi me rappela ensuite pour me dire qu'il avoit aussi choisi madame de Dangeau pour être dame du palais : elle seront six.

Lundi 3.

Le Roi dormit assez bien la nuit; il a commencé à manger debout dans son salon, en robe de chambre. Racine a voulu veiller la nuit dans sa chambre, pour lui lire les Vies de Plutarque lorsqu'il ne dort pas.

Le Roi fit entrer hier après-dîner, chez lui, la duchesse du Lude et les dames qu'il a nommées pour être dames du palais, et leur dit que rien ne pouvoit mieux leur marquer son estime que le choix qu'il venoit de faire, qu'elles étoient toutes amies, mais qu'il leur

recommandoit encore de vivre dans une parfaite union.

Mardi 4.

Le Roi passa assez bien la nuit, et Racine, qui lui lisoit la Vie d'Alexandre, eut fort peu de temps à lire. Le Roi dit que ces lectures l'empêchent de sentir son mal.

Mercredi 5.

Le Roi dormit assez bien; il a très-peu de douleurs aujourd'hui; cependant les chirurgiens croient que, pour hâter sa guérison, il faudra lui donner quelques coups de ciseaux.

Jeudi 6.

La santé du Roi est toujours en même état, il dort bien et l'appétit lui est revenu; mais on craint que son mal ne dure encore quinze jours.

On eut des nouvelles de Savoie; la paix avec la France y a été publiée.

Vendredi 7.

Le Roi a ordonné à M. d'Esgranges, maître des cérémonies, de venir avec nous au-devant de la princesse de Savoie. On ne lui rendra pas tant d'honneur en son chemin que si elle étoit duchesse de Bourgogne; mais on lui en rendra beaucoup plus qu'on ne feroit si elle n'étoit pas destinée à l'être.

Samedi 8.

On a fait ce matin une assez grande incision au Roi, et les chirurgiens sont très-contents de l'état où ils ont trouvé la plaie; ils ont vu le fond de son mal. Le Roi a été fort gai toute la journée, et a dîné et soupé dans sa chaise dans le salon.

Dimanche 9.

Le Roi a fort bien passé la nuit et toute la journée, et sa plaie va à merveille.

Le Roi, Monsieur et Mgr le duc de Bourgogne ont signé ce soir la ratification du contrat de mariage de Mgr le duc de Bourgogne avec la princesse de Savoie.

La duchesse du Lude et les dames qui vont au-devant de la princesse de Savoie ont pris congé du Roi, qui les a entretenues longtemps; il a ordonné qu'on portât des pierreries et beaucoup d'argent pour distribuer aux officiers et aux domestiques qui seront venus de Turin avec la princesse de Savoie, et même il fait donner une assez grosse somme pour que la princesse fasse des charités dans tous les endroits du royaume où elle passera.

Vendredi 14.

La plaie du Roi va à merveille, et les chairs

reviennent et sont très-belles; on ne doute pas que Sa Majesté ne soit entièrement guérie à la fin du mois.

Lundi 17.

Je pris congé du Roi après sa médecine, pour aller au-devant de la princesse de Savoie.

Samedi 22.

Le Roi vint à Marly après son dîner. Hier au soir, à Versailles, il vit faire, dans son petit appartement, l'expérience d'une bougie qui éclaire assez pour lire d'un bout à l'autre de la galerie; il vit aussi une machine simple et portative avec laquelle une seule personne élève plus de quatre à cinq milliers pesant.

Dimanche 23.

Le Roi fait des projets d'embellissement pour Noisy, où les princes se plaisent fort.

Vendredi, 12 octobre.

On mande d'Angleterre que les monnoies rognées y font toujours beaucoup de désordre.

Dimanche 14.

Le Roi résolut de faire traiter la princesse de Savoie comme duchesse de Bourgogne, et fit partir un courrier en diligence pour nous en apporter l'ordre au pont de Bonvoisin;

mais il craint que la princesse ne soit arrivée ici avant son courrier. Monsieur a prié le Roi de faire rendre ces honneurs à la princesse de Savoie, et a témoigné à Sa Majesté que cela ne feroit de peine ni à lui ni à Madame, et qu'au contraire ils la verroient dans ce rang-là avec plaisir.

Mardi 16.

Ce jour-là nous reçûmes la princesse de Savoie au pont de Bonvoisin, au bout du pont même, qui est tout entier à la France. J'avois été le matin au-devant d'elle jusqu'aux Échelles où elle avoit couché; nous fîmes de la part du Roi des présents considérables au marquis de Droncro, qui conduisoit la princesse, à madame la princesse de La Custerne et à madame du Noyer, qui étoient les dames qui l'accompagnoient, et à plusieurs autres officiers, et on distribua beaucoup d'argent aux domestiques les moins considérables. Un peu avant que la princesse arrivât, nous reçûmes l'ordre du Roi de la traiter comme duchesse de Bourgogne.

Mercredi 24.

M. le comte de Brionne arriva au lever du Roi et lui rendit compte de sa mission; il avoit été chargé par le Roi d'aller recevoir

madame la princesse de Savoie au pont de Bon-voisin; c'est lui qui donna aux Savoyards l'acte de délivrance. Il y eut une difficulté sur cela qu'heureusement les Savoyards ne firent qu'après que nous en fûmes partis. Ils prétendoient que M. le comte de Brionne devoit donner de l'altesse royale à M. de Savoie en parlant de lui; et M. le comte de Brionne prétendoit qu'aucun prince de sa maison ne l'avoit jamais fait; nous prîmes sur cela un expédient à Lyon, qui étoit de ne point nommer M. de Savoie dans l'acte de délivrance, et le Roi a approuvé l'expédient.

Jeudi 25.

Le Roi, mécontent de la conduite de madame de Saint-Geran, lui a envoyé ordre à Versailles, où elle étoit demeurée, de s'éloigner de la cour de plus de trente lieues; on ne lui laisse la liberté de demeurer à Paris que jusqu'à la fin de ce mois; on lui continuera sa pension, et même M. de Pontchartrain lui fait payer ce qui lui étoit dû. On ne dit point encore le sujet de sa disgrâce, qui apparemment sera longue, car le Roi a déjà disposé de son appartement qu'il a donné à madame de Castres.

Vendredi, 2 novembre.

Le Roi, après son souper, appela la maréchale de Rochefort qui est toujours dans son cabinet à ces heures-là avec madame de Chartres, et lui dit : « Je viens de donner un nouveau menin à Monseigneur, dont je crois qu'il sera bien aise; je crois que vous en serez bien aise aussi, madame, car c'est le marquis de Rochefort ». Cette grâce du Roi a diminué la douleur qu'avoit la maréchale de n'être point dame d'honneur de madame la duchesse de Bourgogne, et le Roi ajouta tout ce qu'il y a de plus obligeant pour assurer la maréchale de son estime et de son amitié.

Samedi 3.

Le Roi a commandé qu'à Montargis la princesse fût logée en même logis que lui (1).

Dimanche 4.

Le Roi partit de Fontainebleau après son dîner, et arriva ici avant cinq heures avec Monseigneur; Monsieur y étoit venu dîner; et comme il se préparoit à aller au-devant de la princesse de Savoie, on lui vint dire que le

(1) Cette jeune princesse, qui étoit charmante, n'avoit pas tout-à-fait douze ans.

Roi arrivoit ; il descendit du château au logis du Roi pour le voir un moment, et le Roi le retint. La princesse arriva sur les six heures. Le Roi descendit de son appartement et la reçut au bas de son carrosse, et me dit : « Pour aujourd'hui vous voulez-bien que je fasse votre charge ». Il embrassa la princesse dans le carrosse, et lui donna la main pour la descendre ; il la conduisit dans son appartement à elle; il lui présenta en chemin, Monseigneur, Monsieur et M. de Chartres; la princesse lui baisa plusieurs fois la main en montant le degré ; la foule étoit si grande et les chambres si petites, que le Roi, après y avoir demeuré quelque temps, fit sortir tout le monde, et puis rentra chez lui, où il nous dit qu'il alloit commencer à écrire à madame de Maintenon ce qu'il pensoit de la princesse, et qu'il acheveroit de lui écrire après souper, quand il l'auroit encore mieux vu. Je pris la liberté de lui demander, comme il rentroit dans sa chambre, s'il étoit content de la princesse. Il me répondit qu'il l'étoit trop, qu'il en étoit honteux, et qu'il avoit peine à contenir sa joie ; il la revint voir un quart-d'heure après dans son cabinet où étoient Monseigneur, Monsieur, M. de Chartres, les dames de la princesse, l'envoyé de Savoie et moi.

D'abord, il dit en entrant à Monsieur : « Je voudrois bien que sa pauvre mère pût être ici quelques moments pour être témoin de la joie que nous avons ». Il la fit causer, regarda sa taille, sa gorge, ses mains, et puis ajouta : « Je ne voudrois pas la changer en quoi que ce soit au monde pour personne ». Il la fit jouer aux jonchets avec les dames, devant lui; il admira son adresse, car il lui avoit déjà donné devant tout le monde des louanges sur sa bonne grâce; plus il la voit, plus il la loue. Quand on la vint avertir que la viande étoit portée, il ressortit de son cabinet; je donnai la main à la princesse; il la fit mettre à table entre Monseigneur et lui pendant qu'il fut dans son cabinet. Avant souper, il fut toujours sur un petit siége, et la fit tenir dans un fauteuil, lui disant : « Madame, voilà comme il faut que nous en usions ensemble, et que nous soyons en toute liberté ». Durant son souper, il lui donna beaucoup de louanges sur son air noble, sur la façon dont elle mangeoit, et témoignoit être sensible aux louanges que les courtisans donnoient à la princesse. Après souper il retourna encore dans sa chambre avec Monseigneur; ils la virent déshabiller, et le Roi nous dit en se couchant : « Je l'ai bien examinée depuis qu'elle est arrivée, mais je ne

lui ai rien vu faire, rien entendu dire dont je ne sois content au dernier point ». Avant que de se coucher, le Roi acheva sa lettre à madame de Maintenon, et fit partir d'Espinay, un de ses écuyers. Le Roi ordonna à la princesse, qui l'appeloit Sire, de ne le plus appeler que Monsieur, mais de le traiter toujours de Sa Majesté; il lui dit qu'en arrivant à Fontainebleau, il lui enverroit les pierreries de la couronne pour s'en parer.

Monseigneur a témoigné être aussi sensible que le Roi à la joie de voir la princesse; le Roi demanda si elle trouvoit Monseigneur de belle taille; elle lui dit qu'elle s'étoit attendue à le trouver beaucoup plus gros, et qu'elle ne trouvoit pas qu'il le fût trop. Le Roi dit le soir, devant la Princesse, qu'il attendroit avec impatience que les douze ans fussent accomplis, et qu'il la marieroit dès le lendemain.

Lundi 5.

Le Roi après son lever entra dans la chambre de la princesse, qu'il trouva presque entièrement habillée; il demeura avec elle, et puis la mena dans son carrosse à la messe, où il entendit une petite musique que la princesse a eue durant son voyage; ensuite il revint dîner, et fit encore mettre la princesse entre Monsei-

gneur et lui; il y avoit à table avec eux Monsieur, M. de Chartres, la duchesse du Lude, et mesdames de Dangeau, de Roussy, de Nogaret, et d'O. Après dîner, ils montèrent en carrosse pour venir ici, et trouvèrent près de Nemours monseigneur le duc de Bourgogne, qui avoit mis pied à terre; le Roi le fit mettre dans son carrosse; le Roi et Monsieur étoient dans le fond, Monseigneur et la princesse étoient sur le devant, la duchesse du Lude sur l'estrapontin, du côté de la princesse, et monseigneur le duc de Bourgogne se mit sur l'estrapontin, du côté de Monseigneur; ils arrivèrent ici sur les cinq heures, par la cour du Cheval-blanc, et trouvèrent le fer à cheval rempli du haut en bas de courtisans qui attendoient; le Roi voulut encore donner la main à la princesse, et la conduisit droit au grand appartement, qui étoit si plein de dames qu'on fut très-long-temps à le traverser. La princesse y fut saluée par tous ceux qui étoient en droit d'avoir cet honneur-là; sur les sept heures, le Roi fit retirer tout le monde, et Monseigneur y amena madame la princesse de Conti en déshabillé. Le soir, la Princesse soupa seule dans son appartement, et le Roi lui envoya, par M. de Niert, son premier valet de chambre de quartier, les pierreries de la couronne,

qu'elle remit entre les mains de madame de Mailly, sa dame d'atour.

Mardi 6.

Le Roi se promena l'après-dîner en carrosse avec la princesse, madame de Maintenon, la duchesse du Lude, et madame de Mailly, et après la promenade, amena la princesse jusqu'au degré de Madame, qu'elle alla voir; elle avoit vu Monsieur chez lui avant que d'aller à la promenade avec le Roi. De chez Madame elle alla chez madame la princesse de Conti voir Monseigneur qui l'y attendoit. Monseigneur lui fit le matin un présent de bijoux d'or fort bien travaillés. Monseigneur le duc de Bourgogne alla chez elle sur les sept heures avec messeigneurs les Princes ses frères. Le Roi a réglé qu'il n'iroit voir la princesse que tous les quinze jours, et messeigneurs ses frères n'iront que tous les mois; elle mangera toujours seule, et la duchesse du Lude la servira.

Dimanche 18.

Le Roi alla tirer et revint de bonne heure; quand il fut entré chez madame de Maintenon, il envoya querir la Princesse, et acheva de lui donner toutes les pierreries de la couronne, dont Niert lui avoit déjà porté une partie

pendant qu'on étoit à Fontainebleau. Ces pierreries montent à la somme de 11,333,000 livres, suivant le prix qu'elles ont été achetées, sans compter ce qui y a été ajouté depuis que M. de Pontchartrain en a eu la direction ; à la mort du feu Roi toutes les pierreries ne montoient qu'à 700,000 francs.

Dimanche, 9 décembre.

Le Roi ne sortit point de tout le jour, il demeura tout l'après-dîner dans son petit appartement, où il fit venir la princesse; il lui montra toutes les médailles, et beaucoup de curiosités qui sont dans ses cabinets.

Lundi 31.

Le Roi avoit compté qu'il donnoit à M. de Montchevreuil, outre 16,000 francs de pension, qu'il lui donne depuis long-temps, une pension de 6,000 francs, depuis qu'il l'a mis à la tête de la maison de M. le duc du Maine, et ayant su qu'il ne l'avoit point touchée, et que même il ne l'avoit jamais demandée ni prétendue, Sa Majesté a voulu que non-seulement il eut cette pension de 6,000 francs, mais qu'on lui payât 30,000 francs pour les cinq ans qu'il a été sans la toucher, et a dit à M. de Pontchar-

train : « Les autres gens se plaignent toujours » de n'avoir pas assez, et le bonhomme Mont- » chevreuil trouve toujours que je lui donne » trop ».

FIN DE L'ANNÉE 1696.

ANNÉE 1697.

Samedi, 12 janvier.

La princesse dîna chez la duchesse du Lude, où madame de Maintenon vint de Marly, et ensuite elles allèrent à Saint-Cyr, où les petites filles jouèrent la tragédie d'*Esther*, et la princesse même y fit le personnage d'une petite Israélite. Au retour de Saint-Cyr, elle alla voir le Roi, qui étoit déjà entré chez madame de Maintenon.

Mercredi 16.

J'appris que le neveu d'Albergotti, qui avoit une commission de colonel, et qui étoit un joli officier fort en chemin de faire fortune, s'étoit retiré à la Trappe à la fin de la campagne; il y avoit long-temps qu'il avoit ce dessein-là; il en avoit fait confidence à son oncle, mais il avoit voulu s'éprouver avant que de l'exécuter.

Jeudi 17.

Le Roi, fort mécontent de la conduite de milord Galoway, a confisqué tous les effets qui

étoient à lui et qui étoient en dépôt chez M. le premier Président. Le Roi étoit dans la confidence de ce dépôt-là dès que milord Galoway et M. de Ruvigny son père sortirent de France; et tandis qu'il a été seul à le savoir, il n'a point voulu faire saisir le bien, pour ne pas abuser du secret; mais ayant été averti par beaucoup d'autres endroits, et en dernier lieu par M. de Barbezieux, il a cru devoir confisquer le bien d'un de ses sujets dont il a de grandes raisons de se plaindre.

Mercredi 23.

On mande de Rome que Molinos est mort dans les prisons de l'Inquisition; il étoit regardé comme le chef des quiétistes : on prétend qu'il est mort fort repentant.

Dimanche 27.

Le Roi donna à madame Cavoie six mille francs de pension : elle ni son mari ne l'avoient demandée.

Vendredi 1er février.

Le Roi, mécontent de la conduite de M. l'abbé de Lyonne, qu'on prétend qui ne vit pas tout-à-fait comme un ecclésiastique doit vivre, lui a ordonné de se retirer au séminaire de Saint-Sulpice, où il est depuis quelque temps. M. l'ar-

chevêque de Paris a déterminé le Roi à prendre ce parti-là. Le souvenir des services de M. de Lyonne, son père, avoit long-temps retenu le Roi là-dessus.

Lundi 25.

Le Roi me fit l'honneur de me donner une magnifique épée de diamants.

Samedi, 2 mars.

Le Roi alla dîner à Marly et y mena la princesse, qui ne se trouve point enrhumée dès qu'il faut suivre le Roi; ils n'en revinrent qu'à sept heures du soir; et quoiqu'il y eût beaucoup de crotte dans les jardins, elle se promena avec le Roi jusqu'à cinq heures.

Lundi 4.

Le soir, il y eut appartement.

Le Roi nous ayant nommés pour commissaires MM. les ducs d'Estrées, de Coaslin, de Charost, le marquis de Beuvron et moi, pour examiner les comptes de l'Ordre du Saint-Esprit, pendant que M. de Seignelay en étoit grand-trésorier, nous nous assemblâmes chez M. de Barbezieux, chancelier et surintendant des deniers de l'Ordre. Nous commençâmes par voir l'arrêté des derniers comptes faits en

1679 par feu M. le Prince, MM. les ducs de Verneuil, de Luynes, de Villeroi et de Créqui. Nous examinâmes et signâmes les comptes qui nous étoient soumis. L'on donna à chacun dix bourses de jetons de l'Ordre, parce que nous avions arrêté les comptes de dix années.

J'appris que M. de Saint-Pouanges avoit la charge d'intendant de l'Ordre, qui vaut quatre mille huit cents francs. Il est titulaire, mais il partage les appointements avec M. Dufresnoy; il ne porte nulle marque de l'Ordre, mais il assiste de droit à la reddition des comptes avec les grands officiers de l'Ordre, les signe avec eux, et a des bourses de jetons comme les commissaires. Les officiers de l'Ordre ne signent pas dans le même rang que les chevaliers nommés commissaires par le Roi. La moitié du marc d'or fut aliéné en 1656, voilà pourquoi les chevaliers ne sont pas tous payés des trois mille francs que chacun doit avoir tous les ans sur le marc d'or.

Samedi 9.

Le Roi, depuis qu'il a été en guerre contre M. de Savoie, a joui de cent mille livres de rente des biens qui appartenoient à Madame Royale, la douairière, soit en France, soit en Savoie; et comme il est content d'elle et l'a

toujours été, il lui fait rendre présentement tout ce qu'il a touché : cela se monte, depuis 91 que la guerre commença jusqu'au jour qu'elle est finie en 96, à la somme de cinq cents cinquante mille livres; et pour le payement de cette somme, le Roi lui donne des rentes sur la Maison-de-Ville au denier quatorze, qui lui produiront trente-neuf mille livres de rente.

Jeudi 21.

M. de Meaux donna, ces jours passés, son livre au Roi; et comme il n'est pas de même avis que M. l'archevêque de Cambrai, leurs livres, qui sont différents, font beaucoup de bruit, et le Roi paroît fort content de M. de Meaux.

Lundi 25.

Le Roi entendit le sermon du père de La Rue, et ce sermon fut fort remarqué; on crut que le père de La Rue avoit voulu faire connoître publiquement les sentiments de la Société sur les livres nouveaux dont on parle tant; et le père Gaillard, à Paris, prêche aussi sur le même ton.

Jeudi, 18 avril.

M. l'évêque de Troyes demanda au Roi, il y a quelque temps, la permission de quitter son

évêché pour mener une vie plus retirée; il lui demanda aussi cet évêché pour l'abbé de Chavigny, son neveu, en faveur duquel il se démet encore d'une abbaye. Il prétend passer la plus grande partie de l'année dans le séminaire de Troyes, où il soulagera son neveu dans ses fonctions. Le Roi savoit sa résolution il y a plus de six mois; et voyant qu'il continue dans les mêmes sentiments, il lui a accordé tout ce qu'il lui a demandé.

Vendredi 26.

On a nouvelle de Clugny que le 22 de ce mois M. l'abbé d'Auvergne y fut élu coadjuteur, en présence de l'intendant de la province, qui avoit eu ordre du Roi d'y assister. Il n'y a point d'exemples qu'aucun particulier eût eu ce bénéfice : cela a toujours été des moines ou des cardinaux. M. le prince de Conti, père de celui-ci, l'avoit eu parce qu'on l'avoit d'abord destiné à l'église. On ne doute pas que M. le cardinal de Bouillon n'obtienne, à Rome, la confirmation nécessaire.

Vendredi, 3 mai.

M. le chevalier de La Hilière mourut à Paris; il étoit gouverneur de Rocroi. Par son testament, il restitue au Roi vingt mille francs, qu'il craint de n'avoir pas pris légitimement;

et dans le doute, il aime mieux les rendre au Roi, et il ajoute : à moins qu'il ne plaise à Sa Majesté de donner cette somme à mes héritiers.

Lundi 13.

Le Roi renvoie les comédiens italiens en Italie; on lui en fait des plaintes. Il les avoit déjà fait avertir plusieurs fois qu'on les renverroit, s'ils n'étoient plus sages. Il a ordonné qu'on payât tout ce qu'il leur étoit dû des pensions qu'il leur donnoit.

Mercredi 15.

Le Roi donna le gouvernement de Rocroi à M. de Bertillac, ancien lieutenant-général. Il ordonna à M. de Barbezieux de le mander au vieux M. de Bertillac, son père, et y ajouta même un discours très-obligeant, disant : «C'est un des hommes qui a le plus manié » mon argent et qui en a le moins gardé».

Mercredi 22.

Madame la duchesse de Noailles, la douairière, mourut à Paris. M. l'archevêque de Paris, son fils, qui étoit son confesseur, l'assista à la mort. C'étoit une femme d'une grande vertu, et qui étoit retirée de la cour depuis long-temps; elle avoit été dame d'atour de la feue Reine-mère.

M. l'abbé de Lanion, qui avoit été en Hollande avec nos plénipotentiaires, a tenu de fort mauvais discours en ce pays-là, sur nos ministres et sur la France en général. Il a demandé une audience au prince d'Orange, qui la lui a refusée.

Le Roi, informé de toutes ses extravagances, lui a envoyé ordre de revenir; il n'a pas voulu obéir à ses ordres, que Sa Majesté a réitérés. Il est prêtre, et on croit qu'il pourroit bien abjurer; car il tient d'aussi mauvais discours sur la religion que sur la politique.

Vendredi 24.

Monseigneur courut le loup, et Madame, qui étoit venue de Saint-Cloud pour chasser avec lui, tomba de cheval et se démit le bras droit. On lui enseigna une manière de chirurgien qui étoit à Fresne, fort près de l'endroit où elle étoit tombée; elle y alla dans la calèche de Monseigneur, et on lui remit le bras fort bien; elle s'en retourna ensuite à Saint-Cloud, menant dans la calèche de Monseigneur l'homme qui lui avoit remis le bras. Elle ne voulut point se faire saigner ni se mettre au lit. Le Roi envoya le marquis de Gesvre pour lui faire des compliments sur sa chute. Elle n'a paru être affligée que par la crainte de ne

pouvoir pas monter à cheval de sitôt. Dès que Madame fut tombée, Monseigneur fit rompre les chiens et la conduisit chez M. d'Egrevilly, à Fresne, où il lui vit remettre le bras.

Dimanche 26.

Dans la dispute qu'eurent M. de La Rochefoucault et M. l'évêque d'Orléans, il y a deux mois, le Roi avoit eu la bonté, pour accommoder l'affaire, de faire offrir à M. d'Orléans une place derrière lui, mais au-dessous de M. de La Rochefoucault. M. l'abbé de Coaslin, devenu évêque de Metz, a cru qu'ils devoient accepter présentement ce que le Roi leur avoit offert en ce temps-là, d'autant plus qu'il paroît assez, par ce que le Roi vient de faire pour eux, qu'il a beaucoup de considération et pour l'oncle et pour le neveu. M. de Beauvilliers, qui s'étoit mêlé de cette affaire-là, s'est chargé d'en parler au Roi de leur part. Sa Majesté a trouvé bon qu'ils prissent la place qu'il leur avoit fait offrir, et M. de Coaslin s'y est mis au sermon. M. de La Rochefoucault est à la campagne; mais quand il sera revenu, l'abbé de Coaslin s'y mettra de même.

Vendredi, 7 juin.

J'appris il y a quelques mois que le Roi a renouvelé le bail des fermes; les quarante fer-

miers-généraux qui les ont gouvernées depuis quelques années, et qui comptoient de clerc à maître, les ont prises à forfait; ils en ont donné 52,000,000 pendant la guerre, et en payeront 55,000,000 après la paix; ils avancent chacun 100,000 liv. qui leur seront comptés sur le prix de leur première année; ils racheteront, outre cela, les charges de directeurs et de commis qui avoient été aliénées. On compte qu'il leur en coûtera 3,000,000 qui seront rabattus sur le prix de la dernière année de leur bail. M. des Chiens avoit formé une compagnie qui avoit offert davantage, mais le Roi a préféré les anciens fermiers.

Mardi 18.

L'archevêque de Cambray eut audience du Roi le matin; on croit qu'il n'a pas voulu déférer aux sentiments des évêques chargés d'examiner son livre, et il s'en retourne bientôt à son diocèse; ainsi cette affaire-là qu'on croyoit qui s'apaiseroit est bien éloignée d'être finie.

Samedi, 6 juillet.

Le comte de Martinits, ambassadeur de l'Empereur à Rome, a fait afficher à la porte et à tous les coins de son palais un décret de

l'Empereur qui ordonne à tous les feudataires de l'Empire en Italie de prendre de nouvelles investitures, et qui contient divers autres règlements qui regardent les terres qu'il prétend dépendantes de l'Empire; ces placards étoient gardés par beaucoup de gens armés, afin qu'on ne pût pas les arracher. Le Pape, sans entrer dans le fond de la question et sans discuter ce qui est fief impérial ou ce qui ne l'est pas, a cru que l'Empereur, en faisant afficher une pareille ordonnance dans Rome, avoit choqué la souveraineté du Saint-Siége, et a fait publier un édit contre le décret et contre tout ce qu'a fait l'ambassadeur, et a donné ordre à ses ministres de s'en plaindre à la cour de Vienne.

Jeudi 11.

Il arriva ici, sur les deux heures, un secrétaire de M. l'abbé de Polignac, qui apportoit la nouvelle que M. le prince de Conti avoit été élu roi de Pologne par vingt-huit palatinats sans aucune cession; les quatre autres palatinats, à la tête desquels étoient l'évêque de Cujavie, le grand général Jablanouski, et le petit général Potoski, ont élu l'électeur de Saxe. Ces quatre palatinats sont ceux de Cracovie, de Cujavie, de Firadie et de Minche; et parmi

ces quatre palatinats, il y a encore des cessions pour M. le prince de Conti. Dès que cette nouvelle fut arrivée au Roi, il envoya un courrier à Monseigneur et à M. le prince de Conti, qu'on trouva auprès de Roquencourt, en revenant de Meudon, et l'on ne parla point ici du courrier qui étoit arrivé. M. le prince de Conti en garda le secret aussi, et en arrivant au château il sut que le Roi étoit à la promenade et l'y alla trouver; ensuite le Roi revint chez madame de Maintenon, y fit entrer d'abord M. de Torcy, et envoya chercher M. le prince de Conti, à qui il témoigna beaucoup d'amitié et toute la joie qu'ils devoient avoir l'un et l'autre de cette élection, ils résolurent de la rendre publique, et en même temps le Roi prit M. le prince de Conti par la main, et le présentant à toutes les dames qui étoient chez madame de Maintenon : « Voilà, dit-il, un roi que je vous amène ». Sa Majesté vouloit changer quelque chose au traitement qu'il fait à M. le prince de Conti, mais M. le prince de Conti s'y opposa fort et n'en est que plus respectueux avec le Roi.

L'abbé de Polignac et l'abbé de Châteauneuf, qui ont écrit une lettre fort courte à M. le prince de Conti, le traitent déjà de roi, et il y avoit au-dessus de la lettre : *à Sa Majesté po-*

lonaise. Le Roi envoya à Saint-Cloud donner part de cette nouvelle à Monsieur, et commanda à M. de La Trémouille de l'aller porter au roi d'Angleterre. M. le prince de Conti alla lui-même le soir à Saint-Germain en rendre compte à Sa Majesté britannique.

Vendredi 12.

Galeran, qui est le secrétaire de l'abbé de Polignac, a conté beaucoup de circonstances de l'élection de M. le prince de Conti, qui n'étoient point dans les lettres, parce que les ministres du Roi, après l'élection, s'enfermèrent avec le cardinal Radzienski pour voir ce que l'on pourroit faire pour faire revenir les quatre palatinats qui ne sont pas dans notre parti; il nous a dit que le soir, du Os, l'évêque de Cujavie, qui n'est pas en droit de proclamer, proclama l'électeur de Saxe et fit chanter le *Te Deum* dans la plaine de Varsovie, ce qui est encore contre les règles; et le cardinal Radzienski ne fit proclamer le prince de Conti qu'après avoir vu les délibérations des nonces, qui lui furent portées par le maréchal de la noblesse, avec le consentement unanime des palatinats; ensuite de quoi il alla dans Varsovie à la tête des députés de tous ces palatinats faire chanter le *Te Deum* dans l'église de Saint-

Jean, et faire tirer le canon de l'arsenal; ce qui est dans toutes les formes. L'évêque de Cujavie a montré l'acte d'abjuration qu'avoit fait l'électeur de Saxe le jour de la Trinité entre les mains de l'évêque de Javarin, et le nonce du Pape, qui s'appelle *Davia*, a certifié que c'étoit la signature de l'évêque de Javarin. Ce nonce, qui avoit ordre du Pape d'être pour M. le prince de Conti, lui a été opposé en tout durant tout le cours de l'élection, voyant bien qu'il ne seroit pas cardinal par M. le prince de Conti, et espérant l'être par tout autre candidat qui seroit élu.

Samedi 13.

Galeran conta une action du prince Radzwil qui mérite d'être sue : après avoir donné sa voix pour M. le prince de Conti à la tête de son palatinat, voyant que le palatinat de Masovie avoit donné sa voix à l'électeur de Saxe, il crut pouvoir le ramener, parce qu'il a beaucoup de vassaux en Masovie ; dans cette confiance, il y marcha pour leur parler, mais les plus séditieux lui crièrent que, s'il avançoit, ils le tueroient ; cela ne l'intimida point, il s'approcha, il leur parla, et voyant qu'ils étoient un peu ébranlés, il prit l'enseigne qui étoit à la tête du palatinat, et leur cria : « Mes frères, il faut

» maintenant ou me tuer ou me suivre ». Tout ce palatinat le suivit, et se rangea du parti de M. le prince de Conti ; il n'a jamais voulu prendre d'argent, et souhaite seulement d'être à la tête de l'ambassade que la République enverra ici à M. le prince de Conti.

Vendredi, 9 août.

Santeuil, qui étoit le meilleur poëte latin qui eût été depuis long-temps en France, est mort en Bourgogne, où il avoit suivi M. le Duc; il étoit particulièrement protégé par monseigneur le Prince, qui n'a pas été content de la manière dont l'archevêque de Reims en a parlé au Roi.

Dimanche, 1er septembre.

M. le prince de Conti eut une grande audience avec le Roi dans son cabinet avant la messe; il en sortit les larmes aux yeux, et les courtisans ne doutèrent point que ce ne fût un adieu, et avec raison, car ce prince partit l'après-dîner; il eut la bonté, en sortant d'avec le Roi, de me conter la conversation qu'il venoit d'avoir avec Sa Majesté, qui a trouvé à propos qu'il partît incessamment pour s'aller mettre à la tête de son parti en Pologne; il portera avec lui deux millions quatre cent mille livres, et outre cela, le Roi lui fait donner cent mille

livres pour son équipage ; il partira mardi au soir de Paris pour arriver jeudi matin à Dunkerque, qui sera le temps de la marée. Le chevalier Jean Bart assure qu'il le mènera heureusement, malgré la flotte angloise qui est devant Dunkerque. Le Roi laisse à M. le prince de Conti la disposition des cinq frégates qu'il mène avec lui; il les gardera tant qu'il lui plaira ; elles le rameneroient en France s'il étoit obligé d'y revenir ; il les gardera sur les côtes de Pologne, s'il croit en avoir besoin; il compte aborder vers Dantzick, et trouvera à Oliva six mille hommes commandés par un palatin qui est tout-à-fait dans ses intérêts ; si les magistrats de Dantzick ne vouloient pas le recevoir, il pourroit descendre à Pusko. Il emmène avec lui Forval, qui connoît fort ce pays-là. Le Roi lui a parlé avec tant d'amitié, tant d'estime, tant de confiance, et lui donne tout ce qu'il souhaite si noblement, que ce prince part pénétré des bontés et de la générosité du Roi, qui a eu dans tout le cours de cette affaire-là le procédé du monde le plus noble, le plus obligeant et le plus sage.

M. le prince de Conti a prié Sa Majesté de ne pas traiter madame la princesse de Conti de reine jusqu'à ce qu'il eût nouvelle qu'il fût roi paisible, lui disant que, s'il étoit obligé de

revenir en France, il ne souhaitoit point d'avoir eu un rang qui pût embarrasser Sa Majesté, qu'il se trouvoit assez honoré d'être prince de son sang. M. le prince de Conti compte qu'il ne s'embarquera que cinquante personnes avec lui. Le Roi lui a dit qu'il avoit toujours loué et approuvé l'amitié que Monseigneur avoit pour lui, et qu'il avoit vu avec plaisir le bon goût qu'avoit son fils. M. le prince de Conti lui voulut parler des temps malheureux où il avoit été mal avec lui, et le Roi lui dit qu'il avoit eu depuis ce temps une si bonne conduite, qu'elle lui avoit fait oublier entièrement ce qui avoit pu les brouiller, et qu'ainsi il n'y falloit jamais songer de part ni d'autre. Le Roi dit à M. le prince de Conti qu'il ne désespéroit pas encore de le revoir, et qu'il comptoit si fort sur son amitié, qu'il s'attendoit que, quand il seroit roi paisible, il voudroit bien traverser l'Allemagne pour le venir voir; enfin le Roi n'oublia rien de tout ce qu'il y a de plus tendre et de plus gracieux, et cela augmente, s'il se peut, l'attachement que ce prince avoit pour Sa Majesté. Il alla dîner chez Monseigneur pour prendre congé de lui, et Monseigneur lui témoigna encore plus d'amitié que jamais, lui disant: « J'avoue que je suis au désespoir que » nous nous séparions, quoique je sois bien

» aise de penser que votre mérite va être ré» compensé, et que vous allez être un des plus » grands rois du monde ».

Mercredi 4.

M. de Pontchartrain avoit envoyé querir, il y a quelques jours, Samuel Bernard, pour lui ordonner de trouver dans vingt-quatre heures sept cent mille francs en or, dont on avoit besoin pour faire partir M. le prince de Conti. Samuel Bernard revint au bout de vingt-quatre heures, et trouva un million en or et dix millions en argent. Jamais le crédit n'a été si grand; la confiance qu'on a dans le Roi et dans son ministre est à un tel point, qu'après neuf ans de la plus grande guerre du monde le Roi trouve autant d'argent qu'il en veut à six pour cent, et au commencement de la guerre on n'en trouvoit qu'à douze pour cent.

Jeudi 5.

On avoit dit que M. le prince de Conti, dans son chemin, avoit perdu quatre ou cinq mille pistoles de l'argent qu'il porte, qui étoit tombé dans les chemins, et on a su que cela n'alloit qu'à deux ou trois cents au plus, dont même les paysans ont rapporté une partie à l'hôtel de Conti à Paris.

Vendredi 6.

Le courrier polonois qui arriva mardi dit que l'abbé de Polignac a été quarante-cinq jours à Varsovie sans recevoir des nouvelles de France; la reine de Pologne, qui est à Dantzick, et même logée chez le maître de la poste, interceptoit toutes ses lettres; et pour avoir le plaisir de braver l'abbé de Polignac, elle lui envoyoit l'enveloppe de ses paquets. L'abbé de Polignac en a profité, faisant voir par là aux Polonois, qui se plaignoient de n'avoir point de nouvelles de M. le prince de Conti, que ce n'étoit pas la faute de ce prince, et que même il étoit sûr que les réponses étoient telles qu'ils les pouvoient désirer, puisque la Reine ne les montroit pas.

Samedi 7.

Pendant que le Roi a été à Meudon, le prevôt des marchands lui a apporté une médaille que la ville de Paris fait frapper tous les cinq ans pour le jour de sa naissance, et le Roi fut fort content du compliment qu'il lui fit.

Jeudi 12.

Au coucher du Roi, le cardinal de Janson ayant le bougeoir, M. le Prince lui demanda combien il avoit demeuré de temps à Rome. Le Roi prit la parole et dit: «Il y a demeuré

» plus de sept ans sans aucune inquiétude, et » a été ravi quand je l'ai rappelé; voilà comme » il faudroit toujours qu'on fît dans les emplois » éloignés ».

Mercredi 18.

M. Pelletier, le ministre, obtint du Roi la permission de se retirer et de quitter tous les emplois, et vouloit ne se réserver aucune pension; mais Sa Majesté l'a forcé de prendre une pension de vingt mille francs. Il comptoit qu'il pourroit vivre doucement avec douze mille livres de rente qu'il a. Il touchoit du Roi plus de quatre-vingt mille francs; il n'étoit chargé quasi de rien. Le Roi avoit beaucoup de confiance en lui et l'aimoit; c'est la seule dévotion qui lui a fait prendre ce parti : il l'avoit confié au Roi il y a déjà quelques jours, le Roi l'avoit prié de prendre du temps pour y songer. Il n'en avoit parlé à personne de sa famille, comprenant bien qu'ils s'opposeroient tous à cette résolution. Il parla au Roi, en se séparant, d'une manière si touchante, que Sa Majesté en fut fort attendrie; et en sortant du conseil monta en carrosse pour aller à Villeneuve-Saint-Georges, chez lui, et ne voulut voir personne. Le Roi en parla plusieurs fois dans la journée et toujours avec de grandes

louanges, et le regrettant fort; la seule grâce qu'il demanda au Roi, c'est que Sa Majesté voulût bien donner à son fils, le président à mortier, une pension de six mille francs que lui, M. Pelletier, avoit il y a trente ans, et le Roi la lui accorda.

Jeudi 26.

M. de Céli arriva à cinq heures du matin; il vit le Roi dans son cabinet après le lever. Nous n'avons rien appris par lui que ce que nous savions de la signature de la paix avec l'Espagne; l'Angleterre et la Hollande promettent de faire signer l'Empereur dans six semaines. Ils avoient proposé, dans les commencements de la négociation, que le Roi permît aux Huguenots de revenir en France; mais le Roi n'a jamais rien voulu entendre là-dessus. Ils avoient proposé aussi que le Roi obligeât le roi et la reine d'Angleterre de sortir de France, et ensuite s'étoient réduits à demander qu'au moins ils ne demeurassent pas à Saint-Germain, si près du Roi, qui est d'ordinaire à Versailles. Sa Majesté n'a voulu écouter aucune proposition là-dessus, disant toujours que c'étoient des gens malheureux à qui il avoit donné asile, et des gens véritablement ses amis, et qu'il ne vouloit point les éloigner

de lui; qu'ils étoient assez à plaindre, sans augmenter leurs malheurs. Ainsi LL. MM. britanniques demeureront à Saint-Germain. Le Roi donne la paix à l'Europe aux conditions qu'il a voulu lui imposer : il étoit le maître, et tous les ennemis en conviennent, et ne sauroient s'empêcher de louer et d'admirer sa modération.

Le Roi eut encore l'attention de faire dire au maître de musique, à la messe, de ne rien faire chanter qui eût rapport à la paix, par égard pour le roi d'Angleterre.

Vendredi 27.

Le Roi eut des nouvelles de Danemarck. M. le prince de Conti passa le 15 devant le château de Cronembourg; le roi et la reine de Danemarck, avec toute leur cour, étoient aux fenêtres du château. Jean Bart hésita d'abord s'il feroit saluer la forteresse, parce qu'elle n'a pas accoutumé de rendre le salut; il prit le parti de la saluer de tout son canon, et le roi de Danemarck lui fit répondre par tout celui de la forteresse; ensuite quelques petits vaisseaux, étant venus pour voir passer M. le prince de Conti, lui apprirent que c'étoient le roi et la reine de Danemarck qui étoient à la fenêtre. Ce prince les fit saluer une seconde fois de

tout le canon de nos vaisseaux, et le roi de Danemarck fit faire une seconde décharge de son artillerie. Le 17, ce prince étoit devant Copenhague, où M. de Guldenlen, que nous avons vu en France, et plusieurs seigneurs allèrent le voir.

Lundi 30.

Samedi, au conseil des finances, le Roi arrêta tous les comptes de l'année, et dit : « Il faut présentement chercher autant de moyens pour supprimer les édits que nous en cherchions pendant la guerre pour les établir ». Sa Majesté a déjà cassé tous les régiments de milice; et pour soulager le peuple, a déclaré qu'il ôtoit l'ustensile, qui monte environ à douze millions.

La dépense depuis un an a passé 180,000,000.

Vendredi, 11 octobre.

Il est arrivé un fils du gouverneur de Lima, qui se trouva par hasard à Carthagène dans le temps que Pointy la prit. Il raconte une histoire qui a assez plu ici, d'un portrait de madame la princesse de Conti, dont les Indiens les plus voisins de Carthagène ont fait leur principale divinité. Il apporte à Paris des lettres de change pour beaucoup d'argent, et y fait une

fort grande dépense, et se prépare à venir ici avec un fort bel équipage

Mardi 22.

Les lettres de Dantzick, du 9, apprennent beaucoup de circonstances agréables de l'état des affaires de M. le prince de Conti. Il couche sur les vaisseaux, mais il met souvent pied à terre pour tenir conseil avec les grands du royaume. L'évêque de Plosko lui a donné un magnifique dîner auprès de l'abbaye d'Oliva. Tous les Polonois qui étoient à table burent à la santé de leur Roi; mais lui, qui refuse encore ce titre, but à la liberté de la République. Les troupes qu'avoit le primat à Lowitz montent présentement à plus de douze mille hommes. La noblesse vient en foule rendre son hommage à son Roi, et est charmée de toutes ses manières; il y a apparence qu'il sera bientôt en état de mettre pied à terre et de marcher à leur tête.

Mercredi 23.

La paix fut publiée à Paris avec l'Angleterre et la Hollande, afin de rétablir promptement le commerce; elle le sera dans huit jours aussi avec l'Espagne.

Jeudi 24.

Le Roi alla courir le cerf ; il avoit dans son carrosse, Monseigneur, la Princesse et mesdemoiselles d'Aubigny, de Chevreuse et d'Ayen; il n'y avoit aucune des dames de la princesse, pas même la dame d'honneur. Quand on fut au rendez-vous, Monseigneur monta à cheval, et le Roi se mit dans une petite calèche avec la Princesse et les demoiselles.

Le soir il y eut comédie.

Dimanche, 3 novembre.

Le Roi courut le cerf dans la forêt de Marly; il ne le court jamais les fêtes, de peur qu'il n'y ait quelques valets qui perdent la messe; cependant il l'a couru aujourd'hui, parce que le jour de la Saint-Hubert jamais chasseur ne manque d'entendre la messe.

Lundi 4.

Chamlay conserve tous les bailliages qu'il a en-deçà du Rhin ; le duc de Wirtemberg, qui y avoit le plus grand intérêt, y a consenti de fort bonne grâce ; et pas un prince ne s'y est opposé. Ils ont tous dit que c'étoit un homme que le Roi aimoit et qui méritoit d'être aimé, et son affaire n'a reçu aucune difficulté. Le

Roi est content au dernier point de la manière dont il s'est conduit, et il sera reçu à merveille.

Mercredi 13.

Le Roi, à son souper, témoigna qu'il seroit bien aise qu'il y eût beaucoup d'hommes et de femmes parés pour danser aux bals qu'il y aura après la noce de la Princesse (1).

Jeudi 14.

Le Roi parla à M. le Prince, tout haut, sur M. le prince de Conti, loua toute sa conduite en Pologne; il s'étendit fort sur cette matière. Le Roi a envoyé M. de Torcy à madame la princesse de Conti, sa femme, lui dire qu'il étoit très-fâché de ce qu'elle ne seroit pas reine comme il l'avoit désiré, mais qu'ils se consoleroient l'une et l'autre par le plaisir de revoir bientôt M. le prince de Conti; on croit qu'il sera de retour avant la fin du mois.

Mardi 19.

Le Roi a fait un règlement en faveur des cavaliers, dragons ou soldats qui, étant réformés, retourneront dans leurs villages; c'est que, pourvu qu'ils s'y marient, ils ne paye-

(1) De Savoie avec le duc de Bourgogne.

ront que pour cinq sols de taille durant cinq ans ; c'est le moyen d'obliger beaucoup de ces gens-là à se marier, et le Roi songe à repeupler son royaume.

Jeudi 21.

Le Roi régla que les bals qu'il y aura au mariage de Mgr le duc de Bourgogne, seront dans la galerie. Il vint l'après-dîner chez la Princesse, et lui fit voir l'endroit où l'on dansera, et la manière dont il le fera orner ; ensuite le Roi alla à quatre heures chez madame de Maintenon, et ne sortit point de tout le jour.

Le soir il y eut comédie, il n'y en avoit point eu depuis Fontainebleau, parce que Monsieur et Madame étoient demeurés à Paris, et que c'est pour eux principalement que le Roi veut qu'il y ait comédie.

Dimanche, 1er décembre.

La Princesse alla le soir, à son ordinaire, voir le Roi chez madame de Maintenon, et Sa Majesté lui donna une garniture de diamants brillants qu'on estime cinq ou six cent mille mille francs ; ce sont des diamants que le Roi avoit achetés et qu'il n'avoit point donnés à la couronne ; car s'ils avoient été donnés à la cou-

ronné, le Roi n'en pourroit plus disposer qu'en les prêtant.

Mercredi 4.

Par la paix, il revient à la reine d'Angleterre quarante mille pièces par an, qui sont cinq cent vingt mille qu'on paye aux reines pour leur douaire, on croyoit même qu'elle devoit avoir encore dix mille pièces de plus, quoiqu'à l'avenir elle tire ses cinq cent vingt mille d'Angleterre. Le Roi ne diminue rien de la pension de cinquante mille par mois qu'il leur donne.

Jeudi 5.

Madame de Maintenon envoya le matin à la princesse une jolie cassette pleine de bijoux, et il y avoit au fond, dans une petite boîte, le portrait de monseigneur le duc de Bourgogne; la princesse ordonna à l'homme qui lui apporta le présent de dire à madame de Maintenon qu'elle l'en remercieroit dans deux jours (1).

Vendredi 6.

On ne songe ici qu'aux préparatifs de la noce de demain, et jamais il n'y eut tant de magnificences préparées.

(1) C'est-à-dire après son mariage.

On mande d'Angleterre que le nouveau roi a fait son entrée à Londres, qui étoit fort magnifique aussi ; mais cela n'approche pas de la dépense qu'on fait ici pour le mariage; les marchands assurent qu'ils ont vendu pour plus de 5,000,000.

Samedi 7.

Le matin, avant midi, monseigneur le duc de Bourgogne vint chez la princesse, Monseigneur, Monsieur, et toutes les princesses y étoient venus; ils allèrent ensuite trouver le Roi, qui les attendoit dans son salon, et marchèrent tous ensemble à la chapelle en bas, où d'abord on les fiança, puis le cardinal de Coaslin, qui officioit, dit quelques prières tout bas, pour laisser du temps entre les fiançailles et le mariage, et les prières finies, le mariage fut célébré; dans la marche pour aller à la chapelle, et pour en revenir, monseigneur le duc de Bourgogne lui donnoit seul la main. Nous étions aux côtés de la princesse, M. de Tessé et moi lui aidions à porter ses habits, qui étoient fort pesants. Durant la messe, la duchesse du Lude, madame de Mailly et moi étions derrière elle; quand elle alla à l'offrande, et quand elle se mit sous le poêle, nous lui donnions la main, Tessé et moi; à la fin de la

messe on signa sur le livre du curé ; ceux qui signèrent furent le Roi, Monseigneur, monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne, messeigneurs les ducs d'Anjou et de Berri, Monsieur, Madame, M. de Chartres, et M. le Prince. Après la messe il y eut un grand festin de la maison royale, dans la salle de la duchesse de Bourgogne ; la table étoit en fer à cheval. Le Roi, au milieu, dans son fauteuil ; à sa droite, Monseigneur ; à sa gauche, monseigneur le duc de Bourgogne ; à droite, madame la duchesse de Bourgogne ; à gauche, le duc d'Anjou ; à droite, le duc de Berri ; à gauche, Monsieur ; à droite, Madame ; à gauche, M. de Chartres ; à droite, madame de Chartres ; à gauche, Mademoiselle, et ensuite, selon leur rang, à droite et à gauche, tous les princes et princesses du sang ; madame de Verneuil y est, mais madame la duchesse d'Angoulême n'y est point ; elle n'a pas le rang de princesse du sang. Un peu avant sept heures le roi et la reine d'Angleterre arrivèrent ; le Roi les mena jouer au portique, que le Roi tint, et à huit heures on revint dans le salon, au bout de la galerie, du côté de l'appartement de madame la duchesse de Bourgogne, d'où l'on vit un magnifique feu d'artifice, qui étoit à l'extrémité de la pièce des Suisses ; le temps

étoit fort vilain, et cela n'empêcha pas que ce ne fût un fort beau spectacle. Après le feu, on alla souper dans le même endroit du dîner, et dans la même disposition, hormis qu'il y avoit le roi et la reine d'Angleterre de plus, la reine entre les deux rois. Après le souper, qui fut superbe, on entra dans la chambre de madame la duchesse de Bourgogne, et le Roi, un moment après, en fit sortir tous les hommes. Monseigneur le duc de Bourgogne se déshabilla dans l'antichambre, et le roi d'Angleterre lui donna la chemise; la duchesse de Bourgogne se déshabilla devant toutes les dames qui étoient dans sa chambre, et la reine d'Angleterre lui donna sa chemise. Dès que la duchesse de Bourgogne fut au lit, on vint avertir monseigneur le duc de Bourgogne, qui se mit au lit, à la droite. Le roi et la reine d'Angleterre s'en allèrent. Le Roi s'en alla se coucher. Monseigneur le duc de Bourgogne se releva au bout d'un quart d'heure, se rhabilla dans l'antichambre, et s'en retourna chez lui par la salle des gardes. Monseigneur demeura seul de la maison royale dans la chambre de sa belle-fille; la duchesse du Lude et toutes les dames de madame la duchesse de Bourgogne demeurèrent à l'entour du lit, dont les rideaux étoient ouverts des deux côtés; toutes les autres dames

sortirent en même temps que le Roi. M. le duc de Beauvilliers, comme gouverneur de monseigneur le duc de Bourgogne, demeura dans la ruelle du lit pendant le temps qu'il fut avec madame la duchesse de Bourgogne (1); madame la duchesse de Bourgogne, pour être plus en repos, avoit passé l'après-dîner chez madame de Maintenon, et s'y étoit déshabillée.

Dimanche 8.

Madame la duchesse de Bourgogne, qu'on appeloit la Princesse tout court, depuis qu'elle est en France, ne changera rien au genre de vie qu'elle menoit avant son mariage (2).

Lundi 9.

Madame la duchesse de Bourgogne entendit pour la première fois la messe à côté de Monseigneur; l'après dîner, elle entendit le sermon et vêpres en bas, avec le Roi et dans son rang. Madame la duchesse du Lude, madame de Mailly et moi derrière elle, comme nous serons toujours quand elle sera en place, c'est-à-dire, le chevalier d'honneur toujours le plus

---

(1) Parce que la princesse n'avoit que douze ans.

(2) Elle étoit sous la direction de madame de Maintenon, qui achevoit son éducation.

proche du Roi et au-dessus de la dame d'honneur. Monseigneur le duc de Bourgogne viendra tous les jours chez madame la duchesse de Bourgogne; elle entendit le salut dans la tribune, avec le Roi et dans son rang.

Mercredi 11.

Sur les six heures, le Roi vint chez madame la duchesse de Bourgogne, où toutes les princesses étoient déjà.

Le roi et la reine d'Angleterre y arrivèrent une demi-heure après. Sitôt qu'ils y furent, ils entrèrent tous dans la galerie où la place du bal étoit préparée, avec beaucoup d'échafauds et des pyramides de bougies qui éclairoient plus la galerie que tous les lustres et toutes les girandoles. Le bal commença dès que Leurs Majestés furent placées, et nous ne nous souvenons point d'en avoir vu un plus beau. Toutes les dames étoient d'une magnificence extraordinaire; il y en avoit environ quarante qui dansoient.

Sur les neuf heures, on servit une collation superbe : il y avoit onze ou douze tables d'une invention nouvelle qu'on portoit devant les dames, et une infinité de corbeilles, de confitures, de fruits, des glaces en profusion. Après la collation, on recommença à danser

jusqu'à dix heures et demie, et ensuite on alla souper. La reine, toujours entre les deux rois; toute la maison royale y étoit, hormis les princes du sang, qui n'y soupèrent point. Après le mariage, on eut soin que tous les ambassadeurs et tous les étrangers fussent bien placés; tout ce qu'il y auroit eu à désirer, c'est qu'il y eût moins de foule. Le Roi se donna même beaucoup de peine pour y remédier et pour mettre des dames encore plus à leur aise.

Jeudi 12.

Madame la duchesse de Bourgogne va tous les soirs voir le Roi chez madame de Maintenon, comme elle faisoit avant son mariage; et Mgr le duc de Bourgogne la vient voir tous les jours. On les laisse même causer ensemble; mais il y a toujours des dames dans la chambre.

Vendredi 13, à Versailles.

M. le prince de Conti salua ici le Roi le matin, et Sa Majesté le reçut avec de grandes marques d'estime; et le soir il donna la chemise au Roi, comme font tous les princes du sang.

Il y eut toilette chez madame la duchesse de Bourgogne; le prevôt des marchands a fait une

fort jolie harangue, en lui présentant les présents de la ville. Elle se leva pour recevoir sa harangue, et fut toujours debout pendant qu'il parla.

Samedi 14.

A sept heures, tous les princes et princesses, toutes les dames et les danseurs, vinrent chez madame la duchesse de Bourgogne et entrèrent dans la galerie où étoit le bal, comme le mercredi. Le Roi attendit long-temps, chez madame la duchesse de Bourgogne, le roi et la reine d'Angleterre : ils devoient arriver avant huit heures, et n'arrivèrent qu'à huit heures et demie, parce que le verglas empêchoit les chevaux de marcher. Dès qu'ils furent venus ils allèrent se mettre à leur place, et le bal commença. Il fut encore plus beau que celui de mercredi, parce qu'il y eut plus d'ordre; les dames et les danseurs avoient presque tous des habits différents de la première fois, et pour le moins aussi magnifiques. A dix heures, on servit une superbe collation, toute en corbeilles galantes et fort riches. On redansa ensuite jusqu'à minuit; et puis on fit *media noche* dans l'endroit où le Roi a accoutumé de souper.

M. le prince de Conti étoit au bal, mais il ne voulut point danser.

Dimanche 22.

On publia ces jours passés un arrêt pour faire payer la capitation, les trois premiers mois de l'année où nous allons entrer, après quoi la capitation finira entièrement, comme le Roi l'avoit promis par sa déclaration du mois de janvier 1695.

Jeudi 26.

Le Roi donne quatre mille francs par mois à ses ambassadeurs en Angleterre, et ne donne que mille écus à ses ambassadeurs en Espagne ; mais comme il veut bien traiter le marquis d'Harcourt qu'il y envoie, il lui donne douze mille francs par an de plus ; outre cela, les entrées à Madrid valent au moins dix mille francs par an.

Samedi 28.

Le Roi augmente l'argent qu'il donnoit à monseigneur le duc de Bourgogne pour ses menus-plaisirs ; il n'avoit que cinq cents fr. par mois, il aura mille écus présentement. Le Roi a réglé que madame la duchesse de Bourgogne auroit la même somme, et elle sera payée tous les mois par le trésorier de sa maison ; elle avoit eu jusqu'ici cinq cents écus par mois.

Mardi 31.

Le Roi régla que madame la duchesse de Bourgogne auroit douze mille francs pour ses étrennes.

FIN DE L'ANNÉE 1697.

ANNÉE 1698.

Mercredi, 1er janvier.

Le Roi entendit, le matin, la grand'messe des chevaliers de l'Ordre; l'archevêque de Reims officia. Le Roi reçut M. l'archevêque de Paris. La cérémonie de recevoir les ecclésiastiques se fait avant la messe; les laïques ne sont reçus qu'après la messe.

Le trésor royal donne tous les ans, à ce jour-ci, trois cents bourses de jetons d'argent qui sont pour les grands-officiers des maisons des princes. Les maréchaux de France avoient accoutumé d'en avoir; le maréchal d'Estrées est le dernier de ceux qui en ont eu; les sept derniers maréchaux n'en ont point. Outre les bourses de jetons d'argent, le trésor royal donne neuf bourses de jetons d'or, une au Roi, une à Monseigneur, une à monseigneur le duc de Bourgogne, une à madame la duchesse de Bourgogne, une à monseigneur le duc d'Anjou, une à monseigneur le duc de

Berri, une à Monsieur, une à M. le chancelier, et une à M. de Pontchartrain, comme contrôleur-général.

Jeudi 2.

De l'argent que M. le prince de Conti a rapporté de Pologne, Sa Majesté a retenu sept cent mille francs pour retirer les lettres qu'il avoit engagées dans le commencement de cette affaire-là, et que Sa Majesté lui avoit promis de dégager après la paix; on paye à ceux qui avoient avancé l'argent jusqu'au dernier sol de l'intérêt. Le Roi a fait cela sans que M. le prince de Conti lui en parlât.

Dimanche 5.

M. l'ambassadeur de Savoie eut audience de madame la duchesse de Bourgogne. Il y a quelques jours M. de Saintot, introducteur des ambassadeurs, soutint que la duchesse du Lude, comme dame d'honneur, devoit aller le recevoir dans l'antichambre, et même il vouloit que les dames du palais y allassent, ce qu'elles ne firent point; la duchesse du Lude y alla seule, et l'ambassadeur la salua. Le Roi a fort désapprouvé ce que M. de Saintot avoit dit, attendu que cela ne s'étoit jamais fait, et lui a fait une grande réprimande de ce qu'il avoit conseillé

à la duchesse du Lude de le faire; les autres ambassadeurs présentement ne veulent point venir à l'audience que la duchesse du Lude ne les aille recevoir, ce que le Roi lui a défendu de faire.

Lundi 6.

Le Roi n'a pas voulu faire les *Rois* à Versailles, comme il les a fait quelquefois les années précédentes, à cause du grand nombre de dames qu'il se croyoit obligé de prier; il s'est donné la peine de faire lui-même la liste de celles qui pouvoient raisonnablement prétendre à l'honneur de manger avec lui; il en a trouvé quatre cent sept, et il en a bien encore oublié quelques-unes; il nous a dit que, parmi ce grand nombre de dames, il y en avoit plus de deux cents qu'il n'auroit pu se dispenser d'inviter.

Mardi 21.

Le Roi a redonné la ferme des postes à MM. Pageot et Roulier, qui l'avoient déjà. Plusieurs compagnies en offroient jusqu'à trois millions deux cent mille livres; le Roi aima mieux la donner aux anciens fermiers à quatre cent mille livres meilleur marché. Elle ne laisse pas pourtant d'être augmentée de trois cent mille livres, car elle n'étoit qu'à deux millions

cinq cent mille livres. On croyoit que la ferme diminueroit à cause de toutes les places que le Roi rend par la paix, et parce que nous n'avons plus d'armées sur les frontières. Mais les fermiers ont compté que, le commerce se rétablissant avec les pays voisins, il en viendra un si grand nombre de lettres, et on y en écrira tant, que la ferme vaudra plus qu'elle ne valoit.

Mardi 28.

M. le Nonce eut audience de madame la duchesse de Bourgogne, et l'ambassadeur l'aura vendredi; ils ont souhaité que M. de Torcy leur donnât par écrit que l'honneur que la duchesse du Lude avoit fait à l'ambassadeur de Savoie d'aller le recevoir dans l'antichambre, étoit une méprise que l'introducteur des ambassadeurs lui avoit fait faire.

Mercredi 29.

Monsieur présenta au Roi le marquis de Bédémar; il fut long-temps dans le cabinet du Roi, toutes les portes ouvertes. Le Roi lui fit beaucoup d'honnêtetés dont il fut très-content; il n'est point grand d'Espagne. Les grands qui viennent ici ne veulent pas voir le Roi, parce qu'ils prétendent se couvrir devant lui.

Vendredi 31.

Le Roi a réglé que madame la duchesse de Bourgogne seroit servie avec la nef; mais le maître-d'hôtel ne portera pas le bâton. Sa Majesté m'a ordonné de la faire servir en tout comme première fille de France, mais il ne veut pas qu'elle ait des honneurs au-delà. Elle mangera en public les mardis et les vendredis, qui sont les jours qu'il y a toilette chez elle. Monseigneur le duc de Bourgogne est servi avec le bâton; mais ce sont les officiers du Roi, et le Roi veut qu'il n'y ait que ses officiers qui le portent dans sa maison; cependant Sa Majesté avoit accordé cet honneur-là à feu madame la Dauphine, mais le Roi n'a pas jugé à propos que madame la duchesse de Bourgogne l'eût.

Jeudi, 6 février.

Le Roi a donné un arrêt très-favorable pour les officiers qui ont servi dans ses troupes de terre et de mer durant la dernière guerre; la faveur même s'étend jusqu'à leurs veuves et leurs enfants mineurs; c'est pour empêcher que leurs terres ne puissent être vendues par décret forcé durant trois ans; pourvu toutefois qu'ils payent l'intérêt de ce qu'ils doivent durant ces trois ans.

Vendredi 14.

Milord Portland n'a point encore parlé d'affaire au Roi ni à ses ministres, mais il a témoigné à plusieurs de ses amis que le roi son maître apprenoit avec peine que le Roi voulût toujours laisser le roi Jacques à Saint-Germain; il auroit bien souhaité qu'il fût plus éloigné d'ici.

Lundi 17.

Le Roi donna le matin une audience particulière à milord Portland, et comme beaucoup d'Anglois qui sont à Saint-Germain étoient ici, le Roi fit dire à milord Middleton, qui est chef du conseil du roi Jacques, qu'il le prioit pour une autre fois d'éviter de se trouver en même jour que l'ambassadeur d'Angleterre.

Mercredi 26.

L'abbé de Châteauneuf est revenu depuis peu de jours à Paris, et ne viendra point ici saluer le Roi. L'abbé de Polignac n'est point encore rentré en France, et en y entrant il trouvera l'ordre de s'en aller à son abbaye.

Lundi, 3 mars.

M. de Meaux, accompagné de M. l'archevêque de Paris, a donné son nouveau livre au

Roi, qui est encore plus fort contre M. de Cambrai que tout ce qu'il avoit fait jusqu'ici : cette affaire n'est point encore jugée à Rome, mais on attend la décision à la fin du mois prochain.

Jeudi 6.

Le jeu est violent ce voyage-ci ; il y a tous les jours quatre ou cinq mille pistoles de perte.

Samedi 8.

On apprit la mort de madame de Sillery, tante de M. de La Rochefoucault ; elle est morte à Liancourt, où elle étoit retirée depuis longtemps : c'étoit une femme de beaucoup d'esprit et de vertu, mais vivant si retirée, que nous ne l'avions jamais vue à la cour.

Le Roi nomma M. le duc d'Aumont premier gentilhomme de sa chambre en année, pour aller faire compliment à milord Portland, ambassadeur d'Angleterre, qui fait demain son entrée à Paris ; et madame la duchesse de Bourgogne a nommé Villacerf le fils son premier maître-d'hôtel ; il y va, parce que Tessé, premier écuyer, est absent ; car ce sont les premiers écuyers chez les reines, dauphines ou duchesses de Bourgogne, qui sont chargés de ces commissions-là ; on avoit proposé de m'y

envoyer, mais on a trouvé dans les registres que les chevaliers d'honneur ne marchoient que quand le Roi envoie son grand chambellan ; cependant Madame y envoie d'ordinaire son chevalier d'honneur, mais ce n'est pas l'ordre.

Le Roi n'envoie son grand chambellan qu'en des occasions extraordinaires, comme, par exemple, quand le roi et la reine d'Angleterre sont venus en France, et jamais à des ambassadeurs ; et comme il y a des ambassadeurs à qui le Roi n'envoie pas son premier gentilhomme de la chambre.

Dimanche 9.

Milord Portland fit son entrée à Paris, qui fut magnifique, mais moins cependant qu'on l'avoit cru : c'étoit le maréchal de Boufflers qui le menoit ; c'est toujours un maréchal de France qui mène les ambassadeurs à leurs entrées à Paris ; et un prince des maisons de Lorraine ou de Savoie, quand il y en a, qui les accompagne à la première audience qu'ils ont du Roi.

Mercredi 12.

Madame la duchesse de Bourgogne dîna chez madame de Maintenon ; elle y alla dès le

matin, dès qu'elle fut habillée, et y demeura tout l'après-dîner, faisant les honneurs à tous ceux qui venoient faire compliment à madame de Maintenon sur le mariage de sa nièce. Madame de Maintenon se mit sur son lit pour recevoir les compliments (1).

Le Roi donne à mademoiselle d'Aubigné 800,000 livres, savoir 500,000 livres de pierreries; madame de Maintenon lui assure après sa mort 200,000 écus de son bien; outre cela, le Roi donne au comte d'Ayen les survivances du gouvernement de Roussillon, qu'a le duc de Noailles, et du gouvernement de Berri, qu'a M. d'Aubigné. Le gouvernement de Roussillon vaut 38,000 livres de rente, et celui de Berri en vaut 30; madame la comtesse d'Ayen sera dame du palais.

Lundi 17.

Le marquis de Novion, brigadier d'infanterie, s'est absenté de Paris, et on croit même du royaume; il est accusé d'avoir fait couper le nez, il y a un mois, à un chevalier de Malte, nommé Saint-Génie. On prétend qu'ils étoient tous les deux amoureux de madame Du Belloy; que cette dame a été outragée par le

(1) Afin de ne pas reconduire.

chevalier, ce qui a été la cause de cette cruelle vengeance. Madame du Belloy a comparu devant les juges ; on croit pourtant qu'elle est innocente, et qu'elle sortira d'affaire.

Vendredi 21.

Madame d'Anfreville, fille du feu maréchal de Bellefons, mourut ces jours passés à Vincennes, après une longue maladie : c'étoit une femme qui avoit vécu comme une sainte, et qui est morte de même.

Mardi, 1er avril.

Le mariage du comte d'Ayen et de mademoiselle d'Aubigné a été célébré ce matin à la paroisse ; M. l'archevêque de Paris en fit la cérémonie. Au retour de la paroisse, tous les parents allèrent dîner chez M. de Noailles, à qui M. le comte de Tholose avoit prêté son appartement ; l'après-dîner, tout le monde vit madame de Maintenon qui étoit dans son lit, et la mariée qui étoit aussi sur un lit, dans une autre chambre. Monsieur vint de Paris pour les voir ; il y avoit un monde prodigieux ; madame la duchesse de Bourgogne y fut toujours, et en voulut faire les honneurs. Le soir, on soupa chez madame de Maintenon ; il y avoit à la table madame la duchesse de Bour-

gogne, madame de Maintenon, la mariée, madame d'Aubigné sa mère, madame d'Heudicourt, la duchesse de Noailles, ses trois filles mariées, la marquise de Noailles, madame la duchesse du Lude, madame de Mailly et madame de Nogaret. Après souper on coucha les mariés; le Roi donna la chemise au comte d'Ayen, madame la duchesse de Bourgogne la donna à la comtesse d'Ayen; le Roi, en tirant le rideau des mariés, dit qu'il leur donnoit à chacun 8,000 livres de pension (1); c'est par-dessus tout ce qu'il leur a déjà donné, et afin que présentement ils jouissent de plus de 80,000 livres de rente.

Dimanche 6.

Par les mémoires que l'abbé de Polignac et l'abbé de Châteauneuf ont donnés, de l'argent que le cardinal primat ou ses amis avoient avancé pour faire réussir l'élection de M. le prince de Conti en Pologne, on voit qu'il leur est dû plus de 200,000 écus, et quoique l'affaire n'ait pas réussi, le Roi les fera rembourser jusqu'au dernier sol.

---

(1) On n'a point vu sous les règnes suivants d'honneurs semblables accordés à des particuliers. Le Roi et la Reine ne donnoient la chemise qu'aux mariages des princes du sang.

Mercredi 9.

M. Groin, garde du trésor-royal, vint se plaindre au Roi d'un officier de la gendarmerie nommé Cezarge, qui étoit venu chez lui, et l'avoit fort maltraité de paroles; Sa Majesté a promis de lui faire faire justice, et a renvoyé l'affaire aux maréchaux de France.

Samedi 12.

M. de Chameraut a eu depuis peu une affaire avec des commis de la ferme du tabac, qui avoient arrêté son carrosse entre les deux barrières, prétendant avec raison qu'il étoit plein de tabac. M. de Chameraut a passé outre malgré eux. Cette affaire est venue à la connoissance du Roi, qui vouloit envoyer M. de Chameraut à la Bastille; mais M. de Pontchartrain a tant parlé au Roi pour lui, que Sa Majesté s'est adoucie. Chameraut a demandé pardon au Roi, et l'affaire est finie.

Jeudi 17.

L'officier de la gendarmerie qui avoit maltraité de paroles M. Groin a été mis à la Conciergerie, et ses amis travaillent auprès de M. Groin pour le prier de demander qu'on abrège le temps de sa prison.

Vendredi 18.

Le père de La Chaise apporta au Roi à signer la feuille des bénéfices que Sa Majesté donna à Pâques; il avoit été malade et n'avoit pas pu la faire signer plus tôt. Le Roi raya l'abbé de Coadelet, qu'il avoit nommé pour l'évêché de Poitiers, et choisit en sa place l'abbé Girard.

On ne sait point ce qui a attiré le malheur de l'abbé de Coadelet, mais il est sûr que le Roi a eu de bonnes raisons; et jamais pareille chose n'étoit arrivée de son règne.

Samedi 19.

M. l'archevêque de Cambrai a fait imprimer des lettres dont M. l'archevêque de Paris et M. l'évêque de Meaux se plaignent fort, et ils travaillent chacun de leur côté à y faire réponse. Ces écritures nouvelles allongeront encore l'affaire à Rome, et il est malaisé qu'elle finisse de ce pontificat-ci. Pendant que cela s'agite à Rome, l'université de Louvain s'est déclarée pour M. de Cambrai.

Jeudi 24.

Le Roi alla à la volerie (1) dans la plaine de

(1) Une espèce de chasse.

Vesiné. Le roi d'Angleterre et le prince de Galles y étoient, mais la reine d'Angleterre n'y vint point; elle étoit assez incommodée depuis quelques jours : Madame et madame la duchesse y étoient à cheval. On prit un milan noir, et le Roi fit expédier une ordonnance de six cents francs pour le chef du vol. Il en donne autant tous les ans au premier milan noir qu'on prend devant lui; autrefois il donnoit le cheval sur lequel il étoit monté, et sa robe de chambre. L'année passée, il fit donner la même somme pour un milan qu'on prit devant Mgr le duc de Bourgogne; mais il fit mettre dans l'ordonnance que c'étoit sans conséquence, parce qu'il faut que le Roi soit présent.

M. le prince de La Roche-sur-Yon mourut à Paris, après une longue maladie; il n'avoit point encore quatre ans; cependant le Roi en prendra le deuil. Autrefois on ne le portoit point des enfants qu'ils n'eussent au moins sept ans.

Mardi 29.

Le Roi donna une grande audience à milord Portland, à qui l'on fit voir, l'après-dîner, toutes les fontaines. Il vint au coucher du Roi, et le Roi lui fit donner le bougeoir.

Vendredi 2 mai.

Le Roi avoit cassé, ces jours passés, six hommes de sa musique, parce qu'ils ne se conduisoient pas bien; le Roi en a rétabli un, qui s'est justifié et qui est gentilhomme.

Dimanche 4.

Le Roi alla l'après-dîner à la chasse, et au retour alla chez M. le Prince, où étoient madame la Princesse et toutes les princesses du sang, qui allèrent recevoir le Roi à la porte. Sa Majesté ne s'assit point, mais il demeura assez long-temps. Les princes du sang reconduisirent le Roi jusque chez madame de Maintenon, où il s'en alla passer la soirée à son ordinaire.

Mercredi 7.

Les maréchaux de France condamnèrent un capitaine de dragons, nommé Aubri, à quinze ans de prison, pour avoir fouetté un capitaine de ses camarades avec qui il avoit querelle, et qu'il alla trouver le matin dans son lit avec des verges : cela a été regardé comme une manière d'assassinat.

Mardi 20.

M. l'archevêque de Paris et M. de Meaux ont

fait chacun des réponses aux dernières lettres de M. de Cambrai. On dit qu'elles sont très-bien faites et très-fortes : elles vont être publiques.

Mardi 27.

Le Roi alla l'après-dîner se promener à Marly. Milord Portland vint le matin se plaindre au Roi de M. le Grand-Prieur; il dit à Sa Majesté que, si elle donnoit à M. de Vendôme le rang des princes du sang, il ne leur disputoit rien, mais que ne le leur donnant pas, il croyoit que M. le Grand-Prieur devoit avoir pour lui les honnêtetés qu'il n'a point eues. Le Roi lui répondit qu'il ne donnoit point à M. de Vendôme le rang de prince du sang, et qu'il manderoit à Monseigneur, qui est encore à Meudon, de dire à M. le Grand-Prieur que cela n'arrivât plus. Milord Portland est charmé des traitements qu'il a reçus du Roi, et le Roi paroît fort content de lui.

Vendredi, 6 juin.

J'appris que depuis peu de jours on avoit mis à la Bastille madame Guyon; on croit qu'elle y demeurera toute sa vie : on lui laisse deux femmes pour la servir.

Dimanche 8.

Le roi d'Espagne a été fort touché de l'offre que lui a faite le Roi de ses vaisseaux et de ses galères pour chasser les Maures de devant Ceuta et de devant Oran. Lui et la plupart de son conseil étoient d'avis d'accepter ces offres, mais la Reine s'y est fort opposée, craignant que nos vaisseaux et nos galères n'entrassent dans les ports d'Espagne. Quoique nos offres aient été refusées, cela a toujours fait un très-bon effet.

Lundi 9.

M. le Grand-Duc a mandé à Monsieur que Caret avoit gagné son procès à Florence, qui le faisoit remettre en possession de plusieurs terres qui sont dans ces états, et qui toutes ensemble valent bien cinquante mille francs de rente; qu'il l'avoit reconnu héritier de la maison de Scévoli, et qu'en conséquence du jugement qui avoit été rendu à Florence, il avoit droit de demander plus de cent mille francs de rente qui sont dans l'Etat ecclésiastique, et dont il croit que le Pape le fera mettre en possession. Ainsi cet homme que nous avons vu ici faisant la médecine, et que nous traitions de visionnaire sur sa naissance

et sur ses biens, se trouve effectivement homme de bonne maison et fort riche.

Jeudi 12.

On a joué tout ce voyage-ci un jeu prodigieux; et le Roi, ayant su que le garçon qui a soin des comptes avoit payé un mécompte qui s'étoit trouvé dans les jetons, l'a envoyé querir, l'a loué et lui a fait rendre l'argent.

Samedi 21.

Sur les quatre heures après midi se firent les fiançailles de mademoiselle de Château-Thiéry avec M. de Montbazon dans le cabinet du Roi, où il n'y a que les filles de prince qui soient fiancées. Mademoiselle de Bouillon portoit la queue de la mante de la fiancée, quoique sa cadette. Le Roi et toute la maison royale signèrent le contrat, mais le secrétaire-d'état ne la signa point; autrefois les secrétaires-d'état signoient ces contrats, et M. de Pomponne l'étant, avoit signé celui de madame de Cadaval; M. de Seignelay est le premier qui ne les ait point signées; on avoit accoutumé aussi de mettre dans ces contrats que le Roi donnoit cent mille francs à la mariée, quoiqu'on les donnât rarement; mais cela ne laissoit pas

de se mettre. M. de Bouillon souhaitoit que cet article fût inséré dans celui-ci; mais le Roi veut abolir cette coutume.

Lundi 23.

Le vilain temps empêcha le Roi de sortir; il passa toute l'après-dîner chez madame de Maintenon, où étoit madame la duchesse de Bourgogne.

Milord Portland a demeuré trois jours à Chantilly, où M. le Prince l'a reçu et régalé magnifiquement; il en partit samedi et va voir plusieurs de nos places de Flandre, où le Roi a ordonné qu'on lui rendît beaucoup d'honneurs; on tirera le canon partout, on lui donnera une garde avec un capitaine. Il y a des ingénieurs chargés de lui faire voir toutes les fortifications, et sur la fin de la semaine il s'embarquera à Calais pour repasser en Angleterre. Le Roi lui a envoyé son portrait dans une boîte de diamants qui vaut bien quatre mille pistoles.

Mercredi 25.

On mande de Turin que M. de Savoie a fait arrêter par la barque qu'il a armée à Villefranche un vaisseau marchand de Nantes, et qu'il a été confisqué, et les marchandises qu'il por-

toit ont été vendues cinquante mille fr. M. de Savoie prétend que les vaisseaux marchands françois doivent non-seulement le droit d'ancrage et de mouillage quand ils entrent dans le port de Villefranche, mais de plus, qu'ils doivent le cinquantième de leurs marchandises quand ils passent à la hauteur de ce port jusqu'à cent milles en mer, et que ce vaisseau, n'ayant pas voulu payer ce droit, a été justement confisqué.

Jeudi 26.

M. l'évêque de Meaux qui est de ce voyage, présenta au Roi, le matin, un livre dans lequel il explique la conduite qu'il a eue avec M. de Cambrai, et où il fait le détail des opinions de madame Guyon; ce livre est une forte condamnation de tout le procédé de l'archevêque de Cambrai dans cette affaire. M. de Meaux donna l'après-dîner ce livre à beaucoup de courtisans qui sont ici; le Roi en parla à sa promenade, et dit qu'il n'y avoit pas un mot dans ce livre qui ne fût vrai.

Samedi 28.

Le Roi a fait dire à M. de Savoie, par M. de Briord, son ambassadeur à Turin, qu'il trouve sa prétention pour le port de Villefranche

très-mal fondée, et qu'ainsi il a défendu à ses vaisseaux marchands de payer le droit de cinquantième de leurs marchandises.

On ne parle ici que du dernier livre de M. de Meaux contre M. de Cambrai, où toute la doctrine de madame Guyon est étalée; cette dame est toujours à la Bastille, où M. de La Renie, par ordre du Roi, l'a déjà interrogée plusieurs fois; on parle de lui confronter le père de La Combe, qui, dans son interrogatoire, n'a pas été si réservé qu'elle; on dit qu'elle se défend avec beaucoup d'esprit et de fermeté.

Dimanche 29.

Milord Portland a toujours persisté à dire ici qu'on ne payeroit point en Angleterre le douaire de la Reine tant qu'elle seroit à Saint-Germain, et qu'on la payeroit sûrement si LL. MM. britanniques vouloient choisir une autre demeure qui donnât moins de jalousie.

Jeudi, 10 juillet.

M. le duc d'Albret, qui depuis quelque temps est brouillé avec M. son père et madame sa mère, avoit trouvé dans un voyage qu'il fit à Turenne, le testament de M. le maréchal de Bouillon d'aujourd'hui, par lequel testament M. d'Albret prétend que tous les biens de la

maison de Bouillon sont substitués à l'aîné, et qu'ainsi M. son père ne peut ni vendre ni engager, ni emprunter, ni avantager ses cadets. Il a apporté ce testament à M. le lieutenant-civil, et veut qu'il ait toute sa force et teneur. M. d'Albret avoit prié madame la duchesse du Lude d'en parler à M. de Bouillon; mais il n'a point attendu sa réponse.

Samedi 12.

Le Roi, à la prière de Monsieur, donna ces jours passés soixante mille francs à M. le chevalier de Lorraine pour lui aider à payer ses dettes; ces soixante mille fr. ne seront payés qu'au bout de trois ans, savoir : vingt mille francs par an ; mais ses créanciers s'en accommodent, et quand M. le chevalier de Lorraine vint en remercier Sa Majesté, le Roi lui dit : « Ce présent-là, monsieur, est indigne de vous et de moi ; mais l'état des affaires ne me permet pas présentement d'en faire davantage ».

Vendredi 18.

Il y eut une grande loterie chez madame de Maintenon pour les dames ; on leur donna à chacune une boîte de la Chine, dans laquelle il y avoit cent billets, parmi lesquels il y en avoit six noirs; il y en avoit vingt-deux dans la

boîte de madame la duchesse de Bourgogne. Monseigneur le duc de Bourgogne eut sa boîte aussi, mais il voulut que les dames rejouassent entre elles tout ce qu'il avoit gagné. La loterie étoit composée de fort jolis bijoux.

Dimanche 20.

M. de Savoie a fait rendre le vaisseau nantois qu'il avoit confisqué, et toutes les marchandises qui étoient dessus. Il a ordonné à tous les réfugiés françois qui étoient dans les vallées d'en sortir; de plus, il fait payer à M. d'Erleville, qui étoit gouverneur de Pignerol pour le Roi, les quatre mille cinq cents francs que le domaine de Pignerol vaut par an, et dont Sa Majesté avoit fait don à M. d'Erleville, mais que M. de Savoie n'avoit pas voulu payer jusqu'ici. Son Altesse royale a fait ces trois choses-là pour plaire au Roi.

Jeudi 24.

M. le duc d'Albret a envoyé un huissier de la chaîne à M. le duc de Bouillon, qui est à Évreux, pour lui porter un exploit. Cet huissier étoit accompagné d'un valet de chambre du duc d'Albret. Cette circonstance a augmenté l'indignation du père, et les courtisans et le Roi même ont paru fort désapprouver le pro-

cédé de M. d'Albret; de plus, un vieil intendant de M. de Bouillon étant mort, M. d'Albret a demandé qu'on mît le scellé chez lui, prétendant qu'il y avoit des papiers de conséquence chez lui. Opposition au scellé de la part de M. de Bouillon, instance au Châtelet; et M. d'Albret a perdu cet incident tout d'une voix. Cette affaire-là s'aigrit fort; et jusqu'ici le procédé de M. d'Albret ne paroît pas bon.

Lundi 28, à Versailles.

Le soir, après le coucher de Monseigneur, à Meudon, il y eut un grand démêlé, ensuite du jeu, entre M. le prince de Conti et M. le Grand-Prieur. Monseigneur se releva, et commanda au marquis de Gesvres d'aller à Versailles trouver le Roi pour l'informer de cette affaire. Le marquis de Gesvres trouva le Roi couché, et attendit au lendemain à s'acquitter de sa commission. M. le Grand-Prieur demandoit à M. le prince de Conti réparation des paroles piquantes qu'il prétendoit qu'il lui avoit dites au jeu. M. le prince de Conti répondit que M. le Grand-Prieur se les étoit attirées en lui manquant de respect; mais qu'au reste il étoit facile de le retrouver, parce qu'il se promenoit beaucoup.

Mardi 29, à Versailles.

Le Roi, à son lever, ayant su par le marquis de Gesvres que Monseigneur lui avoit envoyé hier au soir ce qui s'étoit passé entre monseigneur le prince de Conti et M. le Grand-Prieur, Sa Majesté manda à Monseigneur d'envoyer M. le Grand-Prieur à la Bastille, et de l'y faire mener par l'officier de ses gardes. Le Grand-Prieur, qui ne savoit point l'ordre que le Roi avoit donné, étoit venu pour avoir audience de Sa Majesté, qu'il fit demander par L'Avienne. Le Roi répondit à L'Avienne qu'il défendoit à M. le Grand-Prieur de se présenter devant lui, et qu'il avoit commandé à M. de Pontchartrain d'expédier l'ordre pour qu'on le reçût à la Bastille, où le Grand-Prieur est présentement.

Mercredi 30, à Versailles.

M. de Vendôme arriva ici d'Anet, où il étoit depuis long-temps. Il est venu pour l'affaire de M. son frère. Il a eu audience du Roi, et a vu M. le prince de Conti; ils ont même paru ensemble dans la galerie, avant la messe de Monseigneur, et on croit que l'affaire de M. le Grand-Prieur va s'accommoder.

Samedi 2 août.

Monseigneur le duc de Bourgogne alla à Maisons au pas, et en revint de même, pour s'accoutumer à marcher le train qu'il faut à la tête des troupes qu'il commandera au camp.

Mercredi 6, à Marly.

Monseigneur pria le Roi, le matin, de pardonner à M. le Grand-Prieur, et lui dit que, pour lui, il lui avoit déjà pardonné, que M. le prince de Conti lui pardonnoit aussi, et qu'ainsi il espéroit que le Roi voudroit bien le faire sortir de la Bastille. Sa Majesté envoya chercher M. de Vendôme, et, après plusieurs honnêtetés sur son compte particulier, il lui dit, qu'il alloit faire expédier l'ordre pour le faire sortir de la Bastille, et que demain il le pourroit amener à Marly, où d'abord il vouloit qu'il allât demander pardon à M. le prince de Conti, et ensuite à Monseigneur, après quoi Sa Majesté le verroit; qu'il s'en retourneroit ensuite à Paris, et qu'au retour du Roi à Versailles il auroit permission d'y revenir comme auparavant.

Jeudi 7, à Marly.

M. le Grand-Prieur vint ici. Il alla d'abord demander pardon à M. le prince de Conti; il

alla ensuite remercier Monseigneur d'avoir sollicité sa liberté ; et il n'a vu Sa Majesté qu'après avoir fait ces démarches qu'il avoit ordre de faire. M. de Vendôme s'est comporté dans toute cette affaire avec beaucoup d'esprit, et tant de sagesse, qu'il a désarmé les princes du sang, qui étoient fort animés.

Vendredi 8, à Marly.

Le Roi a donné deux mille pistoles à Monsieur, pour faire accommoder une cascade à Saint-Cloud, à condition qu'elle seroit faite cette année, sinon que Monsieur rendroit l'argent ; et le Roi en a fait donner un billet à Monsieur.

Dimanche 17, à Versailles.

Le Roi a donné cinq cents pistoles à la quête qui se fait pour les pauvres Irlandois. Monseigneur en donne cent, monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne autant.

Mercredi 20, à Marly.

Le parlement de Dijon a condamné au feu un curé de Seurre, accusé des erreurs de Molinos, et d'être tombé dans de grandes abominations. Ce curé étoit fort des amis de madame Guyon et du père de La Combe.

Vendredi 22, à Marly.

Madame la comtesse de Clermont mourut à Paris aussi pieusement qu'elle a vécu. Elle étoit mère du comte de Tonnerre; mais elle n'avoit jamais paru à la cour.

Mercredi, 3 septembre, à Compiègne.

Le Roi alla se promener avec madame la duchesse de Bourgogne dans les routes de la forêt; et quand on fut au Puy-du-Roi, qui est le plus bel endroit de la forêt, madame la duchesse de Bourgogne monta dans une calèche avec les comtesses d'Ayen et d'Estrées, et les marquises de La Valière et de Maulevrier. Elles ne font pas toutes cinq ensemble soixante-dix ans.

Jeudi 18, à Compiègne.

On mande de Rome que le comte d'Altamire, ambassadeur d'Espagne, y est mort, et que le comte Martinits, ambassadeur de l'Empereur, dans une audience qu'il a eue du Pape, lui a parlé avec tant de hauteur, que Sa Sainteté fut obligée de sonner sa clochette, afin que ses gens vinssent et que ce ministre se retirât.

Mercredi 24, à Versailles.

Le grand-conseil condamna à la mort le nommé Brossart, qui avoit assisté l'homme qui avoit coupé le nez du chevalier de Saint-Genié. Avant que de le pendre, on l'a appliqué à la question; et il a paru, par ce qu'il a dit, que c'étoit le marquis de Novion qui avoit fait faire la chose pour venger une dame. Le marquis de Novion, heureusement pour lui, est hors du royaume, mais sa famille craint qu'il ne soit lui-même condamné à mort en effigie.

Samedi 29, à Versailles.

Le marquis de Gesvres et M. de Lamoignon parlèrent au Roi sur la malheureuse affaire du marquis de Novion; le Roi leur dit que, pour le bien public et pour le repos de ses sujets, il étoit obligé de punir; qu'il étoit fâché quand cela tomboit sur des gens dont il considéroit la famille. Ces Messieurs lui dirent qu'ils ne demandoient point d'empêcher le jugement, mais qu'ils supplioient seulement Sa Majesté, si M. de Novion étoit condamné à mort, l'arrêt ne pouvant s'exécuter sur sa personne, puisqu'il est hors du royaume, d'épargner à sa famille la honte de le savoir effigié; et Sa Majesté leur a accordé cette grâce.

Vendredi, 10 octobre, à Fontainebleau.

Madame la duchesse et madame la princesse de Conti ne vouloient point quitter le deuil pour le mariage de Mademoiselle, prétendant qu'on ne devoit point quitter un deuil de famille pour une cérémonie. Monsieur a cru qu'elles le devoient faire par respect pour lui et pour Mademoiselle; il s'en est même plaint au Roi, et Sa Majesté a commandé à ces princesses d'envoyer à Paris ou à Versailles chercher des habits, parce qu'elles prenoient le prétexte de dire qu'elles n'avoient apporté ici que des habits de deuil.

Dimanche 12, à Fontainebleau.

L'après-dîner, madame Hamskerque, ambassadrice de Hollande, eut audience de madame la duchesse de Bourgogne, à qui la duchesse du Lude la présenta. Saintot avoit d'abord prétendu que c'étoit à lui de la présenter; mais avant l'audience, sa femme vint dire à la duchesse du Lude que c'étoit un malentendu, et qu'il n'avoit jamais eu cette prétention-là.

L'ambassadrice fut assise vis-à-vis madame la duchesse de Bourgogne, ayant la droite sur la duchesse du Lude, qui étoit à côté d'elle; les princesses et duchesses étoient au cercle à

droite et à gauche. Le Roi y vint et baisa l'ambassadrice et sa fille, et lui parla avec une grâce et une politesse non pareilles.

Après que le Roi fut sorti de chez madame la duchesse de Bourgogne il alla chez Mademoiselle, qui fondit en larmes, et le Roi en sortit fort touché et fort attendri (1). Madame la duchesse de Bourgogne y alla aussitôt après, et les pleurs recommencèrent de part et d'autres, si bien qu'à peine purent-elles se parler; et madame la duchesse de Bourgogne en sortit sans s'asseoir et entra chez madame de Maintenon, pleurant encore. Le Roi lui dit de ne point se contraindre, et qu'il avoit pleuré aussi en quittant Mademoiselle.

Lundi 13, à Fontainebleau.

A midi, on alla à la chapelle, où M. le duc d'Elbeuf, chargé de la procuration de M. de Lorraine, épousa Mademoiselle. En sortant de la messe, le Roi s'arrêta à la porte de la chapelle et y dit adieu à madame la duchesse de Lorraine, qu'il embrassa fort tendrement: il y eut beaucoup de larmes de répandues.

(1) Cette princesse alloit se marier et quitter la France.

Vendredi 17, à Fontainebleau.

Mgr le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne apprennent chacun un rôle de la comédie des *Plaideurs*. Il y en a huit dans cette pièce-là; et ils ont choisi pour les jouer avec eux la duchesse de Guiche, madame d'Heudicourt, la comtesse d'Ayen, mesdames d'O et de Mongon, et mademoiselle de Normanville.

Dimanche, 2 novembre, à Fontainebleau.

Le Roi donna l'évêché d'Arles à un grand-vicaire de M. l'archevêque de Sens, que le Roi ne connoît que par réputation, et que personne ne lui avoit recommandé. Sa Majesté ordonna au père de La Chaise, le matin, de savoir de l'archevêque de Sens si tout le bien qu'on lui avoit dit de cet homme-là étoit véritable. L'archevêque confirma le Roi; mais il sollicitoit pour un autre homme de ses amis. Ce grand-vicaire est de la ville de Sens; il s'appelle Tafoureau; il ne songeoit point à être évêque.

Mardi 11, à Fontainebleau.

On a résolu d'accorder aux instances et réitérées prières de la république de Venise que

leurs ambassadeurs seront conduits à l'audience par un prince; ils ont allégué plusieurs grands exemples de leur attachement à la France, entre autres, qu'après la mort de l'empereur Charles-Quint, Philippe II, son fils, roi d'Espagne, voulant disputer à la France la préséance qu'elle a toujours eue sur l'Espagne, ils avoient été les premiers à reconnoître notre droit, et à faire passer l'ambassadeur du Roi devant celui du roi catholique; de plus, ils ont fait souvenir qu'ils avoient été les premiers à reconnoître Henri IV, et le Roi a eu envie de faire honneur et plaisir à la république.

Dimanche, 21 décembre, à Versailles.

Messieurs de Notre-Dame de Paris vinrent remercier le Roi du beau présent qu'il fait à leur église; le Roi leur donne cinquante mille francs pour accommoder leur grand autel.

Lundi 22, à Versailles.

Le Roi veut achever de bâtir la grande chapelle qui est ici, et on commencera lundi à mettre les ouvriers en besogne; on change quelque chose au premier dessein qu'on avoit fait, et l'on abattra une partie de ce qu'il y a de bâti.

Mercredi 31, à Versailles.

Le marquis de Pluvaux le fils, qui s'étoit remis en prison sur l'accusation de s'être battu en duel, a été jugé et pleinement justifié par ses juges; il est sorti de prison, et Monsieur a la bonté de le présenter au Roi; il a été colonel du régiment de M. de Chartres, et fut cassé pour cette affaire-là.

FIN DE L'ANNÉE 1698.

ANNÉE 1699.

Jeudi, 8 janvier, à Marly.

Le Roi donna le matin à M. Mansard la commission de surintendant des bâtiments, dont M. de Villacerf envoya la démission ces jours passés ; cet emploi vaut plus de 50,000 livres de rente, et l'entière disposition de plusieurs petits emplois; il donne un fort grand commerce avec le Roi, et beaucoup d'occasions de faire plaisir aux courtisans dans toutes les maisons royales. Mansard en avoit parlé hier au Roi, qui ne lui avoit point rendu de réponse positive, et Sa Majesté, en le lui donnant aujourd'hui, lui a dit : « Je vous fais mes ex» cuses de la mauvaise nuit que je vous ai fait » passer ». Le Roi a même eu la bonté de dire aux courtisans qu'il espéroit que tous ceux qui connoissoient Mansard seroient bien aise de la grâce qu'il vient de lui accorder.

Samedi 10, à Versailles.

Madame de Nemours vint durant le souper du Roi, et après son souper le Roi la fit entrer dans son cabinet, où il l'entretint long-temps;

elle refusa toutes les offres de M. le prince de Conti, hormis celle d'aller plaider à Neufchâtel; elle a promis au Roi de n'en point venir aux voies de fait en ce pays-là, et ira elle-même pour y soutenir ses intérêts, et pour solliciter. M. le prince de Conti se prépare à partir la semaine qui vient pour s'y en aller, et fait un mémoire très-bien écrit, pour prouver que Neufchâtel est aliénable; c'est à quoi se réduit toute la difficulté présentement.

Lundi 12, à Versailles.

Monseigneur le duc de Bourgogne et messeigneurs ses frères allèrent tirer des lapins, et comme monseigneur le duc de Berri tiroit un peu imprudemment, et qu'il avoit même blessé un des batteurs, M. de Rasilly, son sous-gouverneur, lui en fit réprimande, dont il ne fit aucun cas; il continua à tirer sans plus de ménagement. M. de Rasilly lui ôta son fusil: il s'emporta fort, et dit même à M. de Rasilly que, si le Roi faisoit justice, il le feroit pendre. M. de Rasilly en a rendu compte au Roi, qui a pris l'affaire sérieusement, quoique M. le duc de Berri soit fort jeune, et Sa Majesté a ordonné qu'il demeurât huit jours dans sa chambre sans voir personne.

Le soir il y eut comédie; madame la duchesse

de Bourgogne y alla, et on ôta le fauteuil qui avoit été préparé pour monseigneur le duc de Berri.

Jeudi 15, à Versailles.

On a fait brûler ces jours-ci, à Paris, par la main du bourreau, un livre qui étoit fort injurieux à M. l'archevêque de Paris, et M. le premier Président n'a pas voulu que cela se fît seulement par la police, il a fait donner là-dessus un arrêt du Parlement, afin de rendre la condamnation plus authentique.

Dimanche 18, à Versailles.

Le Roi, le matin, dans son cabinet, fit venir monseigneur le duc de Berri; sa pénitence est finie; mais le Roi lui parla avec tant de force et de raison, que ce Prince parut touché et repentant de l'emportement qu'il eut il y a huit jours.

Par le traité de Riswick, la religion catholique doit être rétablie dans les états du prince de Montbelliard; le Roi en a fait parler à ce prince, qui n'a point voulu exécuter cet article du traité, et le Roi, dont le premier objet est la religion, lui a envoyé des troupes avec des prêtres; l'officier qui commande ces troupes a ordre de déclarer au prince de Montbelliard et aux magistrats, qu'il ne feroit aucun désordre,

mais que le Roi vouloit que les prêtres eussent une église pour dire la messe, et permission d'administrer les sacrements; et les troupes demeureront encore là jusqu'à ce que cela soit exécuté.

Samedi 24, à Versailles.

Le soir, après souper, madame la duchesse de Bourgogne, voyant qu'il n'y avoit ici aucune des princesses, que Monseigneur étoit à Meudon et Monsieur à Paris, qu'ainsi le Roi seroit seul dans son cabinet avec M. le duc du Maine et M. le comte de Tholose, s'en alla par la galerie gratter au cabinet du Roi (1), qu'on lui ouvrit; elle demeura avec Sa Majesté jusqu'au coucher; elle avoit trois ou quatre de ses dames avec elle, que le Roi fit entrer.

Mardi, 3 février, à Versailles.

On a donné avis par plusieurs endroits qu'il y avoit dix-huit millions enterrés dans la cour du feu chancelier Le Tellier à Paris; le Roi a regardé cela comme une fable, mais M. l'archevevêque de Reims, à qui est présentement cette maison, a prié Sa Majesté, pour faire cesser touts ces sots bruits, de nommer M. Cha-

(1) *Gratter* étoit le mot propre. On ne *frappoit* jamais à la porte du Roi et des princes de la famille royale, on *grattoit*.

millard, intendant des finances, afin que devant lui on creuse tous les endroits où l'on dit qu'est ce prétendu trésor; on est fort persuadé qu'on n'y trouvera rien du tout.

Jeudi 5, à Marly.

Le Roi se promena tout le jour dans ses jardins; monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne arrivèrent ici sur les six heures; ils y soupèrent, et il y eut bal comme le jour d'auparavant; mais il y eut encore plus de mascarades. Le Roi a fait apporter ici grand nombre d'habits de masques, et on n'en refuse point à tous ceux qui veulent se masquer, on leur donne à choisir. On dansa des contre-danses et des danses à l'allemande, où madame la princesse de Conti se surpassa; il a paru que le Roi se divertissoit fort à ces bals-ci, et il y a demeuré jusqu'à une heure et demie.

Samedi 7, à Versailles.

Pendant le séjour du Roi à Marly, on a creusé dans la cour de M. l'archevêque de Reims, qui étoit l'ancienne maison du chancelier Le Tellier, son père, pour ce prétendu trésor dont on avoit donné tant d'avis. M. Chamillard y étoit présent, et la femme qui avoit donné cet avis a été mise en prison, car on a

bouleversé tous les endroits qu'elle avoit indiqués ; on n'y a rien trouvé du tout. Le Roi n'avoit consenti à cela que par complaisance pour l'archevêque de Reims, et pour faire cesser tous les sots bruits de Paris.

Jeudi 12, à Versailles.

Une dame de la cour a fait une confidence à son mari qui a fait chasser beaucoup de domestiques, et sa trop grande bonne foi lui a fait nommer ses amants ; cela a fait beaucoup de désordre et a paru sans exemple.

Vendredi 13, à Versailles.

M. de Monaco a demandé au Roi, en partant, que MM. les secrétaires-d'état en lui écrivant le traitassent de Monseigneur ; c'est un honneur qui n'a jamais été dans sa maison, mais il le demande parce qu'il assure qu'on fait cet honneur-là à des maisons qui ne sont point au-dessus de la sienne.

Dimanche 15, à Versailles.

Le Roi régla qu'il n'y auroit aucun changement sur la manière dont les secrétaires-d'état écrivoient à M. Monaco, ils ne l'ont jamais traité de Monseigneur, ni lui ni ses pères.

Le marquis de Villars a envoyé un courrier au Roi ces jours passés pour se plaindre d'une

manière d'insulte qui lui a été faite dans l'antichambre de l'Archiduc par le prince de Lichtenstein, grand-maître de sa maison, sur ce que l'envoyé de France, aussi-bien que les autres envoyés, ne voient point M. l'archiduc chez lui à cause du cérémonial; M. de Villars passoit dans cette antichambre pour aller à une comédie où il étoit convié de la part de l'empereur.

Lundi 16, à Versailles.

On a renvoyé le courrier au marquis de Villars, avec ordre à ce ministre de ne plus faire les fonctions d'envoyé qu'on ne lui eût fait réparation sur ce qui s'étoit passé dans l'antichambre de l'archiduc.

Mardi 17, à Versailles.

On va incessamment renfermer tous les pauvres qui sont à Paris; il y aura des ateliers différents pour faire travailler ceux qui en auront la force, et on fera subsister ceux qui ne seront pas en état de travailler, et en même temps on punira sévèrement ceux qui demanderont l'aumône dans les rues.

Dimanche, 8 mars, à Versailles.

Le Roi a permis à M. le comte d'Auvergne d'épouser mademoiselle de Staremberg Wase-

naer sans qu'elle changeât de religion, et elle pourra demeurer en France comme les autres étrangères protestantes; le Roi ne veut pourtant pas que cet exemple-là puisse tirer à conséquence, et l'on espère que le mariage fait, la comtesse d'Auvergne sera bientôt catholique. M. le comte d'Auvergne doit partir dans quinze jours pour aller achever cette affaire-là en Hollande.

Vendredi 13, à Versailles.

M. le marquis de Villars a demandé à Vienne réparation de l'injure que lui avoit faite le prince de Lichtenstein dans l'antichambre de de l'archiduc. Le conseil de l'Empereur s'est assemblée là-dessus; mais on ne sait point encore s'ils proposeront des satisfactions dont on doive être content ici. Le comte de Kinski, premier ministre de l'Empereur est mort.

Dimanche 15, à Versailles.

Racine est à l'extrémité; on n'en espère plus rien; il est fort regretté par les courtisans, et le Roi même paroît affligé de l'état où il est, et s'en informe avec beaucoup de bonté.

Mercredi 18, à Marly.

Le Roi se promène tout le jour à Marly dans ses jardins.

Le Roi a donné à MM. de la Maison-de-Ville de-Paris la place de Vendôme en l'état qu'elle est; ils la vont faire bâtir; ils en feront une place octogone, et ils s'engagent en même tamps de faire bâtir dans le faubourg Saint-Antoine un grand hôtel pour la compagnie des Mousquetaires noirs, comme il y en a un au bout du pont Royal pour les Mousquetaires blancs.

Dimanche 22, à Versailles.

Le courrier de Rome qu'on attendoit arriva le matin; il apporte la condamnation du livre de M. de Cambrai, dont il y a vingt-trois propositions qualifiées avec les mots de dangereuses, de téméraires et d'erronées. Le Pape excommunie ceux qui le liront ou qui le garderont chez eux. Le Roi dit cette nouvelle à Monsieur à son dîner; et M. de La Rochefoucault, à qui le Roi en parla en allant au sermon, tint des discours très-honnêtes sur M. de Cambrai, assurant Sa Majesté qu'il se soumettroit sans hésiter. On prétend même que sa lettre pastorale sur ce sujet est déjà faite, parce qu'il y a déjà quelque temps qu'il prévoit la condamnation.

Mardi 31, à Versailles.

M. de Vendôme fit dire ces jours passés, par Chameraut, à l'abbé de Chaulieu, qu'il souhaitoit présentement gouverner ses affaires lui-même et voir à fond l'état de son bien et de ses dettes, et qu'ainsi M. l'abbé de Chaulieu devoit songer à lui rendre compte de l'emploi de tous ses revenus. Cet abbé lui va rendre compte de tout; et M. de Vendôme a choisi, pour mettre à la tête de ses affaires, M. Croisat, qui est dans les affaires du Roi, et à qui Sa Majesté a fait dire, par M. de Pontchartrain, qu'il lui feroit plaisir de se charger du détail des affaires de M. de Vendôme.

Jeudi, 9 avril, à Versailles.

On assassina ces jours passés, à Paris, un conseiller du Parlement nommé Tiquet. Il vint à Fontainebleau l'année passée, se plaindre au Roi de la conduite de sa femme, prétendant qu'elle étoit en commerce avec un capitaine aux Gardes. Le Roi fit défendre à ce capitaine aux Gardes de revoir cette femme. Le mari, qui n'est pas encore mort de ses blessures, fait tomber les soupçons de cet assassinat sur sa femme. Le capitaine aux Gardes qu'il a nommé est en bonne réputation, et

on ne le croit pas complice de cette mauvaise action.

Merecredi 15, à Versailles.

Après ténèbres, le Roi alla se promener à pied dans ses jardins; il nous dit qu'il ne nous faisoit pas couvrir à cause du grand nombre d'étrangers qui étoient dans les jardins. Il a l'honnêteté de faire couvrir toujours les courtisans qui le suivent aux promenades de Marly, et même quand madame la duchesse de Bourgogne est avec lui, il dit : « Mettez vos chapeaux, Messieurs, madame la duchesse de Bourgogne le trouve bon ».

Jeudi 16, à Versailles.

Le Roi entendit, le matin, le sermon de l'absoute : c'étoit le frère du père Gaillard qui prêchoit; ensuite il lava les pieds des pauvres; il n'y a ni princes étrangers, ni officiers de la couronne qui servent à la cène. Le Roi leur a défendu aux uns et aux autres, il y a plusieurs années, de se trouver à ces cérémonies, pour éviter les contestations qu'il y avoit entre eux sur les rangs. L'après-dîner, le Roi et toute la maison royale entendirent ténèbres, et ensuite le Roi alla se promener dans ses jardins. Durant sa promenade, on vint à parler du

jour où il campa à la cense d'Urtebise, près de Valenciennes, il nous dit tout bas que c'étoit le jour de sa vie où on avoit fait le plus de fautes, qu'il n'y pensoit jamais sans une extrême douleur; qu'il y rêvoit quelquefois la nuit et se réveilloit toujours en colère, parce qu'il avoit manqué une occasion sûre de défaire les ennemis; il en rejeta la principale faute sur un homme qu'il nous nomma, et ajouta même que c'étoit un homme insupportable en ces occasions-là comme partout ailleurs.

Lundi 20, à Versailles.

Le pauvre Racine mourut à Paris : c'étoit un homme d'un grand mérite et illustre par ses ouvrages. Il travailloit à l'Histoire du Roi; il étoit de l'Académie françoise. Je n'ai jamais connu d'homme qui eût autant d'esprit que celui-là.

Mardi 21, à Versailles.

Il y a huit jours qu'on arrêta à Paris madame Tiquet, accusée d'avoir fait assassiner son mari. Il y a de grands indices contre elle, et l'on croit qu'elle sera condamnée à la mort; mais heureusement il ne se trouve rien contre le capitaine aux Gardes qu'on avoit voulu mêler dans cette affaire.

Vendredi 24, à Meudon.

Le Roi avoit ordonné qu'on mît la statue de la Renommée au milieu de la colonnade; mais en la voulant enlever du lieu où elle étoit, une grue se rompit et elle tomba; si bien qu'il y aura beaucoup de petites choses à y raccommoder.

Samedi 25, à Versailles.

M. de Montchevreuil demanda ces jours passés au Roi la liberté du chevalier de Montchevreuil, son fils, et qu'il rentrât dans la marine, dans l'emploi qu'il avoit eu; il n'étoit que lieutenant, et c'étoit M. de Montchevreuil lui-même qui, mécontent de sa conduite, avoit prié le Roi de le mettre à la Bastille. Sa Majesté trouve bon qu'il en sorte; on lui rendra son emploi et son rang. M. de Maurepas, qui avoit eu des sujets particuliers de se plaindre de lui, en a très-bien usé; lui et M. son père ont fort contribué à son rétablissement.

Dimanche 3 mai, à Versailles.

Le Roi donna ordre ces jours passés à M. de Ponchartrain de faire payer toutes les dettes de Monseigneur le Dauphin, qui se montent à plus de cinq cents mille francs; outre cela, le Roi augmente de beaucoup ce qu'il lui don-

noit pour ses plaisirs. Monseigneur n'avoit que quinze cents pistoles par mois; le Roi, présentement lui fera donner cinquante mille livres par mois, et le Roi paye de plus toute la dépense qu'il fait dans ses bâtiments à Meudon.

Jeudi 7, à Versailles.

Le Roi donna le matin une pension de deux mille francs pour la veuve et les enfants de Racine.

Dimanche 10, à Versailles.

M. de Vendôme a commencé à Paris à se mettre dans les grands remèdes, qui seuls peuvent le guérir. Il prit congé du Roi vendredi, qui lui dit: « Je souhaite qu'à votre retour nous nous puissions embrasser avec plus de plaisir que présentement, ne soyez plus la dupe de votre santé ni de vos affaires. »

Lundi 11, à Versailles.

Il arriva vendredi un courrier à M. de Villars, qui mande au Roi que l'Empereur lui a fait donner toute la satisfaction qu'il pouvoit desirer, et que le prince de Lichtenstein étoit venu chez lui faire excuse de ce qui s'étoit passé; c'étoit la satisfaction que le Roi avoit donné ordre à M. de Villars de demander et de ne se pas contenter à moins. L'Empereur

s'étoit défendu long-temps de faire faire cette démarche au prince de Lichtenstein, et faisoit voir l'étiquette de la maison d'Autriche que l'on suit toujours exactement, par laquelle les gouverneurs du roi des Romains et des archiducs ne sortent jamais du palais pour faire aucune visite. M. de Villars avoit ses chevaux attelés à sa chaise de poste pour partir de Vienne le jour même, et le conseil de l'Empepereur étoit d'avis qu'on refusât la satisfaction qu'on demandoit; mais malgré leur avis, et sans avoir égard à l'étiquette, l'Empereur a fait faire ce que le Roi souhaitoit. Il n'y avoit que les comtes de Darrach et de Cannis qui eussent opiné à donner au marquis de Villars la satisfaction qu'il demandoit : tous les autres ministres étoient contre.

Lundi 18, à Marly.

Le Roi a fait défendre qu'on allumât les falots qui brûloient toute la nuit autour de sa statue en la place des Victoires; il a trouvé que ces sortes de lampes-là ne devoient être que dans des églises. Feu M. de La Feuillade avoit laissé un fonds sur la Maison-de-Ville pour cela, afin que cela brûlât à perpétuité devant la statue du Roi; et Sa Majesté, à qui cela a fait de la peine, l'a supprimé, et

a ordonné qu'on rendît au duc de La Feuillade le fonds que le maréchal son père avoit laissé pour cet entretien.

Lundi 25, à Versailles.

M. de Valincourt fut proposé samedi à l'Académie pour remplir la place de Racine, et le Roi a approuvé le choix qu'on vouloit faire.

Vendredi 29, à Versailles.

L'assemblée du clergé de Cambrai est finie; les évêques ont opiné avec plus de sévérité que l'archevêque, qui a été obligé de se soumettre à la pluralité des voix. Le livre des Maximes des Saints, et tous ceux que l'archevêque avoit fait en conséquence pour le défendre, ont été condamnés. On mande que l'évêque de Saint-Omer a parlé très-fortement à l'archevêque; cet archevêque a écrit au Pape depuis le bref de Sa Sainteté, et dans la lettre, où il se soumet entièrement, il ne laisse pas de parler de son innocence, et des injures qu'il a souffertes durant le cours de cette procédure; on auroit souhaité ici qu'il n'eût parlé que de sa soumission.

Samedi 30, à Versailles.

Le prince Emmanuel de Lorraine étoit à la

revue dans le rang, mais il ne monta point à cheval, disant que son frère le duc d'Elbeuf ne lui donnoit point de quoi en avoir un. Le Roi lui dit que le duc d'Elbeuf n'avoit de la dureté pour lui qu'à cause qu'il n'étoit pas content de sa conduite, et qu'il menoit une vie déréglée ; sur cela, le prince Emmanuel fit des confidences bizarres à Sa Majesté, et le Roi, toujours plein de bonté, lui a promis d'ordonner à M. Félix de travailler à rétablir sa santé. C'est le prince Emmanuel qui conte tous ces détails-là, et on admire la bonté et l'humanité du Roi.

Mercredi, 3 juin, à Marly.

Madame Tiquet fut condamnée au Châtelet à avoir la tête tranchée.

Jeudi 4, à Versailles.

On vola la nuit passée à Versailles, dans la sellerie du Roi, toutes les housses, et les caparaçons ; cela avoit coûté plus de 50,000 écus, et vaudra fort peu aux voleurs. Le Roi a fait afficher qu'il pardonneroit à celui qui viendroit dénoncer le vol, et lui donneroit encore 200 pistoles ; ce vol n'a pu se faire que beaucoup de gens n'en aient été.

Mardi 9, à Versailles.

Le Roi envoie 14,000,000 livres dans les provinces de son royaume pour rembourser les augmentations de gages des officiers de justice et de finance, à qui l'on avoit accordé en même temps de nouveaux priviléges; on les rembourse même de ce qu'ils avoient donné aux traitants. Ce remboursement, fait deux bons effets; l'un, qu'il y aura plus de gens à payer la taille et les droits que l'on lève pour le Roi; et l'autre, que cela remettra de l'argent dans les provinces qui ont été assez épuisées par la dernière guerre: voilà déjà 50,000,000 livres que le Roi rembourse depuis la paix.

Dimanche 14, à Versailles.

On mande de Rome qu'il y est arrivé une affaire entre M. le cardinal de Bouillon comme cardinal, et le comte Martinitz, ambassadeur de l'Empereur, pour la marche de leurs carrosses à l'entrée de quelque ambassadeur. M. le cardinal de Bouillon, qui prétend que le comte Martinitz avoit voulu tirer à conséquence l'honnêteté qu'il avoit eue pour lui en pareil cas, lui a donné une fort grande mortification en cette occasion-ci. Le Pape, ayant su depuis que, pour se venger de cet affront, le

comte de Martinitz avoit déjà armé six cents hommes, et que M. le cardinal de Bouillon en avoit fait armer pour le moins autant, a commandé à l'ambassadeur de M. le Grand-Duc, qui devoit faire son entrée, de la remettre, ou de la faire sans aucun cortége. Toute la conduite de M. le cardinal de Bouillon en cette affaire a été fort noble; il a soutenu hautement la dignité du cardinalat, et on l'en a fort loué à Rome et en ce pays-ci.

Mercredi 17, à Versailles.

M. le marquis de Novion fut jugé au grand conseil, et condamné à être décapité, pour avoir fait couper le nez au chevalier de Saint-Genié: ce marquis est hors du royaume; il étoit colonel du régiment de Bretagne; le Roi va donner ce régiment à un autre.

Madame Tiquet fut aussi condamnée au Parlement à avoir le col coupé, comme elle l'avoit été au Châtelet; son mari étoit encore venu ici pour demander sa grâce, mais le Roi lui a fait dire de ne point se présenter devant lui.

Le Roi rend le bien du marquis de Novion à ses enfants.

Lundi, 20 juillet, à Marly.

M. l'abbé de Montigny, oncle de M. le duc de Beauvilliers, est mort; il avoit donné tout son bien aux pauvres et à des maisons religieuses, et ne vivoit que d'une petite pension que le Roi lui donnoit depuis quelques années.

Mercredi 22, à Marly.

Madame la duchesse de Bourgogne, outre les promenades qu'elle fait avec le Roi jusqu'à la nuit, se promène encore après souper; souvent elle s'amuse à jouer à un petit mail qu'on a fait sous le berceau de madame la duchesse, et le Roi a ordonné qu'on en fît un semblable pour les dames à Trianon, et qui sera prêt le premier voyage qu'on y fera.

Lundi 27, à Versailles.

M. Soupir, capitaine aux Gardes, est mort pour s'être fait couper un cor au pied.

Samedi, 1er août, à Versailles.

M. le marquis d'Uxelles marche à Wisemberg avec quinze ou vingt bataillons et vingt-cinq escadrons, et entrera de là sur les terres de l'Electeur palatin, en cas qu'il ne paye pas à Monsieur les deux cent mille livres qu'il lui

doit payer par le traité de Riswick, en attendant que les prétentions de Madame soient réglées dans le fond. M. l'Electeur palatin a déjà levé cet argent-là sur ses peuples; mais Son Altesse électorale a employé cet argent à d'autres dépenses, et n'a point payé Monsieur. Il est porté par le traité de Riswick, qu'au cas que M. l'Electeur palatin ne voulût pas payer, le Roi l'y pouvoit contraindre par exécution militaire, sans que ce soit une infraction à la paix.

Mardi 11.

M. le marquis d'Uxelles a ordre de s'emparer de Germersheim et de se saisir des revenus de M. l'Electeur palatin jusqu'à ce que Madame soit payée.

Mercredi 19, à Versailles.

Le soir, on eut nouvelle que les sujets de Mgr l'Electeur palatin en-deçà du Rhin avoient envoyé au marquis d'Uxelles la moitié de ce que leur maître doit à Madame, et avoient donné des otages pour le reste. Le marquis d'Uxelles étoit encore campé sous Landau; ils n'ont pas voulu qu'il entrât dans leur pays. C'est M. de Saint-Pouanges qui a porté au Roi les lettres du marquis d'Uxelles, M. de Bar-

bezieux étant allé depuis quelques jours à Louvois.

Mardi 25, à Marly.

On donna à Paris, à l'Académie, les prix de prose et de vers qu'on donne tous les deux ans; celui de vers n'étoit point fondé; M. l'évêque de Noyon en a fait la fondation depuis quelque temps, et c'est une fort belle médaille d'or.

Mercredi 26, à Marly.

Notre ambassadeur à Lisbonne a mandé la mort de la reine de Portugal. Elle est morte de s'être fait percer les oreilles (1). On en prendra le deuil, qui durera pendant tout le voyage de Fontainebleau.

Dimanche 30, à Versailles.

Le comte de Zeinzeindorf, envoyé de l'Empereur, devoit avoir audience du Roi au retour de Marly; mais il ne l'aura pas sitôt, parce qu'il n'a pas reçu de son maître l'ordre de voir MMgrs les ducs d'Anjou, de Berry et Monsieur; et le Roi veut qu'il les voye le même jour qu'il

(1) On pourroit désirer un peu plus de détails sur cette singulière mort.

aura son audience de Sa Majesté, comme cela s'est toujours pratiqué; et il n'y a aucun ambassadeur ni envoyé qui ne le fasse. Le comte de Zeinzeindorf prétendoit ne le point faire, parce que M. de Villars, notre envoyé à Vienne, n'a point point vu l'Archiduc; mais on doit porter aux enfants de France un respect qu'on ne porte point aux enfants de l'Empereur, qui est un prince électif.

Jeudi, 10 septembre, à Fontainebleau.

M. le chancelier est dans le conseil d'état qui se tient le dimanche, le mercredi et le jeudi, et de quinze jours en quinze jours, le lundi. Il n'y est assis qu'en son rang de ministre; mais au conseil des finances, qui se tient le mardi et le samedi, au conseil des dépêches, qui se tient le lundi, de quinze jours en quinze jours, il est assis au-dessus de tous les autres. C'est qu'à ces conseils il y assiste comme chancelier; mais au conseil d'état il faut être ministre pour y assister, et souvent les chanceliers ne le sont pas. M. le chancelier Le Tellier, qui étoit ministre comme celui-ci, n'avoit point d'autre place dans le conseil d'état que du jour qu'il avoit été ministre, et le Roi a voulu qu'on en usât de même pour M. de Pontchartrain. Ainsi M. de Beauvilliers et M. de Pomponne sont

avant lui. Voici la séance : Le Roi est au bout de la table, Monseigneur à un des côtés, M. de Beauvilliers et M. de Pomponne, M. le chancelier du côté de Monseigneur, mais laissant un siége vide entre Monseigneur et lui ; M. de Torcy est au bout de la table vis-à-vis du Roi, qui lit les dépêches des ambassadeurs, et en même temps les réponses qui ont été résolues au conseil précédent, et qu'il fait lui seul.

Samedi 19, à Fontainebleau.

Madame la Chancelière prit hier, pour la première fois, le tabouret à la toilette de madame la duchesse de Bourgogne, ensuite madame la duchesse de Bourgogne passa dans son cabinet pour l'audience de l'abbé Razini. Il y avoit un grand cercle, et madame la Chancelière y fut aussi assise ; cela fut regardé comme une continuation de la toilette, car les chancelières ne sont pas assises aux audiences après-dîner.

Mercredi 23, à Fontainebleau.

Le Roi envoya le matin M. de Saint-Olon, un de ses gentilshommes ordinaires, à M. de Pomponne, qui se trouva mal le matin à la messe. Sa Majesté lui manda de ne point venir au conseil et de ne songer qu'à sa santé, à

laquelle il s'intéressoit fort vivement. Ce ministre se trouva mieux l'après-dîner, et se promena même à pied sur la terrasse du Tibre.

Samedi 26, à Fontainebleau.

M. de Pomponne mourut le soir, également regretté des François et des étrangers.

Le Roi a donné une déclaration qui est déjà publiée, et qui remet les vieux louis, les vieux écus, les pistoles d'Espagne et les patagons dans le commerce; les pistoles et les vieux louis à treize livres cinq sous, les vieux écus et les patagons à trois livres neuf sous. On prétend que cela fera entrer beaucoup d'argent dans le royaume, et qu'on auroit mieux fait de les mettre tout d'un coup à quatorze livres et à trois livres douze sous comme nos nouvelles espèces.

Dans le commerce des particuliers, les vieux louis d'or ne vaudront que douze livres quinze sous, et les vieux écus que trois livres six sous; mais la Monnoie les prendra pour ce que j'ai dit.

Dimanche 27.

Le Roi donna le matin une pension de douze mille francs à madame de Pomponne, qui, sans cette grâce de Sa Majesté, n'auroit pas eu

de quoi vivre bien à son aise ; on peut ajouter ce fait à tous les éloges que l'on doit à un homme aussi vertueux que M. de Pomponne, qui avoit demeuré si long-temps dans le ministère.

Lundi, 5 octobre, à Fontainebleau.

Le Roi nous dit, à son dîner, qu'il avoit reçu des mémoires de Vauban, qui vient de visiter toutes les places du royaume. Il appelle ce mémoire son testament ; il y marque tout ce qu'il faut faire à toutes ces places pour les mettre dans leur perfection, ce qui presse le plus à faire et ce qui presse le moins ; tous les travaux qu'il propose et qu'on exécutera peu à peu, montent, à ce que nous dit Sa Majesté, à soixante millions.

Mardi 13, à Fontainebleau.

Le Roi a augmenté ce qu'il donnoit à Messeigneurs les ducs d'Anjou et de Berry pour leurs menus-plaisirs ; ils n'avoient chacun que cinq cents livres par mois. M. le duc d'Anjou aura présentement deux mille livres par mois, et M. le duc de Berry douze mille livres par an. Mgr le duc de Bourgogne a trente-six mille livres, et le Roi lui a offert de les augmenter. Il a dit au Roi qu'il en avoit assez ; que, si dans la suite il en avoit besoin, il prendroit la li-

berté de le lui dire. Ces trois princes ont, outre cela, les trois mille livres de la pension de chevaliers de l'Ordre.

Mercredi 14, à Fontainebleau.

M. le premier Président a eu audience du Roi ces jours passés, dans laquelle il lui a parlé très-naturellement sur la douleur qu'il avoit eue de n'être point chancelier, et le Roi lui a répondu avec tant de bonté, que le premier Président lui dit en partant : « Je servirai Votre Majesté avec plus de zèle que jamais et sans aucun chagrin ». Le Roi lui a donné la commission de travailler à la diminution du prix du blé et dans le voisinage. Le prevôt des marchands, et M. d'Argenson, lieutenant de la police, qui s'en étoient mêlés jusqu'ici dans la ville de Paris, ont ordre de ne rien faire là-dessus que sous les ordres du premier Président.

Jeudi 22, à Versailles.

Monseigneur le duc de Bourgogne coucha pour la première fois chez madame la duchesse de Bourgogne ; dans ces commencements-ci il n'y couchera que de deux jours l'un.

Le Roi, après son souper, avoit résolu d'aller voir monseigneur le duc de Bourgogne et ma-

dame la duchesse de Bourgogne, dans leur lit ensemble; mais il alla un peu tard, et ayant trouvé les portes fermées il eut la discrétion de ne vouloir pas faire ouvrir la porte.

Vendredi 23, à Versailles.

Le Roi charge trois courtisans de suivre monseigneur le duc de Bourgogne; il y en aura toujours quelqu'un d'eux trois auprès de lui; on sait que le marquis d'O est un des trois que le Roi a choisis, et il a commencé aujourd'hui à suivre monseigneur le duc de Bourgogne; les deux autres ne sont pas encore déclarés. M. d'O ne laissera pas de demeurer auprès de M. le comte de Tholose comme il est. On ne donne aucun nom à ces emplois, et il n'y aura aucun appointement attaché; mais c'est une si grande marque de l'estime de Sa Majesté que c'est la plus belle récompense de l'attachement et de la bonne conduite.

M. le duc de Beauvilliers ni aucun sous-gouverneur ne coucheront plus dans la chambre de monseigneur le duc de Bourgogne, ni ne le suivront plus.

Dimanche 25, à Versailles.

Le Roi dit le soir à monseigneur le duc de Bourgogne, qu'il l'alloit faire entrer dans le

conseil de dépêches, qu'il jugeoit à propos que, dans les commencements, il n'opinât pas; mais qu'il falloit qu'il se formât aux affaires et qu'il commençât par celles qui regardoient le dedans du royaume. Monseigneur le duc de Bourgogne parut fort touché de la grâce que le Roi lui faisoit.

Lundi 26, à Versailles.

Le matin, au conseil, le Roi parla à monseigneur le duc de Bourgogne sur les affaires du dedans du royaume; il lui donna les instructions les plus sages et les plus remplies d'amitié qu'un père et un Roi puisse donner. Monseigneur le duc de Bourgogne a paru fort touché; durant le conseil il fut très-attentif, comme un homme qui veut profiter de ce que le Roi lui a dit, et de ce qu'il peut apprendre dans le conseil.

Mercredi 28, à Versailles.

M. Chamillart a fait dire à tous les gens d'affaire que ceux qui donneront de l'argent à qui que ce puisse être, hommes ou femmes, pour avoir leur protection, seront châtiés sévèrement, et mis en prison, le Roi voulant qu'aucun argent ne soit donné que par son

ordre, et surtout que la faveur et la protection ne soient jamais achetées (1).

Samedi 31, à Versailles.

Le Roi vit après le conseil, dans son cabinet, le bonhomme Montchevreuil, et Sa Majesté lui parla de la manière du monde la plus obligeante et la plus propre à adoucir sa douleur de la mort de sa femme; il finit la conversation en lui disant: « Ne me regardez pas » comme votre bienfaiteur et votre maître, » mais comme votre ami, et parlez-moi dans » cette confiance-là de tout ce qui vous regar» dera vous et votre famille ».

Mardi, 3 novembre, à Marly.

Le Roi, qui veut que les courtisans soient fort à leur aise ici, a ordonné qu'on portât dans le salon toutes sortes de liqueurs pour ceux qui en demanderoient, afin qu'ils n'aient pas la

(1) Cette défense publique et solennelle a quelque chose de ridicule et même de scandaleux; c'est à peu près comme si l'on défendoit de friponner. Il n'y a point d'ordres à donner dans ce genre, cela va sans dire. On prend d'autres moyens pour prévenir de telles bassesses; on chasse ceux qui les ont faites, et l'on ne choisit pour les remplacer que des gens d'une réputation intacte.

peine de sortir du château ; il a ordonné de plus que ceux qui seront assis derrière les paravents, quoiqu'on leur voie la tête, ne se leveront point pour tous les princes et princesses du sang qui entreront, pas même pour Monseigneur.

Mercredi 4, à Marly.

M. le chancelier a réglé que tous les évêques entreroient en carrosse dans sa cour; M. Boucherat, à l'exemple de M. Séguier, n'y en laissoit entrer aucun; il n'y entrera de gens de robe que le premier Président et le doyen du conseil.

Mardi 10, à Marly.

Monseigneur le duc de Bourgogne courut le loup avec Monseigneur ; ces chasses-là paroissent un peu violentes pour lui, et le Roi a eu la bonté d'en parler à Monseigneur, qui ne l'y mènera pas si souvent, et qui pensoit comme le Roi là-dessus.

Mercredi 11, à Marly.

Monseigneur le duc de Bourgogne prend le train de coucher tous les jours chez madame la duchesse de Bourgogne; il ne veut plus faire lit à part.

Jeudi 12, à Marly.

Aujourd'hui on a eu les marionnettes dans l'appartement de Madame, qui n'est point à Marly; le Roi y entra à six heures, et après que toutes les dames furent placées il y laissa entrer les courtisans (1).

Vendredi 13, à Marly.

Le soir, madame la princesse de Conti alla chez madame de Maintenon, et accompagna du clavecin, pendant que quelques-unes des dames du palais chantoient avec le Roi.

---

(1) On a dû remarquer que l'auteur ne désigne jamais les seigneurs de la cour que par le mot propre de *Courtisan*, ce qui ne se disoit sous les règnes suivants qu'avec une intention critique. Le mot *courtisan* étoit devenu une sorte d'injure. Les philosophes modernes ont tant déclamé contre *les courtisans*, contre les cours et *les nobles*, que de nos jours le mot *courtisan* ne signifioit plus qu'un esclave et un lâche. Les courtisans, sous un souverain despote et sanguinaire, sont en effet très-vils; tel étoit le philosophe Sénèque qui restoit à la cour de Néron afin de s'enrichir; mais sous un roi vertueux les courtisans peuvent et doivent naturellement avoir ou montrer de nobles sentimens. Les ducs de Montausier, de Bauvilliers, de Boufflers, de La Rochefoucault, de Berwich, le maréchal de Villars, Bossuet, Fénelon, faisoient leur cour à Louis XIV, et ainsi que beaucoup d'autres de ce temps, n'étoient ni des *esclaves*, ni des *lâches*.

Lundi 16, à Versailles.

La petite-vérole a commencé à paroître à Madame de Torcy, qui étoit revenue de Marly deux jours avant le Roi, s'y trouvant déjà mal; M. de Torcy ne la verra point pour pouvoir être au conseil du Roi comme à l'ordinaire. L'abbé de Pomponne s'est enfermé avec elle.

Mardi 17, à Versailles.

Le Roi, à son dîner, dit à M. le Duc, qu'il lui vouloit parler dans son cabinet; dès que M. le Duc y fut entré, le Roi lui parla de M. le duc d'Anguyen, qu'il avoit présentement sept ans, et qu'il vouloit lui faire des grâces de bonne heure, qu'il commençoit par lui donner une pension de 100,000 livres de rente, qu'il lui feroit même payer par avance. Les pensions de prince du sang ne sont pas d'ordinaire si grosses ni de si bonne heure. M. le Duc lui même n'a que 90,000 livres, mais le Roi regarde M. le duc d'Anguyen comme son petit-fils. M. le Prince, M. le Duc, et madame la Duchesse remercièrent le Roi chacun séparément le même soir.

Samedi 21, à Versailles.

Le Roi étant au conseil un peu avant midi, M. de Niert, premier valet-de-chambre, vint

l'avertir que Monsieur et M. de Lorraine étoient arrivés, et étoient dans le salon. Le Roi se fit traîner dans sa chaise, et entra dans le salon, laissant la porte de son cabinet ouverte, afin que ses ministres pussent voir M. de Lorraine; ce prince se baissa et embrassa les genoux du Roi, qui le reçut fort gracieusement; ils entrèrent ensuite en conversation, qui dura un gros quart d'heure, et durant laquelle Monsieur laissoit de temps en temps M. de Lorraine seul avec le Roi, et alloit causer avec les ministres, qui étoient à la porte du cabinet du Roi. Après cette conversation, Monsieur demanda à Sa Majesté si elle trouvoit bon que milord Carlinfort, et les gens considérables qui ont suivi M. de Lorraine, lui vinssent faire la révérence; on les fit entrer, et en même temps M. le duc de Gesvres, gentilhomme de la chambre en année; le maréchal de Lorges, capitaine des gardes en quartier, et quelques autres courtisans qui étoient dans la chambre du Roi, entrèrent dans le salon, et puis Monsieur demanda au Roi s'il trouvoit bon que M. de Lorraine vît son petit appartement, et en passant par le cabinet du conseil, Monsieur présenta les ministres à M. de Lorraine. Après qu'il eût vu le petit appartement du Roi, Monsieur le mena dans la grande galerie, où il

demeura assez long-temps; il y vit même madame la duchesse de Bourgogne qui revenoit de la messe. Entre une heure et deux Monsieur repartit d'ici avec M. de Lorraine, et ils furent dîner à Saint-Cloud. Madame la duchesse de Lorraine est demeurée à Paris, où la fièvre l'a prise. Monsieur retint hier à souper au Palais-Royal toutes les princesses de la maison de Lorraine qui sont à Paris. On remarqua, quand Monsieur traversa Paris, revenant hier de Bondy, où il avoit pris monsieur et madame de Lorraine, que M. de Chartres étoit à la portière: la raison de cela c'est que M. de Chartres ne sauroit se tenir sur le devant; car d'ailleurs il ne sauroit avoir de raison pour qu'il ne fût pas au-devant; M. de Lorraine ne lui dispute rien.

Le général des Carmes vint ici saluer le Roi, conduit par M. de Saintot, introducteur des ambassadeurs. On fait en France les mêmes honneurs aux généraux d'ordre que l'on fait aux envoyés des têtes couronnées en Espagne; ils ont les honneurs de la grandesse.

Mercredi 25, à Versailles.

L'après-dîner, sur les trois heures, Monsieur et M. de Lorraine arrivèrent à Versailles. Monsieur monta d'abord chez le Roi, et M. de Lorraine alla chez M. Le Grand, où le Roi l'en-

voya quérir bientôt après. Quand il passa par la salle des gardes, les gardes ne prirent point les armes. Le Roi étoit dans son salon, assis dans son fauteuil et le chapeau sur la tête. Quand M. de Lorraine entra il fit trois profondes révérences, et le Roi ne se découvrit ni ne se leva. On apporta un carreau à M. de Lorraine, qui ôta son épée, son chapeau et ses gants, que le Roi commanda au duc de Gesvres, premier gentilhomme de la chambre en année, de prendre; le duc de Gesvres les donna à garder à un valet-de-chambre du Roi. M. le duc de Lorraine se mit à genoux sur le carreau qu'on lui avoit préparé. Le Roi lui prit les deux mains entre les siennes, et il prêta la foi et hommage au Roi pour le duché de Bar et autres domaines mouvants de la couronne, entre autres le chemin qui va de Lorraine en Alsace, conformément à ce qui a été réglé dans le traité de Riswick, et l'hommage qu'avoit rendu son grand-oncle le duc Charles en 1661. M. le Chancelier lut le serment fort haut; M. de Torcy et M. de Pontchartrain, tous deux secrétaires d'état, furent témoins. M. de Lorraine ensuite signa le serment qu'il promit d'observer. Le Roi se leva, se découvrit, se recouvrit aussitôt, et fit couvrir M. de Lorraine; Mgrs les ducs de Bourgogne, d'Anjou et de

Berry, Monsieur et M. de Chartres, M. le Prince, M. le Duc, M. le prince de Conti, M. du Maine et M. le comte de Tholose se couvrirent aussi; aucun prince étranger n'y étoit. Ces princes ne se couvrent qu'aux audiences des représentants et point aux audiences des souverains, et ils ne veulent point se trouver aux audiences des souverains. Les ducs ne s'y trouvèrent point non plus, hormis ceux que leurs charges obligeoient d'y être; et M. l'archevêque de Reims, les ducs, au moins la plupart d'eux, prétendent des foi et hommages qui se faisoient au Roi; ils étoient témoins avec les princes du sang. Après que le Roi eut été quelque temps debout il rentra dans son cabinet, et un peu après il y fit entrer M. de Lorraine seul; Monsieur demeura dans le salon. La conversation du Roi avec M. de Lorraine dura près d'une demi-heure; madame la duchesse de Bourgogne, pendant la prestation de la foi et hommage, étoit à la porte du cabinet du Roi, d'où elle voyoit la cérémonie; et dès qu'elle fut finie, elle monta en carrosse pour venir ici. Monsieur et M. de Lorraine s'en retournèrent à Paris; et le Roi, un peu après, vint ici dans sa petite calèche. Monseigneur ne fut point curieux de la cérémonie, et se tint ici pour y attendre le Roi.

Dimanche 29, à Versailles.

Le Roi, Mgr le duc de Bourgogne et MMgrs ses frères entendirent à la chapelle le sermon du père Massillon, qui prêche cet avent.

Mardi, 1er décembre, à Versailles.

Monsieur, sachant bien que le Roi feroit un présent considérable à M. de Lorraine, avoit prié Sa Majesté de lui donner une tapisserie plutôt que des diamants. Le Roi lui en a envoyé une magnifique, qu'on estime vingt-cinq mille écus : c'est l'histoire d'Alexandre.

Le marquis de Coigny, le fils, mourut ici dimanche matin, après une longue maladie. Il n'avoit point de charge, le Roi lui donnoit une pension ; et même Sa Majesté a eu la charité durant son mal, qui a été fort long, de lui envoyer de l'argent en secret.

Mercredi 2, à Versailles.

J'appris que dans les charités que le Roi fait réglément tous les ans, et qui sont en très-grand nombre, il y a quatre-vingt mille livres qu'on distribue aux paroisses de Paris; c'est M. de Clairembault, qui étoit premier commis de M. Colbert, qui est chargé de cette distribution; outre cette somme, le Roi donne encore beaucoup par extraordinaire.

Jeudi 3, à Versailles.

Le Roi, qui veut diminuer les dépenses de son état pour soulager ses peuples, fait une réforme de ses troupes. La manière n'en est pas encore réglée; mais il veut qu'il lui en coûte dix millions de moins : ainsi la réforme sera grande. Le Roi diminue aussi sa dépense pour la marine, de quatre millions; trois millions sur les vaisseaux et un sur les galères. Outre ces quatorze millions que le Roi épargne par là, Sa Majesté fait encore d'autres retranchements; il diminue quelque chose sur le fonds des fortifications, et ne prendra plus que seize cents mille livres par an pour les bâtiments. Il y a eu des années où le Roi dépensoit jusqu'à douze millions en bâtiments; cette année, Sa Majesté n'y a dépensé que deux millions six cent mille livres.

Dimanche 6, à Versailles.

Le Roi alla encore à la chasse et le soir il vit jouer *Athalie* pour la seconde fois. Monseigneur y vint, et madame la princesse de Conti avec sa dame d'honneur; les autres spectateurs furent M. du Maine et M. de Chamillart, qui devoit ensuite travailler avec le Roi, comme il fait tous les dimanches au soir. On me permit

aussi d'y être, et même on souffrit mon fils. Le comte et la comtesse d'Ayen jouèrent leurs personnages à merveille; et la pièce plut encore plus que le jour d'auparavant au Roi et à Monsieur.

Mardi 15, à Versailles.

Le Roi travailla le soir avec M. de Pontchartrain, à son ordinaire, et fit une promotion pour les galères; il y eut vingt charges données. Il n'y avoit qu'une galère vacante, on en a fait capitaine Sérignan, frère de Sérignan, aide-major des Gardes-du-corps; il étoit capitaine-lieutenant sur une des premières galères. M. de Pontchartrain, en nommant au Roi les officiers qui pouvoient remplir cette place, appuya fort pour le chevalier de Froulé, qui n'étoit pas le plus ancien, et le Roi lui dit: « Je vois bien la protection que vous avez donnée au chevalier de Froulé, qui la mérite; » mais il a des anciens qui sont honnêtes gens » aussi; ils n'ont point de protection, il est » juste que je leur en serve »; et il a choisi le plus ancien pour remplir cette place.

Dimanche 20, à Versailles.

Il y a quelques jours que le Roi ordonna à M. de Pontchartrain d'écrire de sa part aux

supérieurs des Bénédictins et des Jésuites, pour leur défendre de rien écrire les uns contre les autres sur la dispute qui faisoit beaucoup de bruit, il y a quelque temps, à l'occasion de la nouvelle édition que les Bénédictins ont fait faire des *Œuvres de Saint-Augustin*, dans laquelle les Jésuites prétendoient qu'il y avoit beaucoup de choses favorables aux Jansénistes. Ils avoient publié les uns contre les autres beaucoup de libelles fort aigres; mais la sagesse du Roi a fait finir l'affaire, en leur imposant silence.

Samedi 26, à Versailles.

Le roi de Maroc a écrit au Roi pour lui demander en mariage madame la princesse de Conti; on ne comprend pas que son ambassadeur, qui étoit ici il y a six mois, et qui passoit pour un homme d'esprit, ait pu lui proposer de faire une demande si ridicule: le Roi, en nous la contant le soir à son petit coucher, nous dit que madame la princesse de Conti avoit refusé des rois de l'Europe très-considérables, et ne nous les voulut pas nommer. La demande du roi de Maroc a paru si ridicule que personne ne la pouvoit croire.

Lundi 28, à Versailles.

Le matin au conseil, le Roi se condamna lui-même sur un procès qu'il avoit avec le prince de Carignan; il s'agissoit en cette affaire de plus de 200,000 livres : c'étoit pour des biens que le Roi, durant la guerre, avoit confisqués dans la Tarantaise, qui avoient appartenu à la feu princesse de Carignan, dont mesdemoiselles de Soissons, sujettes du Roi, avoient hérité, et depuis elles avoient laissé la jouissance de ces biens-là au prince de Carignan leur oncle, qui est en Savoie; la chose n'étoit pas sans difficulté, mais dans les affaires douteuses le Roi se condamne presque toujours.

Jeudi 31, à Versailles.

Monseigneur le duc de Bourgogne alla chez madame la princesse de Conti, répéter l'opéra d'*Alceste*, qui sera chanté chez cette princesse, dans sa maison à la ville; les chanteurs seront monseigneur le duc de Bourgogne, M. de Chartres, M. le comte de Tholose, le duc de Montfort-Biron, les deux La Vallière, le comte d'Ayen, madame la princesse de Conti, mesdames de Villequières et de Châtillon, et mademoiselle de Sansei.

Le soir, chez madame de Maintenon, toutes les dames de madame la duchesse de Bourgogne firent porter dans une grande manne les présents qu'elles faisoient à cette princesse pour ses étrennes. Le Roi se donna la peine de tout ouvrir et de tout voir, et trouva les présents fort bien choisis.

FIN DE L'ANNÉE 1699.

ANNÉE 1700.

Vendredi, 1er janvier.

Il y a quelques jours qu'un laquais du duc d'Elbeuf fut tué à Paris par le chevalier de Maillé, avec qui étoit un jeune chevalier de Nogent et le chevalier de Simiane, officier dans le régiment du Roi; le duc d'Elbeuf étoit dans son carrosse pendant qu'on tuoit son laquais ; il en a porté ses plaintes au Roi, justifiant pourtant en quelque sorte les chevaliers de Nogent et de Simiane. La justice a déjà décerné prise de corps contre les trois chevaliers, et le chevalier de Maillé, qui est seul véritablement coupable, est en fuite; il s'en est allé, dit-on, en Hollande.

Samedi 2, à Versailles.

Monseigneur le duc de Bourgogne alla chez madame la princesse de Conti, à sa maison de la ville, où ils répétèrent l'opéra d'*Alceste*, qu'ils doivent chanter mardi. Madame la princesse de Conti ne fait cela que pour diver-

tir monseigneur le duc de Bourgogne, afin qu'il fasse dans sa galerie un théâtre avec de belles décorations, qui même changeront, et il lui en coûtera deux ou trois cents pistoles pour le théâtre seul.

Mardi 6, à Marly.

L'argent est en si grand mouvement à Paris depuis un mois, que les gens d'affaire en trouvent au denier quatre tant qu'ils veulent.

Jeudi 14, à Versailles.

Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne allèrent ce soir après souper en masque chez le Roi, et ensuite chez madame de Noailles, où il y eut un bal qui dura jusqu'à trois heures du matin; il n'y avoit que des hommes dans la troupe de monseigneur le duc de Bourgogne, et des dames dans celle de madame la duchesse de Bourgogne; ils allèrent aussi chez madame la duchesse du Maine.

Vendredi 15, à Versailles.

Il y a présentement sept mille hommes reçus dans les invalides; il y en a trois mille actuellement dans la maison; il y en a quinze cents qui ont congé, et les autres sont dans des garnisons où ils sont entretenus. Le Roi a réglé

que tous les cavaliers, dragons ou soldats qui auroient servi trente ans y seroient reçus, et depuis la dernière réforme on y en a déjà reçu six cents ; il s'en présente encore beaucoup qu'on n'a pas eu le temps d'examiner.

Samedi 16, à Versailles.

Monseigneur le duc de Bourgogne alla chez madame la princesse de Conti, à la ville, où ils jouèrent encore l'opéra d'*Alceste*. Madame la duchesse de Bourgogne alla le soir après souper en masque chez le Roi, et puis chez madame du Maine, où il y eut un bal. Madame du Maine qui est grosse, et qu'on a peur qui ne se blesse, étoit dans son lit, et tous les danseurs dans sa chambre (1).

Madame la maréchale de Luxembourg est devenue tout d'un coup aveugle sans avoir senti aucune douleur.

Mercredi 20, à Marly.

On a amené ici les danseurs et les danseuses; le soir il n'y eut ni musique ni bal, parce que c'est l'anniversaire de la mort de la reine-mère.

---

(1) On voit que la dévotion du Roi et celle de madame de Maintenon ne rendoit la cour ni triste ni même austère.

Jeudi 21, à Marly.

Madame la duchesse de Bourgogne soupa chez madame de Maintenon avec les dames qui devoient se masquer avec elles ; ces dames étoient les duchesses de Sully et de Villeroy, la comtesse d'Ayen, mesdemoiselles de Melun et de Bournonville ; elles étoient habillées en Flore, et la mascarade étoit fort magnifique. Mademoiselle de Saint-Génié, qui entend fort bien cela, avoit eu soin de toute la parure de madame la duchesse de Bourgogne, et la coiffa elle-même. Dès que le Roi fut hors de son souper, il entra dans le salon ; madame la duchesse de Bourgogne y entra avec toute sa troupe ; madame la duchesse de Chartres et madame la Duchesse s'étoient masquées de leur côté avec plusieurs dames, et madame la princesse de Conti s'étoit masquée avec mesdames de Villequier et de Châtillon ; les dames masquées avec madame la duchesse de Chartres et madame la duchesse étoient les duchesses de Saint-Simon et de Lauzun, mademoiselle d'Armagnac, madame de Souvray et mademoiselle de Tourbes. Quand toutes les troupes de masques furent placées, le Roi dit au petit Bontems de faire entrer une mascarade qu'il avoit préparée : c'étoit la reine des Amazones,

avec des instruments de guerre; cela fut mêlé d'entrées de voltigeurs, de faiseurs d'armes, d'entrées de ballet que dansoient Balan et Dumoulin, et tout cela entremêlé de chansons par les filles de la musique et les meilleurs musiciens du Roi. On fit ensuite sortir cette dernière mascarade, et l'on commença le bal, qui dura jusqu'à deux heures, et où le Roi fut toujours.

Vendredi 22, à Marly.

Le Roi, après son souper, entra dans le salon avec madame la duchesse de Bourgogne qui n'étoit point masquée; ensuite madame la duchesse de Chartres et madame la Duchesse, mademoiselle d'Armagnac; les duchesses de Villeroy, de Saint-Simon-Lauzun, mademoiselle de Souvray, mesdemoiselles de Melun et de Tourbes vinrent habillées en jolis habits de paysannes, menées par le prince Camille, le duc et le chevalier de Sully, le duc de Saint-Simon-la-Chastre, les ducs de Guiche, le comte d'Ayen, le duc de Villeroy. Ils dansèrent une petite entrée de paysans; ensuite le prince Camille qui étoit le marié, dansa avec mademoiselle d'Armagnac qui étoit la mariée; madame la Duchesse étoit la mère de la mariée, coiffée avec un chaperon couvert de pierreries

qui lui seyoit à merveille ; M. Dantin étoit le père de la mariée. Quand cette troupe de masques eut pris place, le Roi commanda au petit Bontems de faire entrer le divertissement qu'il avoit préparé ; c'étoit une mascarade de Savoyards avec des Arlequins et des Polichinelles qui dansèrent de fort belles entrées ; cela étoit accompagné de chants et d'une très-belle musique, et ce divertissement réussit encore mieux que celui du jeudi ; ensuite Monseigneur dit au Roi, qu'il alloit se coucher parce qu'il étoit fatigué de la chasse, et il alla se masquer avec madame la princesse de Conti ; ils s'habillèrent en forts jolis habits en fou et en folle, le comte de Brionne menoit madame la princesse de Conti ; Monseigneur, madame de Villequier et le marquis de La Vallière de Châtillon ; le comte de Brionne et madame la prince de Conti dansèrent une fort jolie entrée : tout cela et le bal finirent à une heure, que le Roi se retira.

Dimanche 24, à Versailles.

Il y aura ici bal masqué mercredi dans le grand appartement, où tous les masques de Paris seront reçus.

Mercredi 27, à Versailles.

Madame la duchesse de Bourgogne soupa chez madame de Maintenon, où elle s'habilla pour le bal; elle étoit dans son habit de Flore qu'elle avoit déjà porté à un bal à Marly. Le bal commença à onze heures dans le grand appartement du Roi; toutes les princesses étoient masquées; tous les masques de Paris furent reçus; et afin qu'ils eussent plus de part au plaisir, il y avoit trois chambres où l'on dansoit; madame la duchesse de Bourgogne fit plusieurs mascarades différentes.

Monseigneur le duc de Bourgogne et Messeigneurs ses frères se masquèrent plusieurs fois de leur côté; Monseigneur ne parut au bal qu'en masque; Monsieur y fut toujours à visage découvert. Le Roi y demeura jusqu'à une heure, et commanda à M. de La Trémouille, gentilhomme de la chambre en année, de ne le point suivre, et de demeurer au bal tant que madame la duchesse de Bourgogne y seroit. Sur les trois heures, on réveilla le Roi parce que le feu étoit au château. Sa Majesté fut une demi-heure debout; le bal continua, et madame la duchesse de Bourgogne n'en sortit qu'à quatre heures.

Jeudi 28, à Versailles.

Monseigneur le duc de Bourgogne dîna hier chez madame de Dangeau avec des dames, et y demeura jusqu'à sept heures du soir.

Lundi, 1er février, à Versailles.

Les louis d'or sont diminués, et ne valent plus que treize livres dix sols, et les écus trois livres dix.

Jeudi 4, à Marly.

Il y eut bal. Madame la duchesse de Bourgogne commença par danser une entrée d'Espagnole qui fut fort jolie; les danseuses de cette entrée avec elle, étoient la comtesse d'Ayen et mademoiselle de Bournonville. Les danseurs, le comte de Brionne, le duc de Guiche et le chevalier de Sully; Monseigneur vint ensuite, habillé en enfant, et mené par madame la princesse de Conti, qui étoit en nourrice. Les dames de cette mascarade étoient mesdames d'Expinoix, de Villequier et de Châtillon; les courtisans habillés en enfants, comme Monseigneur, le comte de Brionne, les ducs de Villeroy et d'Antin. Après que Monseigneur fut placé, le petit Bontems fit entrer une mascarade de noce de village, où Balon, Pecour et les meilleurs danseurs de l'Opéra

dansèrent des entrées fort agréables. Monseigneur le duc de Bourgogne et Messeigneurs ses frères, qui étoient venus ici, se masquèrent de leur côté. Madame la duchesse de Chartres et madame la duchesse étoient habillées fort magnifiquement en Américaines. Le bal dura jusqu'au souper. Le Roi fit répéter à madame la duchesse de Bourgogne son entrée espagnole, parce que Monseigneur ne l'avoit pas vue. Après le souper, le roi et la reine d'Angleterre retournèrent à Saint-Germain; messeigneurs les ducs d'Anjou et de Berri à Versailles.

Vendredi 5, à Versailles.

Sur les huit heures, le bal commença dans le salon; madame la duchesse de Bourgogne étoit vêtue magnifiquement en magicienne, elle avoit avec elle les mêmes dames qui avoient été de la mascarade de Flore. Le petit Bontems fit entrer un petit divertissement qu'il avoit préparé et qui étoit la suite de la noce du village de jeudi. Il y eut ensuite une mascarade très-agréable de Don Quichotte, où Monseigneur faisoit Sancho Pança; monseigneur le duc de Bourgogne étoit de la mascarade qui divertit fort le Roi; messeigneurs les ducs d'Anjou et de Berri étoient aussi de la mascarade, et soupèrent avec le Roi.

Pendant que le Roi se promenoit l'après-dîné, monsieur Mansart arriva, revenant de Nancy; il a donné des dessins très-magnifiques à M. de Lorraine pour ses bâtiments et ses jardins, qui ne lui coûteront que cinq cent mille francs. M. de Lorraine a voulu faire un beau présent à Mansart, qui n'a pas voulu le recevoir; mais on croit que le Roi lui commandera de le prendre.

Samedi 6, à Versailles.

Le Roi a permis et ordonné même à M. Mansart de recevoir le présent que lui veut faire M. de Lorraine; ce présent est un diamant de mille pistoles et une belle calèche avec huit chevaux que M. de Lorraine lui enverra incessamment. Ceux qui avoient donné à M. de Lorraine des dessins pour ses bâtiments et ses jardins, demandoient deux millions pour exécuter ces desseins. M. Mansart a fait les dessins beaucoup plus beaux, et il en coûtera les trois quarts moins.

Lundi 8, à Versailles.

Madame la Chancelière donna un grand bal à madame la duchesse de Bourgogne, à la chancellerie; il y eut une petite comédie, de jolies boutiques où l'on trouvoit de toutes sortes de

confitures et de liqueurs, une belle musique; la fête fut fort galante et magnifique, mais la foule des masques qui étoient venus de Paris troubla un peu les plaisirs de la fête. Monseigneur y étoit en masque; Messeigneurs ses enfants y étoient de leur côté masqués aussi, et madame la duchesse de Bourgogne y étoit masquée aussi magnifiquement; elle n'en revint qu'à trois heures du matin. M. le Chancelier reçut Monseigneur, Messeigneurs ses enfants et madame la duchesse de Bourgogne au bas du degré, et puis se retira, et laissa faire les honneurs de la fête à madame la Chancelière.

Mercredi 10, à Versailles.

Madame la duchesse de Bourgogne répète tous les jours chez madame de Maintenon une entrée qu'elle doit danser au premier voyage de Marly, qui sera des quatre rois, des quatre dames, et des quatre valets d'un jeu de carte.

Samedi 13, à Versailles.

Madame la duchesse de Bourgogne dansa une entrée de ballet d'une noce de village. Le Roi prit plaisir à cette entrée et veut qu'on la danse encore au retour de Marly.

Lundi 15, à Versailles.

Madame la duchesse de Bourgogne alla après souper en masque, à la ville, chez madame d'Antin, qui a acheté depuis peu l'hôtel Soissons. La maison est grande; on dansoit en plusieurs endroits, et il y eut une collation magnifique.

Mardi 16, à Versailles.

Le soir il y eut comédie; Mgr le duc de Bourgogne y alla avec Monseigneur. Après souper, madame la duchesse de Bourgogne alla en masque chez le Roi, et de là au bal, chez madame la duchesse du Maine, qui étoit encore dans son lit.

Jeudi 18, à Marly.

Le roi et la reine d'Angleterre vinrent ici sur les sept heures. Ils furent enfermés quelque temps avec le Roi, et puis ils entrèrent ensemble dans le salon. L'on dansa jusqu'au souper. Il y eut une mascarade de Monseigneur avec madame la princesse de Conti, qui fut très-jolie. Le sujet de cette mascarade étoit le Grand-Seigneur avec les animaux de sa ménagerie; on chantoit des vers que M. le Grand-Prieur avoit été chargé de faire. Après cette mascarade, le petit Bontems en fit entrer une

des meilleurs danseurs de l'Opéra, qui sortoient d'un vaisseau et qui dansèrent de très-belles entrées.

Vendredi 19, à Marly.

Le bal commença, comme le jour d'auparavant, par l'entrée des douze figures du jeu de cartes, qui réussit à merveille; et le Roi y prit tant de plaisir, qu'il la fit danser deux fois. Il y eut une mascarade de l'invention du petit Bontems, qui fut le jeu d'échec, où il y eut de fort belles entrées de Balon et de la petite Dufour. Il y eut encore à ce voyage-ci de Marly une mascarade magnifique et charmante de madame la duchesse de Chartres, et madame la Duchesse, avec plusieurs dames et plusieurs courtisans qui représentoient tous les personnages de la Comédie italienne; cela fut mêlé de beaucoup d'entrées agréables, et tout fut exécuté à la perfection. Le bal ensuite; mais on ne dansa que jusqu'au souper.

Dimanche 21, à Versailles.

Le soir, sur les sept heures, monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne dansèrent chez madame de Maintenon la noce de village qu'ils y avoient déjà dansé il y a huit jours. Le Roi, Monseigneur,

Monsieur, Madame, et toutes les princesses y étoient...

Lundi 22, à Versailles.

Le soir, après souper, il y eut bal masqué dans le grand appartement du Roi, qui dura jusqu'à trois heures du matin. Le Roi en sortit à une heure; madame la duchesse de Bourgogne dansa une entrée à Marly.

Mardi-gras 23, à Versailles.

Le soir, il y eut grand bal chez le Roi, où l'on n'entroit qu'en masque et en se nommant; il dura jusqu'à une heure, et monseigneur le duc de Bourgogue et madame la duchesse de Bourgogne allèrent chez madame du Maine et ensuite chez M. Le Grand, à la grande écurie, où le bal ne finit qu'à cinq heures. Madame la duchesse de Bourgogne, avant de se coucher, alla prendre les cendres, déjeûna avec les dames qui avoient été de la mascarade, et ensuite alla chez madame de Maintenon, qui se porte beaucoup mieux; elle la vit partir pour Saint-Cyr. Il étoit plus de sept heures quand elle se coucha.

Jeudi 25, à Versailles.

Les derniers jours du carnaval à Paris, le duc d'Estrées, qui n'a guère que dix-huit ans, donna un bal chez un marchand, où il y eut

beaucoup d'épées tirées et de désordre. Le Roi a fait faire des réprimandes à ce duc par sa famille, et lui en a fait à lui-même; et il a témoigné dans tout cela beaucoup de bonté et de considération pour le cardinal d'Estrées et pour la maison d'Estrées.

Dimanche 28, à Versailles.

On travaille à un édit qui paroîtra au premier jour pour la réforme des étoffes d'or et d'argent, dont on diminue la magnificence qui étoit excessive. On défend les dorures dans les maisons et aux carrosses, et l'or et l'argent pour les livrées. On prétend qu'il y avoit à cela une consommation d'espèces pour quatre ou cinq millions par an.

Mardi, 2 mars, à Versailles.

Comme il a paru que le Roi étoit mécontent de la cour de Rome, qui n'a pas voulu que le cardinal Delfini prît audience de congé des princes du sang, on doutoit que Sa Majesté voulût présentement recevoir un nonce en France. Cependant Sa Majesté, qui a toujours de grands égards pour le Saint-Père, trouve bon qu'il vienne ici un nonce. La cour de Rome a nommé cinq prélats pour cet emploi, afin que le Roi choisisse celui qui sera le plus

agréable à Sa Majesté. Elle a fait dire au Pape par M. de Monaco, notre ambassadeur, que des cinq prélats nommés, celui qui lui seroit le plus agréable pour remplir la nonciature, étoit M. Gualterio, qui est présentement vice-légat à Avignon. . . . . . .

Samedi 13, à Versailles.

Madame la duchesse de Bourgogne fait une loterie de vingt mille pistoles : on recevra tout l'argent dans son grand cabinet, où il y aura quatre bureaux. On en prendra deux mille pistoles pour les pauvres de Versailles; et le Roi veut bien se donner la peine de la voir tirer chez madame la duchesse de Bourgogne.

Dimanche 14, à Versailles.

Le Roi a accordé un privilége à un gentilhomme provençal de la maison de Boyers-Bandolles, qui prétend avoir trouvé le mouvement perpétuel, et il fait travailler actuellement à une pendule dont il fera présent au Roi, et qu'il ne faudra jamais monter.

Le Roi vit le soir, chez Madame de Maintenon, un jeune Italien qui tire les dents avec une adresse merveilleuse et sans presque faire aucun mal. Le Roi lui a accordé un privilége pour exercer son métier dans Paris, et lui a fait donner cinquante pistoles. . . .

Mercredi 17, à Marly.

M. l'évêque de Metz présenta au Roi la liste des prédicateurs, afin que Sa Majesté choisît ceux qui prêcheront l'avent et le carême prochain. Le Roi a nommé pour l'avent le père Maure, qui n'a jamais prêché ici, mais qui est en grande réputation, et pour le carême, le père Massillon, qui prêcha ici l'avent dernier. Ces deux prédicateurs sont pères de l'Oratoire. On choisit toujours les prédicateurs en ce temps-ci, afin qu'ils aient le loisir de travailler à leurs sermons.

Vendredi 26, à Versailles.

Madame la duchesse de Bourgogne a été voir madame de Nogaret dans sa chambre, sur la mort de M. de Biron son père. Elle ne va pas voir les dames en pareille occasion; mais elle a bien voulu faire cet honneur à une de ses dames du palais.

Samedi 27, à Versailles.

On a porté tant d'argent à la loterie que les vingt mille pistoles sont déjà remplies et tant de gens en apportent encore que le Roi a permis qu'on en reçût jusqu'à mardi au soir et apparemment elle passera quarante mille pistoles.

Mardi 30, à Versailles.

On a découvert le voleur qui avoit pris il y a quelques mois la boucle de diamans de Monseigneur dans sa garde-robe à Meudon, un jour qu'il venoit de l'Opéra; c'étoit un contrôleur des bâtimens nommé Lhuillier, pour qui Monseigneur avoit beaucoup d'amitié; il lui donnoit deux mille cinq cents livres de pension et le logeoit. Le Roi n'a pas voulu qu'il fût pendu; on l'a cassé après qu'il eut tout avoué.

Mercredi 31, à Marly.

Hier à Versailles, après le souper du Roi, la comtesse de Furstemberg parla à Sa Majesté à la porte de son cabinet; elle se plaignit de l'accusation faite contre elle où le cardinal de Furstemberg et madame de Soubise étoient molestés. Le Roi lui répondit très-obligeamment et lui dit que la calomnie retomberoit sur ceux qui l'avoient faite; la conversation fut à haute voix afin que tout le monde l'entendît, et le Roi même étant rentré dans son cabinet en parla encore aux princesses sur le même ton.

Vendredi, 2 avril, à Marly.

La loterie de madame la duchesse de Bourgogne est de quarante-six mille pistoles; on en

prend quarante-six mille livres pour les pauvres de Versailles, six mille livres pour les pauvres de Saint-Germain, et vingt mille que la reine d'Angleterre distribuera comme elle le jugera à propos aux Irlandois qui ont été réformés.

Jeudi 15, à Meudon.

Le Roi se promena le matin et l'après-dîner, mais le vilain temps abrégea fort sa promenade. Monseigneur accompagna le Roi partout et puis revint jouer. On répéta le soir chez madame de Maintenon un mottet qu'à fait le comte d'Ayen, et qui est chanté par monseigneur le duc de Bourgogne, M. de Chartres, M. le comte de Tholose, madame la princesse de Conti et madame de Villequier.

Lundi 19, à Versailles.

Le Roi, après son dîner, fit écrire les billets noirs de la loterie que madame la duchesse de Bourgogne enferma ensuite, et au retour de la promenade que le Roi fit l'après-dîner, il se donna la peine de mêler lui-même tous les billets noirs parmi les blancs, et un à un. Je priai Sa Majesté qui m'avoit nommé avec M. de Beauvilliers et M. de Noailles pour tirer la loterie, que je ne visse ni écrire ni mêler les billets, et je n'y ai mis aucun argent.



Mardi 20, à Versailles.

Le Roi, en sortant du conseil, vint faire un tour à la loterie de madame la duchesse de Bourgogne qu'on commença à tirer à neuf heures du matin dans le salon qui est entre l'appartement de madame la duchesse de Bourgogne et la galerie. Monseigneur courut le loup et y vint après la chasse; il se donna la peine lui-même de cacheter les boîtes. Messeigneurs, ses enfants, madame la duchesse de Bourgogne, M. le Duc, madame la Duchesse, madame la princesse de Conti, et M. le duc du Maine les cachétèrent aussi. On m'enverra à manger dans le salon pendant le dîner, afin que je ne perde pas de vue les billets. On travailla encore l'après-dîner jusqu'à dix heures du soir, et puis madame la duchesse de Bourgogne fit porter dans son petit cabinet ce qui restoit de billets et de boîtes à remplir, et mit la clef du cabinet dans sa poche.

Mercredi 21, à Versailles.

Le Roi prit médecine; madame la duchesse de Bourgogne la lui vit prendre, et entendit la messe dans la chambre du Roi, et ensuite alla dans le salon pour continuer à faire tirer la loterie. L'après-dîner, le Roi tint conseil comme

il le tient le matin. Monseigneur fut tout le matin à la loterie, qui fut achevée de tirer à sept heures. Le Roi avoit commandé que sa boîte fût tirée la dernière, afin que, s'il manquoit quelques billets, aucun particulier n'en souffrît, et que cela retombât sur lui ; il n'y eut nul mécompte, quoiqu'il y eût quarante mille billets à tirer, et vingt-quatre mille boîtes à remplir.

On fait porter toutes ces boîtes dans l'appartement de M. le cardinal de Bouillon, en bas, où elles sont arrangées par milliers, par centaines et par dixaines, et on les distribuera par quatre fenêtres qui donnent sur le jardin, et on mettra à chaque fenêtre, en dehors, une étiquette pour marquer les millions qui s'en distribueront.

Dimanche 25, à Versailles.

Madame la duchesse de Bourgogne s'amusa encore l'après-dîner à sa loterie, et ne voulut point qu'on distribuât des boîtes le matin, à cause du dimanche, craignant de faire perdre la messe à quelqu'un.

Dimanche, 2 mai, à Marly.

On répéta chez madame la princesse de Conti un mottet en musique, qu'a fait M. le

duc de Chartres, et qui sera chanté par les mêmes gens que celui que le comte d'Ayen a fait à Meudon. On se jette plus que jamais dans le goût de la musique.

Samedi 15, à Versailles.

Monseigneur le duc de Bourgogne demanda ces jours passés de l'argent au Roi, qui lui en donna plus qu'il n'en demandoit, et en le lui donnant il lui a dit qu'il lui savoit le meilleur gré du monde de s'être adressé à lui directement, sans lui faire parler par personne, qu'il en usât toujours de même avec confiance, qu'il perdît au jeu sans inquiétude, que l'argent ne lui manqueroit pas, et qu'il n'étoit de nulle importance à des gens comme eux de perdre.

Mercredi 19, à Versailles.

Madame la duchesse de Bourgogne devoit dix ou douze mille pistoles du jeu, qu'elle se trouvoit hors d'état de pouvoir payer présentement; elle écrivit ces jours passés à madame de Maintenon, pour lui conter l'embarras dans lequel elle se trouve; madame de Maintenon montra sa lettre au Roi, et Sa Majesté prit en même temps le parti de faire payer aussi toutes les dettes du jeu de madame la Duchesse; pour cela il a donné ordre à Langlé, que ma-

dame la Duchesse honore fort de sa confiance, et qui est homme fidèle et d'un grand ordre, de faire un mémoire exact de tout ce qu'elle pouvoit devoir du jeu; il y travaille, et a déjà reçu de l'argent pour en payer une partie; il en doit encore toucher au commencement du mois qui vient. Le Roi n'a point voulu que madame la Duchesse l'en remerciât; mais il l'a fait exhorter à ne plus faire de dettes, et elle l'a promis. M. le Duc n'a rien su ni des dettes ni de ce que le Roi fait pour les payer.

Mardi, 8 juin, à Versailles.

Le Roi acheva dimanche, en travaillant seul avec M. Chamillart, de régler les sommes qu'il veut tirer des gens d'affaire: cela n'a point été réglé au conseil des finances; on n'en sait point encore le détail, mais on croit que Sa Majesté en tirera vingt ou trente millions.

Monseigneur, en revenant de la chasse, étant sur le pont du château de Livry, où il n'y a point de garde-fou, son cheval eut peur du bruit que fit un petit garçon qui portoit de la vaisselle qu'il laissa tomber; le cheval ne fut qu'à deux doigts du fossé, Monseigneur ne se troubla point, soutint le cheval et le poussa: s'il fût tombé dans le fossé il se fût infailliblement tué ou blessé dangereusement.

Vendredi, 10 septembre, à Marly.

Le Roi s'est acquitté depuis un an de soixante-quinze millions et n'en a emprunté que seize; et avec les seize qu'il a empruntés, il a augmenté son revenu de plus de dix-huit cent mille livres par an, quoiqu'on ait supprimé beaucoup d'impositions nouvelles, entre autres celles des armoiries et des lanternes dans les grandes villes.

Lundi 13, à Marly.

Le pauvre Le Nostre mourut à Paris, âgé de quatre-vingt-huit ans, ayant conservé son esprit et son bon goût sur les jardins jusqu'à la fin de sa vie : c'étoit un homme illustre dans sa profession. Il avoit fait les beaux jardins de Versailles et la plupart de ceux qui sont dans Paris et aux environs. Le Roi aimoit à le voir et à le faire causer. Il y a environ un mois qu'il vint ici; le Roi le fit mettre dans une chaise roulante comme la sienne, il le promena par-tout les jardins, et M. Le Nostre disoit : « Ah! » mon pauvre père! si tu vivois et que tu » pusses voir un pauvre jardinier comme ton » fils se promener en chaise à côté du plus » grand roi du monde, rien ne manqueroit » à ma joie! » Il étoit intendant des bâtiments

et avoit soin du jardin et palais des Tuileries, où il avoit un beau logement (1).

Mardi 15, à Marly.

On vint dire au Roi que le duc d'Estrées s'étoit promené la nuit dans les rues de Paris avec des brandons de paille, mettant le feu aux enseignes dans les rues où il passoit, que le guet l'avoit pris et le vouloit mener en prison; mais que s'étant nommé au commissaire Renaux, chez qui le guet l'avoit conduit d'abord, ce commissaire l'avoit ramené à l'hôtel d'Estrées. Le Roi conta ce petit détail à M. le Duc, et y ajouta que le duc d'Estrées en faisant ces folies étoit seul avec ses valets, n'avoit point bu; et en même temps Sa Majesté dit qu'elle lui avoit déjà pardonné plusieurs tours de jeunesse, sous la promesse qu'il lui avoit faite de changer de conduite; mais que ne lui ayant pas tenu parole il sauroit le punir. Ce duc n'a le gouvernement de l'île de France que pour trois ans, et a même négligé jusqu'ici d'en prêter le serment.

(1) Il fut ennobli par le Roi, et prit pour armoiries une pomme de chou, avec une bêche et un rateau pour support; disant qu'il avoit tant d'obligations au jardinage qu'il ne vouloit pas que ses descendants en perdissent le souvenir.

Lundi 27, à Fontainebleau.

Le Roi a depuis peu changé sa monnoie; la vieille demeure comme elle étoit; mais celle qu'on fabrique présentement, et qui est de même valeur que la vieille, a dans le revers deux LL. adossées avec un sceptre et une main de justice. On fondra peu à peu toute la vieille qui n'est pas de poids, afin de rendre le commerce plus aisé.

Mardi 28, à Fontainebleau.

La duchesse d'Albemarle, mariée depuis six semaines, ayant pris le tabouret chez madame la duchesse de Bourgogne, les valets de chambre allèrent lui demander les cent pistoles que les dames ont accoutumé de donner en pareille occasion; la duchesse d'Albemarle répondit que les duchesses devoient payer, mais que les belles-filles de roi ne payoient point. On n'a point approuvé qu'elle fît cette difficulté-là; mais cependant le Roi, par considération pour LL. MM. Britanniques, a dit à la duchesse du Lude, dame d'honneur, de défendre aux valets de chambre de lui rien demander.

Mercredi 29, à Fontainebleau.

Le Roi donna le soir à madame la duchesse de Bourgogne un collier de perles magnifi-

ques estimé cinquante mille écus; il n'y a que vingt et une perles. Le Roi a racheté ce collier de madame de Montespan, et l'a augmenté depuis.

Vendredi, 8 octobre, à Fontainebleau.

L'ambassadeur d'Angleterre eut audience du Roi le matin, pour lui donner part de la mort du duc de Glocester. Le Roi en prendra le deuil quand le roi et la reine d'Angleterre seront partis d'ici, et ils en partent mardi pour retourner à Saint-Germain.

Samedi 9, à Fontainebleau.

Au lever du Roi, on apprit l'extrémité où étoit le roi d'Espagne; quand le dernier courrier de Blécourt partit de Madrid il avoit reçu tous ses sacrements; les médecins l'avoient abandonné, et même la Reine étoit sortie de sa chambre.

Vendredi 22, à Fontainebleau.

Le soir, chez madame de Maintenon, il y eut une petite musique; le Roi s'amusa à chanter avec les dames du palais, et puis il s'enferma avec le marquis d'Harcourt, qui reçut ses derniers ordres et prit congé de Sa Majesté.

Mardi, 9 novembre, à Fontainebleau.

Le roi d'Espagne mourut le jour de la Toussaint, à trois heures après midi. On a ouvert son testament, dont on a envoyé un extrait ici. Dans ce testament, il déclare que son légitime héritier est le duc d'Anjou, et le nomme son successeur.

Jeudi 11, à Fontainebleau.

Le Roi, entre son lever et sa messe, donna audience à l'ambassadeur d'Espagne, qui lui apporta une copie authentique du testament du roi d'Espagne, par ordre de la reine et des régents qui firent partir le courrier le soir même de la mort du roi d'Espagne. Monseigneur étoit à cette audience et il n'y avoit de ministres que M. de Torcy. Après l'audience, le Roi fit entrer monseigneur le duc de Bourgogne dans son cabinet; il est fort discret; on croit qu'il sait les résolutions que le Roi a prises.

Samedi 13, à Fontainebleau.

On ne déclare point encore le parti qu'on a pris sur l'Espagne. Jeudi au soir les princesses étant dans le cabinet du Roi après souper, le Roi leur demanda en badinant quel

parti elles prendroient sur les affaires d'Espagne. Madame la duchesse et madame la princesse de Conti répondirent qu'elles y enverroient promptement M. le duc d'Anjou, et que par les raisonnements qu'elles entendoient faire au public, c'est ce qui seroit le plus approuvé. Le Roi leur dit encore : « Je suis sûr que, quelque parti que je prenne, beaucoup de gens me condamneront ».

Dimanche 14, à Fontainebleau.

On a su que vendredi au matin le Roi avoit long-temps parlé à monseigneur le duc d'Anjou, dans son cabinet, en présence de Monseigneur et de monseigneur le duc de Bourgogne; on a jugé ici que dans cette conversation le Roi lui avoit appris qu'il étoit roi d'Espagne; cependant monseigneur le duc d'Anjou n'a rien dit ni rien fait qui pût faire connoître aux courtisans qu'il fût instruit de sa destinée, et quand on a pris la liberté de lui parler du testament du roi d'Espagne, il a répondu seulement qu'après l'honneur qu'il lui avoit fait de le nommer pour son successeur sa mémoire lui seroit toujours bien précieuse.

Lundi 15, à Versailles.

L'ambassadeur d'Espagne, après être parti de Fontainebleau, reçut un courrier de Madrid; la Reine et les régents redoublent leurs instances pour demander monseigneur le duc d'Anjou.

Mardi 16, à Versailles.

Le Roi, après son lever, fit entrer l'ambassadeur d'Espagne dans son cabinet, et puis il appela monseigneur le duc d'Anjou qui étoit dans les arrières cabinets, et dit à l'ambassadeur : « Vous le pouvez saluer comme votre Roi ». L'ambassadeur se jetta à deux genoux et lui baisa la main à la manière d'Espagne; il lui fit ensuite un assez long compliment en espagnol et après qu'il eut fini, le Roi lui dit : « Il n'entend pas encore l'espagnol, c'est à moi de répondre pour lui ». Les courtisans étoient à la porte du cabinet du Roi. Sa Majesté commanda à l'huissier d'ouvrir les deux battants de la porte et de faire entrer tout le monde, et dit : « Messieurs, voilà le roi d'Espagne; la naissance l'appeloit à cette couronne, toute la nation le souhaite et me le demande, ce que je lui ai accordé avec plaisir; c'étoit l'ordre du ciel ». Puis en se retournant vers le roi

d'Espagne, il lui dit : « Soyez bon espagnol, c'est présentement votre premier devoir; mais souvenez-vous que vous êtes né François pour entretenir l'union entre les deux nations ; c'est le moyen de les rendre heureuses et de conserver la paix de l'Europe ». Après cela il s'adressa à l'ambassadeur, et en lui montrant du doigt le Roi son maître, il lui dit : « S'il suit mes conseils vous serez grand-seigneur, et bientôt ; il ne sauroit mieux faire présentement que de suivre vos avis ». Monseigneur le duc de Bourgogne et monseigneur le duc de Berri embrassèrent le roi d'Espagne, et ils fondoient tous trois en larmes en s'embrassant. Pendant ce temps-là, le comte de Zinzendorf, envoyé de l'Empereur, attendoit l'audience qu'il avoit demandée au Roi, et ne sachant rien de la scène qui se passoit; le Roi fit rentrer le roi d'Espagne et l'ambassadeur dans ses arrières-cabinets, et puis fit entrer le comte de Zinzendorf à qui il donna son audience, qu'il n'auroit pas demandée s'il eût prévu le contretemps. L'audience finie, le Roi se mit en marche pour aller à la chapelle ; il fit marcher le roi d'Espagne à côté de lui et à sa droite ; ils entendirent la messe à la tribune, et comme le Roi vit que le roi d'Espagne n'avoit point de carreau, il se leva et lui voulut don-

ner le sien; le roi d'Espagne ne voulut pas le prendre, et le Roi ôta le sien; ils n'en eurent ni l'un ni l'autre. A la messe il eut la droite sur le Roi, et de même en revenant, et l'aura toujours en public pendant qu'il sera ici; mais quand ils seront en particulier, ils vivront sans cérémonie. En revenant de la messe, et passant dans le grand appartement, le Roi dit au roi d'Espagne, qu'il lui avoit fait préparer cet appartement, et qu'il lui alloit laisser pour donner le temps aux courtisans de lui venir faire leur cour. Le roi d'Espagne partira d'ici le premier de décembre; monseigneur le duc de Bourgogne et monseigneur le duc de Berri iront le conduire jusqu'à la frontière d'Espagne; les ducs de Beauvilliers et de Noailles les accompagneront, et le Roi permet à tous les jeunes courtisans qui les voudront suivre de faire le voyage, quelques-uns même le suivront jusqu'à Madrid; l'ambassadeur d'Espagne dit fort à propos, que ce voyage devenoit aisé, et que présentement les neiges des Pyrénées étoient fondues (1). Quand messei-

(2) Il est vraisemblable que ce joli mot a fait supposer celui qu'on attribue à Louis XIV : *Il n'y a plus de Pyrénées*. Ce dernier mot ne seroit qu'une espèce de répétition de celui de l'ambassadeur, et sûrement Louis XIV ne l'a pas dit.

gneurs les ducs de Bourgogne et de Berri auront laissé le Roi leur frère à la frontière, entre les mains des Espagnols, ils iront visiter le Languedoc et la Provence, puis ils passeront à Lyon, et reviendront ici à la fin de mars. Le Roi donne cent vingt de ses gardes-du-corps pour les suivre, qui seront commandés par Vandeuil et Montesson; il y en aura soixante pour S. M. catholique, et soixante pour nos Princes. Dès que le Roi eut déclaré le roi d'Espagne, il envoya M. Le Premier porter cette nouvelle au roi et à la reine d'Angleterre, à Saint-Germain. Monsieur apprit à tous ceux qui étoient à son lever à Paris, dès que neuf heures furent sonnées, ce qui se passoit dans ce moment; le Roi lui en avoit fait confidence à Fontainebleau, et lui avoit permis de le dire ce matin. Monseigneur l'a appris aussi, à pareille heure, aux courtisans qui ont l'honneur d'être avec lui à Meudon. Le roi d'Espagne sut dès vendredi matin la résolution qu'avoit prise Sa Majesté; l'ambassadeur d'Espagne le savoit aussi, et en a très-bien gardé le secret. Le Roi est très-content de sa conduite en tout.

L'après-dîner, le Roi alla à Marly se promener, et le roi d'Espagne alla à Meudon voir Monseigneur son père; il avoit dans son carrosse M. de Beauvilliers et Sommeri, son sous-

gouverneur. Monseigneur vint recevoir le roi d'Espagne à son carrosse, marquant une joie vive et naturelle qui faisoit plaisir à tout le monde. Il dit qu'il croyoit que jamais homme ne s'étoit trouvé en état de pouvoir dire comme lui : *Le Roi mon père, et le Roi mon fils.* Au retour de Meudon, S. M. catholique revint dans son grand appartement, où il reçut des visites des Princesses et des dames. Madame la duchesse de Bourgogne y alla plus d'une fois. Le soir il soupa avec le Roi, ayant un fauteuil, et la droite sur lui. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berri étoient sur les pliants au retour de la table du côté droit, et madame la duchesse de Bourgogne du côté gauche, et les gentilshommes servants vis-à-vis des rois, pour servir quand on crioit : « A boire pour le roi d'Espagne ». C'étoit une grande joie pour les spectateurs. Le Roi se penchant du côté de l'ambassadeur d'Espagne, qui y étoit, lui dit : « Je crois encore que tout ceci est un songe ».

Sitôt que le Roi eut déclaré le roi d'Espagne, M. le Nonce et l'ambassadeur de Venise, qui étoient dans le cabinet, fendirent la foule et vinrent saluer le roi d'Espagne, témoignant une grande joie du parti que le Roi venoit de prendre. Pendant tout ce temps-là le comte de Zenzendorf étoit toujours demeuré dans le

salon, attendant son audience. Le soir, à son coucher, le roi d'Espagne donna le bougeoir à l'ambassadeur d'Espagne; et l'après-dîner, quand il alla à Meudon, les gardes françoises et suisses battirent au champ.

Le Roi le verra souvent en particulier jusqu'à son départ, et M. de Torcy l'entretiendra souvent des affaires pour lui en donner connoissance; il ira tous les soirs chez madame de Maintenon pendant que le Roi y sera, et on le mènera à Marly le premier voyage qu'on y fera.

La première chose que fit monseigneur le duc de Bourgogne, quand il sut le parti que le Roi avoit pris d'accepter le testament, ce fut de faire prier le Roi, par M. de Beauvilliers, de trouver bon qu'il conduisît le Roi son frère jusqu'à la frontière; le Roi répondit à M. de Beauvilliers que monseigneur le duc de Bourgogne lui faisoit plaisir d'avoir pensé cela, que non-seulement il le trouvoit bon, mais qu'il y enverroit le duc de Berri avec lui; ils ne mèneront nul précepteur au voyage, ce qui augmente fort la joie que monseigneur le duc de Berri a de voyager.

Mercredi 17, à Versailles.

Monseigneur vint ici de Meudon à la fin du lever du Roi, puis alla chez le roi d'Espagne, où ils furent seuls pendant quelque temps; ensuite le Roi alla à la messe, faisant passer le roi d'Espagne devant lui, hormis dans l'appartement du roi d'Espagne, où le Roi prenoit la droite.

Dans la conversation, Monsieur dit à l'ambassadeur d'Espagne qu'il falloit que le roi d'Espagne apprît incessamment l'espagnol; l'ambassadeur répondit que c'étoit aux Espagnols à apprendre le françois.

Il arriva hier des nouvelles de Rome; des sbires ayant voulu insulter le prince Vainy jusque dans sa maison, où sont les armes de France, M. de Monaco y accourut lui-même, et dit au commandant des sbires: « Ce n'est plus » la maison du prince Vainy, c'est celle de » l'ambassadeur de France, puisque j'y suis ». Le commandant voulut se retirer; quelques sbires n'obéirent pas assez promptement; les gentilshommes de l'ambassadeur mirent l'épée à la main pour les chasser, avec ordre pourtant de l'ambassadeur de ne blesser personne. Les sbires qui étoient dans la rue voyant qu'on

chassoit à coups d'épée leurs camarades qui étoient dans la maison, firent une décharge et blessèrent à mort un gentilhomme sur lequel l'ambassadeur s'appuyoit, qui tomba du coup, et l'ambassadeur sur lui; il y eut encore d'autres domestiques de M. de Monaco blessés de cette décharge.

Il y a long-temps qu'on avoit vu en France trois rois ensemble dans la même maison.

Le soir Sa Majesté catholique alla chez madame de Maintenon, et après avoir été quelque temps enfermé avec le Roi, il alla jouer à des petits jeux à courir et à danser aux chansons avec madame la duchesse de Bourgogne et ses dames; il a un peu quitté la gravité qu'il a déjà en public comme s'il étoit né à Madrid.

Jeudi 18, à Versailles.

Le roi d'Espagne alla tirer des lapins, et au retour il en donna six à l'ambassadeur, qu'il fit entrer seul dans son cabinet, et qui le remercia à genoux. Le roi d'Espagne lui avoit fait un meilleur présent le matin, car il lui avoit envoyé 40,000 livres; il en a d'autant plus besoin, qu'il ne reçoit rien d'Espagne présentement.

Le Roi donne à MM. de Beauvilliers et de

Noailles chacun 50,000 livres, pour faire le voyage; ils se préparent l'un et l'autre à le faire avec beaucoup de magnificence: ce voyage coûtera au Roi trois millions; le Roi donne au duc d'Harcourt, qui s'en va ambassadeur en Espagne, 60,000 livres pour son équipage; et l'on dit qu'il lui donnera 8,000 livres par mois pour sa subsistance.

Vendredi 19, à Versailles.

Le roi d'Espagne prit le grand deuil, mais en noir; il n'y a que le roi de France qui le porte en violet; et le roi d'Angleterre ne le porte en violet que parce qu'il porte toujours le titre de roi de France (1).

Comme la santé de M. de Beauvilliers est assez mauvaise, madame de Beauvilliers a demandé au Roi permission de faire le voyage, ce que le Roi a fort approuvé; et afin qu'elle ne soit pas seule, madame de Chiverni, sa cousine germaine, fera le voyage avec elle.

---

(1) Il est singulier que ce roi détrôné, qui recevoit une hospitalité si généreuse, soutînt toujours à Versailles de telles prétentions.

Samedi 20, à Versailles.

Le Roi nous dit que dans le testament il étoit marqué que les rois étoient majeurs à quatorze ans. Celui-ci en aura dix-sept accomplis le mois qui vient.

Dimanche 21, à Versailles.

Les trois cardinaux de jour dans le conclave ont écrit au Roi pour demander pardon de ce qui s'est passé à Rome à l'occasion du prince Vainy, et prient le Roi de leur donner ses ordres pour la justice qu'il voudra qu'on fasse. Le Roi, qui sait bien qu'il n'y a nulle mauvaise intention de la part du sacré collége, a répondu qu'il oublioit cette affaire, qu'ils punissent les coupables comme ils le jugeroient à propos; et en même temps il a écrit au cardinal d'Estrées qu'en cas qu'il y eût quelqu'un des sbires condamné à mort, il demandât sa grâce de la part du Roi. Plus Sa Majesté est grande et puissante, plus elle veut faire des actions de clémence et de générosité.

J'appris que le jeudi, qui fut le jour que le Roi accepta, à Fontainebleau, les couronnes d'Espagne pour monseigneur le duc d'Anjou, Sa Majesté avoit ordonné qu'on mît en liberté

tous les galériens sujets de la monarchie d'Espagne. Il y en avoit environ trois cents sur nos galères.

Lundi 22, à Versailles.

L'après-dîner le Parlement, en corps et en robes rouges, mais sans fourrures et sans leurs mortiers, vinrent haranguer le roi d'Espagne. Le premier président portoit la parole. Le duc de Gesvres, comme gouverneur de Paris, accompagnoit le Parlement; il y eut même quelque petite dispute, parce que le duc de Gesvres vouloit entrer dans la chambre du roi d'Espagne devant le premier président, qui s'y opposa. M. de Blainville, grand-maître des cérémonies, dit au duc de Gesvres que sa place étoit de marcher entre le premier et le second président; et le duc de Gesvres y marcha sans en faire aucune difficulté. Il est certain que le gouverneur de Paris accompagnant le Parlement ne doit jamais marcher que le second; et si le premier président n'y étoit pas, le plus ancien des présidents à mortier prendroit sa place; si même il n'y avoit point de président, le plus ancien des conseillers marcheroit à la tête du Parlement et du gouverneur de Paris. Le premier président fit une harangue telle qu'il

convient à un homme de son rang, pleine de sagesse et de noblesse. Le roi d'Espagne y répondit très-bien; et après avoir remercié le Parlement, il dit des choses fort gracieuses au premier président, louant son mérite personnel; ensuite la Chambre des comptes harangua: le président Nicolaï portoit la parole. Il ne fit qu'un compliment, mais fort éloquent, à son ordinaire; les gens du Roi ne parlèrent point; la Cour des aides, la Cour des monnoies, la Ville et l'Université haranguèrent tous. Il y eut une dispute entre le grand-maître des cérémonies et les introducteurs des ambassadeurs. Ceux-ci prétendoient devoir accompagner le Parlement et toutes les Cours supérieures, quoiqu'ils ne les accompagnent pas quand ils viennent haranguer le Roi; mais en cette occasion-ci, comme c'est un roi étranger, ils ont prétendu y devoir être à côté du grand-maître des cérémonies, mais à sa gauche. Cela se fit ainsi pour Marie de Gonzague, reine de Pologne; mais cela ne s'est pas fait depuis; et quand le reine de Suède vint en France, et en dernier lieu quand le roi et la reine d'Angleterre y vinrent, les introducteurs n'y ont point paru. Le Roi s'en est tenu à ces derniers exemples et a décidé la question contre eux; mais il a trouvé bon qu'un des introducteurs se tînt auprès du

roi d'Espagne, et qu'il lui dit quand les compagnies entroient : *Voilà le Parlement.* Ainsi c'est une petite fonction qui leur reste.

M. de Beauvilliers ne voulut pas que Chazeron, lieutenant des gardes-du-corps en service auprès du roi d'Espagne, se tînt derrière la chaise de Sa Majesté aux audiences. Chazeron prétend qu'il y devoit être, puisqu'il représente le capitaine des gardes qui y est chez le Roi; et de plus les lieutenants des gardes sont toujours, en pareille occasion, derrière la chaise de Monseigneur. Chazeron obéit fort sagement, et M. de Beauvilliers dit qu'il prendroit l'ordre du Roi là-dessus, et fit beaucoup d'honnêtetés à Chazeron, et même il le fit revenir derrière la chaise.

Monsieur dit en causant avec l'ambassadeur d'Espagne que le Roi son maître avoit déjà la gravité espagnole : « Ce qui m'en plaît davan» tage, répondit l'ambassadeur, c'est qu'avec » la gravité espagnole il conserve toute la » politesse et la douceur françoise ».

Durant toutes les audiences, le roi d'Espagne ne s'est ni levé ni découvert.

Le Roi jugea le soir la petite dispute qu'il y a eu ce matin entre M. de Beauvilliers et M. de Chazeron, et la jugea en faveur des lieutenants des gardes-du-corps, dont M. de Beauvilliers

fut fort aise, étant très-content de la conduite de Chazeron en cette occasion-là.

Mardi 23, à Versailles.

Le Grand-conseil et l'Académie haranguèrent, l'après-dîner, le roi d'Espagne. Le premier président du grand-conseil, et La Chapelle, directeur de l'Académie, portoient la parole. Leurs harangues furent fort louées, et on loua encore bien plus les réponses du roi d'Espagne, qui sont justes et précises.

Mercredi 24, à Marly.

Monsieur, Madame et M. de Chartres allèrent le matin à Paris, et le roi d'Espagne alla l'après-dîner au Palais-Royal les voir; il y avoit une grande foule de peuple dans les rues pour le voir passer. Pendant qu'il fut au Palais-Royal, il se montra sur des balcons qui donnent dans les rues, et le peuple crioit de bon cœur: *Vive le roi d'Espagne!* S. M. catholique arriva ici à sept heures; il entra d'abord chez madame de Maintenon où étoit le Roi, qui lui dit: « Monsieur, pendant ce voyage-ci, voyez » ce que vous aimez le mieux faire; ne vous » contraignez sur rien; chassez, promenez- » vous, jouez, enfin choisissez ce qui vous di- » vertira davantage ».

Jeudi 25, à Marly.

Le roi d'Espagne joua aux échecs avec M. de La Rochefoucault; il aime fort ce jeu-là, et n'aime point du tout les jeux de cartes.

Vendredi 26, à Marly.

Le marquis de Bedmar est charmé du Roi, de toutes ses manières, et fort content de la joie qu'il voit à tous les courtisans. Ils (1) virent avec grand plaisir le dîner du Roi, et la familiarité de nos maîtres avec les courtisans qui ne fait qu'augmenter notre respect. Après le dîner, le Roi alla à la promenade, où ils le suivirent; et d'abord le Roi commanda aux courtisans de mettre leurs chapeaux : honnêteté qu'il a toujours accoutumé d'avoir; les Espagnols en furent un peu étonnés, et le Roi leur dit : « Messieurs, jamais on ne se couvre devant moi, mais aux promenades je veux que ceux qui me suivent ne s'enrhument point ». Le marquis de Bedmar lui dit : « Ha! sire, je voudrois que le Roi, mon maître, entendît cela ». Le roi d'Espagne étoit à la promenade

(1) Les Espagnols.

avec le Roi, mais il n'étoit pas auprès de lui dans ce moment-là.

Malgré le vilain temps, en passant dans l'endroit où est l'escarpolette, le roi d'Espagne y voulut aller, et le Roi, craignant que la pluie n'eût pourri quelques-unes des cordes, lui défendit expressément d'y aller, et en se retournant au marquis de Bedmar, il lui dit : « Voici la seule occasion où je veuille me servir de mon autorité; dans les autres, je donnerai mes conseils ».

On agite plusieurs questions, dont en voici quelques-unes; savoir : quelle livrée portera le roi d'Espagne ; s'il gardera la livrée bleue de France, où s'il gardera la livrée jaune, qui est l'ancienne livrée de la maison de Bourgogne. Le Roi a dit qu'il falloit entièrement s'en remettre aux Espagnols, savoir encore quelles armes il portera : s'il portera les armes de France sans brisure, où s'il y mettra la bordure de gueule, qui est la brisure des ducs d'Anjou; savoir encore comme il portera la couronne au-dessus de ses armes. On fait faire trois ou quatre dessins différents de cette couronne : on n'a pas encore déterminé laquelle il prendra.

Samedi 27, à Versailles.

Pendant la chasse, M. de La Rochefoucault dit au roi d'Espagne qu'il le plaignoit bien de ne pouvoir avoir de meute à Madrid; Sa Majesté lui répondit : « Il y en a bien en Afrique, qui est un pays encore plus chaud, pourquoi n'en aurois-je pas en Espagne? On dit que le roi de Maroc en a une bonne; le premier tribut que je lui veux imposer, c'est de m'envoyer des chiens tous les ans ».

Le marquis de Bedmar s'est loué du directeur de la douane de Péronne, qui, sachant son nom et pourquoi il venoit en France, n'a point voulu faire ouvrir ses malles et ses portemanteaux, ni prendre d'argent de lui, quoique le marquis de Bedmar lui en offrît. M. de Chamillart a écrit à ce directeur qu'il en usât de même pour le retour, que le Roi lui savoit bon gré de son procédé, et l'en récompenseroit.

Le soir, chez madame de Maintenon, le roi d'Espagne donna à madame la duchesse de Bourgogne de fort jolis pendants d'oreilles de perles et de diamants que la Reine avoit donnés à madame la Dauphine, et qui étoient tombés dans le partage de monseigneur le duc d'Anjou, quand Monseigneur donna à ses trois fils les

pierreries qu'avoit eues madame la Dauphine. Avant que le roi d'Espagne fit ce présent, il consulta madame de Maintenon, pour savoir si ce présent n'étoit pas trop petit, et la priant ensuite d'aider à le faire recevoir agréablement de madame la duchesse de Bourgogne.

Le Roi nous dit à son coucher qu'on ne pouvoit pas être plus content qu'il l'étoit du roi d'Espagne; que, dans les affaires dont il lui parloit il lui trouvoit beaucoup de sens, beaucoup d'ouverture d'esprit et de bonnes intentions.

Dimanche 28, à Versailles.

Le Roi a fait faire une toison pour le roi d'Espagne, qu'il prendra avant de partir d'ici. Quand on a déjà un ordre de chevalerie, il ne faut plus être chevalier pour porter la Toison, sans cela le roi d'Espagne se seroit fait recevoir chevalier par un chevalier de la Toison.

Lundi 29, à Versailles.

Le roi d'Espagne emportera des lettres-patentes, enregistrées au Parlement, par lesquelles on déclarera que, quoiqu'il soit devenu étranger en devenant roi d'Espagne, ses droits à la couronne de France pour lui

et pour ses descendants seront conservés. Henri III, étant duc d'Anjou et sortant de France pour aller être roi de Pologne, ne voulut point partir sans avoir de pareilles lettres-patentes, et le Roi avoit promis à M. le prince de Conti, quand il alla en Pologne, de lui en faire expédier sitôt qu'il seroit couronné roi de Pologne.

Le Roi a réglé que le roi d'Espagne porteroit sur les écussons des royaumes d'Espagne les armes de France en plein sans brisure, attendu qu'il n'y avoit point d'apanage donné à monseigneur le duc d'Anjou, et que ce n'étoit qu'un titre qu'il avoit avant d'être roi d'Espagne.

Mardi 30, à Versailles.

Le Roi nous dit le matin qu'il avoit beaucoup d'affaires, et qu'il ne sortiroit point de tout le jour. Il donne vingt et une bourses de mille pistoles aux trois princes, qui seront presque toutes employées en charités durant leur voyage.

Mercredi, 1er décembre, à Versailles.

On a changé quelque chose aux armes que le roi d'Espagne portera. On vouloit d'abord

qu'il portât sur les armes des royaumes d'Espagne les armes de France sans brisure ; l'on a jugé depuis qu'étant cadet, il devoit en porter une, qu'il n'étoit point nécessaire d'avoir un apanage pour cela ; ainsi il portera pour brisure une bordure de gueule.

Jeudi 2, à Versailles.

Le roi d'Espagne prit le matin la Toison ; le Roi lui en a fait faire une fort belle ; il la porte avec un ruban noir cordonné.

Vendredi 3, à Versailles.

L'après-dîner, le Roi alla se promener à Marly ; avant que d'y aller, il passa chez le roi d'Espagne, à qui il dit de n'aller faire aucune visite d'adieu. Toute la maison royale, tous les courtisans vinrent prendre congé de Sa Majesté l'après-dîner. Le soir, chez madame de Maintenon, le Roi fut quelque temps enfermé avec lui. Il y eut déjà bien des larmes de répandues. Il a prié le Roi de lui vouloir donner son portrait ; l'approche du départ le rend fort triste ; on le regrettera fort ici : il s'est fait aimer et estimer de tout le monde ; il gagne beaucoup à être connu.

Samedi 4, à Versailles.

Départ du roi d'Espagne.

Le roi d'Espagne alla dès le matin chez le Roi, où il fut seul, et avant que les courtisans entrassent; il alla ensuite chez Monseigneur, avec qui il fut enfermé assez long-temps. Sur les dix heures, les deux Rois, suivis de toute la maison royale, et d'une foule extraordinaire de courtisans, entendirent la messe dans la tribune, puis descendirent le grand degré et montèrent en carrosse; les deux rois au fond, et madame la duchesse de Bourgogne entre eux deux, Monseigneur au-devant, avec messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berri, Monsieur et Madame aux portières, les gendarmes, les chevau-légers suivoient leurs Majestés; on avoit même fait venir cent gardes-du-corps de plus qu'à l'ordinaire. On trouva en arrivant à Sceaux les deux compagnies de mousquetaires, qui faisoient chacune deux escadrons. Il y avoit sur le chemin de Versailles à Sceaux une infinité de carrosses et de peuple qui étoit venu de Paris pour voir passer les Rois; leurs Majestés arrivèrent un peu après midi à Sceaux, où ils trouvèrent une infinité de courtisans et de dames. Le Roi mena d'abord

le roi d'Espagne dans la dernière pièce de l'appartement ; il nous fit demeurer dans le salon, et défendit que personne n'entrât; il demeura un quart d'heure seul avec le roi d'Espagne, et puis il appela Monseigneur, qui étoit demeuré dans le salon avec la maison royale et quelques courtisans ; les deux Rois et Monseigneur demeurèrent quelque temps ensemble. Ensuite Sa Majesté y fit entrer l'ambassadeur d'Espagne, qui prit congé du roi son maître. Un moment après, le Roi fit entrer M. le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne, monseigneur le duc de Berri, Monsieur et Madame, et puis il appela les princes et les princesses du sang; les portes de l'endroit où ils étoient restèrent ouvertes; nous n'entendions pas ce qu'ils disoient, mais nous voyions les deux rois fondre en larmes; Monseigneur appuyé contre la muraille, et se cachant le visage ; Monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne, monseigneur le duc de Berri, toute la maison royale pleurant et poussant même des cris d'affliction; on ne sauroit s'imaginer un spectacle plus grand, plus touchant, plus attendrissant: enfin il fallut se séparer; le Roi conduisit le roi d'Espagne jusqu'au bout de l'appartement, et se cachoit le visage pour

cacher ses larmes. Le roi d'Espagne monta en carrosse avec messeigneurs ses frères, pour aller coucher à Châtre. Le Roi rentra quelque temps dans la maison pour se remettre, et puis il alla se promener dans le parc en calèche, où étoit madame la duchesse de Bourgogne auprès de lui, et derrière, Monsieur et Madame.

Monseigneur, après avoir vu monter le Roi en calèche, ne put le suivre à la promenade dans les jardins, comme il l'avoit résolu; il étoit si attendri, si touché, qu'il ne voulut plus voir personne; il monta en carrosse pour aller à Meudon, où il demeurera quelques jours. On ne sauroit s'imaginer de séparation plus tendre et plus douloureuse que celle que nous avons vue aujourd'hui; il sembloit que les François et les Espagnols qui étoient là eussent tous oublié le sujet de joie qu'ils ont.

L'ambassadeur d'Espagne dit plus d'une fois que la nation espagnole ne devoit jamais oublier l'obligation qu'ils avoient au Roi de leur donner pour maître un fils à qui il témoignoit tant d'amitié, et qu'il regrettoit si tendrement. Quand le Roi eût fait entrer M. le Prince, et ensuite les princes du sang, le Roi dit au roi d'Espagne: « Voici les princes de mon sang et » du vôtre; les deux nations présentement ne » doivent plus se regarder que comme une

» même nation ; elles doivent avoir les mêmes » intérêts ; ainsi je souhaite que ces princes » soient attachés à vous comme à moi ; vous ne » sauriez avoir d'amis plus fidèles et plus assu- » rés ». Que ne savons-nous de même tout ce que le Roi dit en particulier au roi d'Espagne !

Le Roi ne nous a jamais paru rien faire avec plus de dignité, de bonne grâce, que tout ce qu'il a fait aujourd'hui ; il n'a jamais marqué tant de tendresse, et jamais il ne nous a paru si grand et si aimable.

Madame la duchesse de Bourgogne, après la promenade, fit une grande collation. M. du Maine envoya aux gardes-du-corps, aux gendarmes, aux chevau-légers et aux mousquetaires des vivres et du vin en abondance ; il y avoit des repas dans plusieurs chambres différentes, et pour les courtisans, et pour toute leur suite ; et on ne sauroit rien faire plus magnifiquement.

Le Roi, en disant le dernier adieu au roi d'Espagne, qu'il avoit conduit jusqu'au bout de l'appartement, le tint long-temps entre ses bras ; les larmes qu'ils répandoient l'un et l'autre entrecoupoient tous leurs discours. Monseigneur embrassa ensuite le Roi son fils, et puis le Roi vint encore l'embrasser, mar-

quant encore la peine extrême qu'il avoit de le quitter.

Mercredi 8, à Marly.

Le dernier roi d'Espagne, quelques mois avant de mourir, avoit consulté le feu Pape sur le parti qu'il devoit prendre pour sa succession, cherchant à faire ce qui étoit le plus juste et ce qui pouvoit le plus affermir le repos de l'Europe. Le Pape lui manda que la justice étoit de laisser tous les royaumes aux enfants de monseigneur le Dauphin, et que par là il conserveroit sa monarchie dans son entier et la paix universelle. Jamais le Pape ne s'étoit vanté ici d'avoir donné un conseil si sage et dont nous devions être si contents.

Vendredi 10, à Marly.

On eut des lettres du roi d'Espagne et des princes arrivant de Saint-Laurent-des-Eaux. Le roi d'Espagne écrit au Roi et signe Philippe; il ne signera *yo el Rey* que quand il sera arrivé en Espagne; il met au-dessus de la lettre au Roi, *mon frère et mon aïeul.* Il changera le nom d'aïeul en celui de grand-père, et écrira toujours comme cela. Monseigneur le

duc de Berri écrivit au Roi pour la première fois; il lui fit réponse sur-le-champ.

Samedi 11, à Marly.

Mardi matin, à Versailles, le Roi, après son lever, reçut les magistrats de Dantzick à l'audience. Ils parlèrent avec toute la soumission convenable, ne songeant point à se justifier et ne venant que demander pardon. Celui qui portoit la parole dit au Roi que plus ils le regardoient comme une divinité, plus ils devoient espérer qu'un sincère et cuisant repentir leur feroit obtenir miséricorde. Le Roi parut touché de leurs discours; mais on croit qu'avant de leur pardonner, il leur ordonnera de dédommager les banquiers qui étoient dans les intérêts de M. le prince de Conti, dont les maisons furent pillées après que le prince fut parti de leur rade pour revenir en France.

Dimanche 12, à Marly.

On mande de Berlin que M. l'électeur de Brandebourg s'étoit déclaré roi de Prusse étant à table, et que tout d'un coup il avoit pris cette qualité en buvant à la santé de Frédéric Ier, roi de Prusse, qu'il l'avoit portée au grand-maître de sa maison, et que tous les conviés

l'avoient bue et l'avoient traité de Majesté. Il doit partir incessamment pour s'en aller à Kœnisberg, capitale de la Prusse, pour s'y faire couronner.

FIN DE L'ANNÉE 1700.

ANNÉE 1701.

Dimanche, 2 janvier, à Versailles.

M. de Barbezieux tomba malade avant-hier au soir ; son mal devient très-considérable, et M. Fagon a dit au Roi, à son coucher, qu'il en avoit très-mauvaise opinion.

Lundi 3, à Versailles.

Le soir, le Roi travailla avec M. de Saint-Pouanges, et lui ordonna de dire à M. de Barbezieux, de sa part, qu'il enverroit à tout moment savoir de ses nouvelles, s'il n'en apprenoit dix fois le jour par M. Fagon; la maladie augmente.

Mardi 4, à Versailles.

Le Roi eut la confirmation de la levée du siége de Nerva et de la défaite des Moscovites par le roi de Suède. L'action est belle et grande pour ce jeune roi, qui n'a pas encore dix-huit ans. Il y a eu plus de vingt mille Moscovites

tués. Le duc de Croy, qui en étoit général, a été pris dans le combat. On dit encore qu'il s'est fait prendre de peur que le Czar, à qui il avoit conseillé cette entreprise-là, ne lui fît couper le cou.

Madame de Louvois est arrivée; elle est auprès de M. de Barbezieux, son fils, de qui on n'espère plus rien.

Mercredi 5, à Marly.

Le Roi partit à trois heures de Versailles, pour venir ici. Une heure après qu'il fut arrivé, M. de Saint-Pouanges vint de Versailles, apporter la nouvelle que M. de Barbezieux étoit mort.

Jeudi 6, à Marly.

M. l'archevêque de Reims vint au lever du Roi et lui apporta les sceaux de l'ordre du Saint-Esprit, dont M. de Barbezieux étoit chancelier; il recommanda les filles de son neveu au Roi, et assura Sa Majesté qu'il laissoit plus de dettes qu'il n'avoit de bien. Le Roi lui parla fort gracieusement, et on croit que Sa Majesté fera donner quelque chose à sa famille par ceux qui rempliront ces charges-là.

Samedi 8, à Marly.

M. de Chamillart vint au lever du Roi, comme il en avoit reçu l'ordre; Sa Majesté lui donna la charge de secrétaire-d'état, comme M. de Barbeizeux l'avoit, et veut qu'il demeure contrôleur-général. Ainsi le voilà chargé de la guerre et des finances, ce que nous n'avons point encore vu à personne. Il donnera cent mille écus, qui seront partagés entre les trois filles de M. de Barbezieux.

Dimanche 9, à Marly.

M. Desalleurs, notre envoyé en Brandebourg, a ordre de quitter cette cour-là. On croit qu'il demeurera à Cologne auprès de l'Electeur. Il quitte Berlin, parce que l'électeur de Brandebourg s'en va en Prusse pour se faire couronner roi, et qu'il ne peut pas demeurer auprès de lui; car nous ne le reconnoissons pas pour roi.

Jeudi 13, à Versailles.

Le roi d'Angleterre cassa, il y a quelques jours, son parlement, le croyant très-opposé à ses volontés; il en assemble un autre qui ne

lui sera pas plus favorable, à ce qu'on croit. Il commencera ses séances le 27 février.

Vendredi 14, à Versailles.

Sur les trois heures, M. Bontems fut frappé d'une paralysie qui lui est tombée particulièrement sur un bras et sur une jambe du même côté. M. Fagon ne croit pas qu'il en puisse revenir; il a soixante-quinze ans; c'est un homme en bénédiction à la cour, qui n'a jamais fait mal à qui que ce soit, et qui a fait beaucoup de bien; son fils aîné a la survivance de la charge de son père, de premier valet-de-chambre.

Samedi 15, à Versailles.

M. le cardinal de Bouillon a fait frapper une médaille à Rome, qui fait du bruit ici : dans cette médaille, il prend la qualité de grand aumônier de France. Cette médaille a été frappée à la clôture du jubilé. Le Pape ferme la porte de Saint-Pierre, et le cardinal doyen celle de Saint-Paul. On a envoyé de ces médailles-là au Roi, et l'on dit que le cardinal de Bouillon présentement tâche de les supprimer.

Dimanche 16, à Versailles.

Au coucher du Roi, on sut que le bonhomme Bontems étoit à la dernière extrémité; il est regretté généralement de tout le monde.

Lundi 17, à Versailles.

Le Roi, au retour de la chasse, trouva que le bonhomme Bontems étoit mort.

Mardi 18, à Versailles.

Le Roi alla se promener à Trianon, où il fait planter.

Il a donné six mille livres de pension à Bontems l'aîné, son premier valet-de-chambre, et quatre mille livres au cadet, qui est le premier valet de garde-robe; il leur conserve à tous deux des entrées, et le pouvoir d'avoir le passe-partout pour entrer par les derrières, comme ils avoient durant la vie de leur père. Il donne à l'aîné, aux Tuileries, à Paris, un logement magnifique, qu'avoit feu M. Bontems; il lui donne aussi un beau logement ici. Sa Majesté, en se promenant à Trianon, fit l'éloge du bonhomme Bontems, et témoigna le regretter tendrement.

Jeudi 20, à Marly.

Le Roi se promena dans ses jardins, et au retour, il y eut une loterie chez madame de Maintenon; ces loteries-là sont toujours de l'argenterie et des bijoux que le Roi donne *gratis* aux dames. Il n'y eut pas de bal, parce que c'est l'anniversaire de la mort de la Reine-mère; les bals commenceront demain.

Vendredi 21, à Marly.

M. de Vendôme arriva à Versailles lundi, après avoir demeuré long-temps à Anet, où il a fait le grand remède. Il se croit guéri; les chirurgiens le croient aussi; cependant il n'a point voulu demander à venir ici, de peur de faire encore de la peine aux dames. Si sa santé est entièrement raffermie, et qu'il ne reparoisse rien ce printemps, on croit qu'il épousera mademoiselle d'Elbeuf.

Samedi 22, à Marly.

Le soir, après souper, madame la duchesse de Bourgogne dansa aux chansons dans le salon jusqu'à une heure.

On a des lettres de Bayonne, du 15; nos princes y arrivèrent en bateau, le 13, ayant

couché à Dax le jour d'auparavant. On mande qu'il y a plus de quatre mille Espagnols à Bayonne, parmi lesquels il y a dix ou douze hommes considérables : Castanaga en est. S. M. catholique se mit dans un fauteuil, à la porte de son cabinet, pour se laisser saluer par ses sujets; tous les gentilshommes lui baisoient la main : il avoit auprès de lui le duc d'Ossune, le duc de Vezar, et le fils aîné du duc d'Albe, qui lui marquoient ceux qui devoient avoir l'honneur de lui baiser la main; tous les autres lui faisoient la révérence : il vouloit les voir tous. Le duc d'Harcourt, qui étoit arrivé quelques jours auparavant, étoit à la droite de son fauteuil, le duc de Noailles à la gauche, et le duc de Beauvilliers derrière le fauteuil. Sa Majesté devoit repartir de Bayonne le 18, et être le 21 à Iron, où il doit trouver sa maison et son équipage qui n'est pas nombreux; on a retranché deux cent mille écus de la dépense qui étoit destinée pour envoyer cet argent à M. de Vaudemont, à Milan, d'Iron. S. M. catholique ira jusqu'à Vittoria, à cheval ou sur des mules, et à Vittoria, il montera en carrosse où il sera seul dans le fond, le duc d'Harcourt seul au devant; le comte d'Ayen, et un gentilhomme de la chambre seront aux portières.

Pendant le voyage, M. de Beauvilliers a été souvent enfermé avec le roi d'Espagne pour l'instruire des affaires : depuis qu'il est à Bayonne, le duc d'Harcourt est entré dans leur conseil ; le duc de Noailles y entre aussi quelquefois.

On a fait un pont sur la Bidossoa, qui n'est pas au même endroit où étoit celui de la Conférence.

Dès que messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berri seront séparés du Roi leur frère, ce qui doit avoir été fait vendredi 21, ils reviendront par la même route jusqu'au Mont-de-Marsan, où ils prendront le chemin de Tholose ; ils auront une table de dix-huit couverts, où ils feront manger les gens de qualité qui ont l'honneur de les suivre. M. et madame de Beauvilliers reviendront du Mont-de-Marsan droit ici.

Dimanche 23, à Marly.

Le soir, il y eut un bal avant souper ; le Roi y demeura jusqu'à neuf heures. Quand le Roi et Monseigneur ne sont point au bal, toutes les dames et les princesses du sang même, se lèvent lorsque madame la duchesse de Bourgogne danse ; mais quand le Roi ou Monsei-

gneur y sont, il n'y a que les dames attachées à elle qui se lèvent.

Le soir, après souper, madame la duchesse de Bourgogne dansa aux chansons, et joua à des petits jeux à courir avec les courtisans.

Mardi 25, à Versailles.

Le fils de madame d'Entrague et le fils de M. du Térail, qui n'a que seize ans, ont eu une querelle, où M. du Térail a été dangereusement blessé. On prétend que c'est un duel; on espère que les informations feront voir que ce n'en étoit pas un.

Mercredi 26, à Versailles.

Le Roi envoya le baron de Breteuil, introducteur des ambassadeurs, jusqu'au Bourg-la-Reine au-devant du connétable de Castille, ambassadeur extraordinaire d'Espagne : honneur qu'on ne fait à aucun ambassadeur. Il y en a pourtant un exemple sous ce règne, qui fut quand le marquis de La Fuentes vint avouer la prééminence de la France sur l'Espagne; le connétable assure que son bisaïeul reçut les mêmes honneurs sous Henri IV. Le baron de Breteuil, dans le compliment qu'il lui fit, ne manqua pas de lui faire valoir l'honneur extraordinaire que le Roi lui faisoit rendre.

Jeudi 27, à Versailles.

Le Roi alla se promener à Trianon; Monseigneur courut le loup; madame la duchesse de Bourgogne dîna chez madame la duchesse du Lude, où il y eut bal l'après-dîner; elle avoit dîné mardi chez madame de Dangeau, où il y avoit eu bal de même; mais à ces bals il n'y avoit que ces dames, soit de celles qui y avoient dîné, soit de celles qui y vinrent en masque.

Vendredi 28, à Versailles.

Lundi au soir, en arrivant de Marly, le Roi dit à Madame qu'on lui mandoit de Vienne, que le roi des Romains avoit dit publiquement que l'Empereur ne se devoit pas mettre en peine pour de l'argent, qu'il y avoit un secret sûr pour en avoir, qui étoit de faire pendre la moitié des ministres et de chasser l'autre. Madame trouva l'expédient tel qu'il est, mais elle n'en fut point surprise; car on connoît l'humeur violente du roi des Romains. Ce n'est pas M. de Villars qui a mandé cela; mais le Roi ajouta que celui qui le lui mandoit étoit homme bien informé.

Samedi 29, à Versailles.

Le Roi donna le matin, en particulier, une grande audience au connétable de Castille. Le Roi étoit découvert et avoit laissé son chapeau sur la table. Quand le Roi veut être découvert, il ne prend jamais son chapeau à la main.

M. Noblet apporta ici la nouvelle de la séparation de nos princes; elle se fit le samedi 22, dans l'île des Faisans. Ils passèrent en carrosse jusque dans cette île; et là le roi d'Espagne monta dans un petit bateau avec le duc d'Harcourt, le comte d'Ayen et le marquis de Quintana, gentilhomme de sa chambre, qui sont ceux qui seront dans son carrosse jusqu'à Madrid. Il y avoit un pont fait aussi depuis l'île des Faisans jusqu'à Iron; mais il n'y passa que les bagages. Il y eut bien des larmes de répandues de la part des princes, et on eut peine à les séparer; il paroît que leur amitié a encore augmenté dans le voyage. Le roi d'Espagne alla coucher à Iron, et nos princes revinrent à Saint-Jean-de-Luz. En arrivant à Iron, S. M. catholique alla à l'église, où l'on chanta le *Te Deum;* il y fut reçu avec des acclamations extraordinaires; il y reçut les compliments de tous les corps de la province; il alla le lendemain 23 visiter Fontarabie. Pendant

qu'il faisoit le tour de la place, les François qui avoient l'honneur de le suivre lui demandèrent en badinant s'il trouvoit bon que le duc d'Harcorut et eux tous vissent la place. Il leur répondit : *On m'a bien laissé voir Bayonne.* La réponse plut fort aux Espagnols et à tous ceux qui le suivoient. Il soupa le soir à l'espagnole : ses gentilshommes de la chambre le servent, et comme c'est une de leurs fonctions de le déchausser, ils le faisoient d'une manière fort incommode pour lui ; il ne fit que rire, et leur montra doucement comment il falloit qu'ils fissent. Il a déjà rappelé le prince d'Armstad de la vice-royauté de Catalogne, qu'il a donnée au comte de Palme, neveu du cardinal Portocarrero, et a suivi en cela l'avis de la junte, qui lui en avoit écrit. Il partit d'Iron le lundi 24, en carrosse, quoiqu'il eût résolu d'aller jusqu'à Vittoria à cheval. Il devoit ce jour-là visiter les fortifications de Saint-Sébastien; et si la pluie cesse il remontera à cheval. Nos princes repartirent le 23 de Saint-Jean-de-Luz, revinrent à Bayonne, et le 23 à Dax, où Noblet les rejoignit pour leur rendre compte des deux jours qu'il avoit demeuré auprès du roi d'Espagne depuis leur séparation, et d'où il repartit ensuite pour en venir rendre compte au Roi.

Dimanche 30, à Versailles.

Le Roi donna à M. le comte d'Evreux, cadet des enfants de M. de Bouillon, une pension de six mille livres. C'est M. le comte de Tholose qui a demandé instamment cette grâce au Roi pour le comte d'Evreux, qui est fort de ses amis; et quand le comte d'Evreux a remercié Sa Majesté, le Roi lui dit : « Je suis bien aise » de vous faire ce petit plaisir, et en même » temps d'en faire un grand au comte de » Tholose ».

Lundi 31, à Versailles.

Il y a une dispute entre M. d'Avaux, comme maître des cérémonies de l'Ordre, et M. de La Vrillière, comme greffier de l'Ordre. Ils prétendoient l'un et l'autre qu'il étoit de leur charge de rapporter au Roi les preuves de M. de Torcy, nouveau chancelier de l'Ordre. Le Roi avoit jugé en faveur de M. d'Avaux, comme maître des cérémonies de l'Ordre; mais M. de La Vrillière a rapporté depuis des registres de ce qui s'étoit fait en pareille occasion, et il paroît par ces registres que ce n'est ni au maître des cérémonies, ni au greffier à faire ce rapport au Roi, mais aux chevaliers

commissaires qui ont reçu les preuves de noblesse. M. le Premier et M. de Lavardin ont été les commissaires; ainsi on croit que le Roi les chargera de rapporter l'affaire : cela n'est pourtant pas décidé.

Mardi 1er février, à Versailles.

On a enregistré aujourd'hui au Parlement, à la requête du procureur-général, des lettres-patentes du Roi, pour assurer au roi d'Espagne, Philippe V, et à ses enfants mâles nés en bon et loyal mariage, la succession à la couronne de France, en cas que Monseigneur le duc de Bourgogne vînt à mourir sans enfants mâles, ou que la branche de ses enfants mâles manquât ou tombât en quenouille, et cela nonobstant que Philippe V soit absent et résident hors du royaume, ou qu'après son décès ses hoirs mâles procréés en loyal mariage soient nés et habitent hors du royaume de France. Ces lettres-patentes sont signées Phelippeaux. M. de Torcy avoit prétendu, comme secrétaire-d'état des étrangers, que c'étoit à lui d'expédier ces lettres; mais le Roi a jugé en faveur de M. de Ponchartrain, comme secrétaire-d'état de la maison.

Mercredi 2, à Versailles.

Le Roi, avant que d'aller à la messe, fit tenir le chapitre des chevaliers de l'Ordre, où M. de Lavardin rendit compte au Roi des preuves de M. de Torcy; il avoit été un de ses commissaires.

Il y eut ici à Paris un furieux ouragan, qui fit de grands désordres pour les bâtiments et dans les jardins. Une poutre de l'église Saint-Louis, dans l'île Notre-Dame, est tombée sur la tête du marquis de Verderone; on ne croit pas qu'il en puisse réchapper. Il y a eu beaucoup de carrosses renversés, et personne ne se souvient d'avoir vu un si grand vent.

Vendredi 4, à Versailles.

Le Roi alla l'après-dîner se promener à Trianon, où l'orage qu'il a fait avant-hier a fait du désordre comme partout ailleurs; il en a fait de considérable à Vincennes, au Louvre et au Luxembourg; il y a eu bien des arbres arrachés dans la forêt de Saint-Germain.

Samedi 5, à Versailles.

Le Roi a demandé aux princesses de lui nommer des dames pour Marly qui dansassent bien.

Mercredi 9, à Marly.

Le roi d'Espagne a ordonné qu'on donnât aux Anglois et aux Hollandois l'argent qui leur reviendra de la part qu'ils ont sur la flotille qui vient d'arriver, et Sa Majesté catholique fait cela, quoiqu'ils ne l'aient point encore reconnu roi; cette bonne foi qu'il leur montre, et la justice qu'il leur rend, devroit bien leur apprendre aussi à lui rendre justice.

Vendredi 11, à Marly.

Dans le conseil que le Roi tint mercredi, Sa Majesté résolut de permettre à toutes les troupes de Hollande, qui sont dans les places de Flandre, et dont nous sommes maîtres présentement, de s'en retourner en Hollande, selon l'ordre qu'ils en auront de MM. les États-Généraux, leurs maîtres; on permet même aux sujets du roi d'Espagne et aux sujets du Roi qui servent dans ces régiments, d'y demeurer, et on ne leur apportera aucun obstacle; un procédé aussi noble n'a pas été sans contradiction; mais le Roi prend toujours les partis les plus justes et les plus glorieux.

Lundi 14, à Versailles.

Le Roi arme quatre-vingts vaisseaux de ligne, et les Espagnols en armeront vingt pour les préparatifs qu'on fait ici pour la guerre ; ce sont de bons moyens pour avoir la paix.

Jeudi 17, à Versailles.

Monseigneur le duc de Bourgogne envoya ces jours passés au Roi une lettre très-bien écrite, par laquelle il supplioit Sa Majesté, très-instamment, si nous avions la guerre, de le faire servir, afin qu'il pût se rendre digne de l'honneur qu'il avoit d'être son petit-fils ; le Roi a paru fort content de cette lettre.

Lundi 21, à Versailles.

Le Roi alla à la volerie pour la première fois de l'année ; madame la duchesse de Bourgogne y étoit à cheval, et toujours à côté du Roi ; le Roi s'approcha du carrosse du connétable, qui se jeta pied à terre ; Sa Majesté lui fit beaucoup d'honnêtetés, dont il fut charmé, et du plaisir de voir le Roi et madame la duchesse de Bourgogne à cheval. La feue reine d'Espagne, fille de Monsieur, avoit voulu introduire cet usage-là en Espagne, et un jour étant à l'Escurial, elle y fit monter la sœur du connétable,

un roi qui n'auroit pas d'enfant; il répondit simplement que n'avoir pas d'enfant n'étoit pas une raison à un roi pour se déshonorer (1). Les premiers jours on n'a laissé entrer de François au Buen-Retiro que le comte d'Ayen, pour laisser Sa Majesté catholique entre les mains des Espagnols; le duc d'Harcourt n'a pas voulu même que sa femme ni son frère entrassent, pour donner l'exemple aux autres François qui le verront les jours suivants en toute liberté.

Mardi, 1er mars, à Versailles.

Le Roi avoit eu l'honnêteté de mander à M. de Vaudemont que M. de Savoie proposoit un traité qui seroit avantageux pour la France et à l'Espagne, mais dont une des conditions étoit que S. A. R. seroit généralissime de toutes leurs troupes en Italie, que Sa Majesté n'avoit point voulu signer ce traité sans savoir auparavant s'il n'auroit pas quelque peine d'être sous M. de Savoie; M. de Vaudemont a répondu qu'il étoit si charmé de cette attention-là du Roi sur ce qui le regardoit, qu'il se sentoit plus que jamais prêt à se mettre dans le feu

(1) Sa conduite a été d'accord avec ses sentiments : on lui donna justement le surnom de *courageux*.

pour son service, et qu'ainsi il ne feroit nulle difficulté de servir sous M. de Savoie, et qu'il lui suffisoit de savoir qu'en le faisant il feroit une chose agréable au Roi, et au roi d'Espagne, et qu'on pouvoit compter qu'il ne songeroit jamais à ses intérêts propres quand il s'agiroit du service de LL. MM. Il a paru pénétré de reconnoissance de l'égard que le Roi a bien voulu avoir pour lui dans cette occasion-là.

Vendredi 11, à Versailles.

Le roi d'Angleterre se trouva fort mal à Saint-Germain. Le Roi y envoya le petit Boudin, M. Fagon n'étant pas en état d'y aller; il dit au Roi, au retour, que le mal du roi d'Angleterre lui paroissoit fort considérable, et que la paralysie lui tomboit sur tout un côté du corps; le Roi commanda, à son coucher, au marquis de Gesvres, d'y aller le lendemain matin, et de lui en apporter des nouvelles à son lever.

Samedi 19, à Versailles.

Monseigneur alla dîner à Meudon, et revint ici au souper du Roi, où il mangea beaucoup; il entra dans le cabinet du Roi après souper, comme à son ordinaire; il fut même très-gai; il descendit chez lui par le petit degré en riant,

étant de la meilleure humeur du monde; il se mit à son prie-dieu, et en se relevant il perdit connoissance. Beaucoup de ses domestiques montèrent chez le Roi, fort éperdus, cherchant M. Fagon et M. Félix. Le Roi, qui étoit à son prie-dieu, descendit par le petit degré qui est fort difficile, malgré un peu de goutte qui lui reste encore. Il trouva Monseigneur dans un triste état. Madame la duchessse de Bourgogne y entra en même temps que le Roi. On ne peut rien s'imaginer de plus triste que l'état où tout le monde étoit. M. Félix saigna Monseigneur, qui se défendoit contre la saignée, et à qui la connoissance n'étoit pas encore revenue; elle lui revint après la saignée; il nous reconnut, et nous nomma tous. Le Roi se rapprocha de lui, le pria de prendre les remèdes que M. Fagon lui faisoit donner. Depuis ce moment, Monseigneur fut toujours de mieux en mieux; il étoit environ minuit, et sur les deux heures, l'émétique, qu'il avoit pris en grande quantité, commença à agir par haut et par bas; la nature se dégagea, et il fut entièrement hors de péril. Le premier soin du Roi, en entrant dans la chambre de Monseigneur, fut d'envoyer chercher un confesseur. Quand Monseigneur eut repris connoissance, il en demanda un lui-même, et

M. le curé demeura toute la nuit dans sa chambre. Le Roi en sortit à deux heures et demie, après avoir vu l'effet de l'émétique, et donna ordre à M. Félix qu'on le vînt éveiller, s'il survenoit le moindre accident. Le Roi étoit dans une affliction inconcevable, ne pouvant retenir ses larmes, et n'ayant presque pas la force de parler.

Lundi 21, à Versailles.

Le Roi a choisi le marquis d'Urfé pour accompagner le roi d'Angleterre dans le voyage qu'il va faire à Bourbon; il est chargé de lui faire rendre, dans toutes les villes de son passage, les honneurs dus à la dignité de Roi. Quand S. M. britannique alla en Irlande, le Roi avoit donné la même commission au comte de Mailly dans toute sa route jusqu'à Brest. Le roi d'Angleterre a témoigné beaucoup de joie de l'attention qu'a eue Sa Majesté en cette occasion; il doit partir le mercredi d'après Pâques.

Jeudi 24, à Versailles.

Les femmes de la halle de Paris députèrent quatre d'entre elles pour venir savoir des nouvelles de Monseigneur; il voulut bien les voir; il y en eut même une qui l'embrassa; les au-

tres lui baisèrent la main; il les remercia, leur donna de l'argent; le Roi leur en fit donner aussi; le petit Bontems les emmena dîner chez lui, et elles s'en retournèrent à Paris charmées d'avoir vu Monseigneur en bonne santé, et de la réception qu'on leur a faite.

Mardi 29, à Versailles.

Le roi d'Espagne revenant *della Caza del Campo*, et passant dans Madrid, trouva un prêtre qui venoit de porter le Saint-Sacrement à un malade; aussitôt Sa Majesté descendit de cheval, et marcha à pied à la portière du carrosse où le Saint-Sacrement étoit porté par le prêtre, et l'accompagna jusqu'à l'église.

Lundi, 4 avril, à Marly.

Le Roi fait donner au roi d'Angleterre cent mille livres par mois durant son voyage; on croit qu'il ne reviendra que dans le mois de juin; outre cela, le Roi lui entretient cent vingt chevaux d'équipages, et lui fournit beaucoup de commodités durant son voyage. Sa Majesté a une application particulière pour qu'il ne leur manque rien, et LL. MM. britanniques sont plus charmées que jamais de toutes ses bontés.

Le duc de Barwick, qui étoit à Rome, en est revenu en diligence, sur la nouvelle de la maladie du Roi son père, et il le suivra à Bourbon.

Mardi 5, à Marly.

L'après-dîner, le Roi monta en calèche avec Madame pour aller courir le cerf. Monseigneur et Madame la duchesse de Bourgogne étoient partis à cheval quelque temps auparavant.

Le cerf, aux abois, tourna sur les dames qui étoient à cheval, et frôla madame la duchesse de Bourgogne, qui lui donna un coup de pied. Le Roi ne sut cela qu'au retour de la chasse, et en étoit en peine jusqu'à ce qu'il la vît de retour.

Jeudi 7, à Marly.

L'entrée du roi d'Espagne à Madrid, qui devoit se faire le 4 de ce mois, a été remise jusqu'au mois de mai. Ces jours passés, Sa Majesté catholique étant allée à une de ses maisons de campagne pour y chasser l'après-dîner, fit manger avec lui les grands qui avoient eu l'honneur de le suivre; ils s'opposoient à l'honneur que le Roi leur vouloit faire, disant que ce n'étoit pas la coutume d'Espagne. Sa Majesté eut la bonté de leur répondre que, dans les

choses où il s'agiroit de la grandeur de la monarchie, il suivroit exactement l'étiquette du palais; mais qu'il s'en vouloit dispenser quand il ne s'agiroit que de procurer des agréments à des gens comme eux. On mande qu'il est adoré en ce pays-là, et qu'il commence déjà à remettre beaucoup d'ordre dans les affaires du royaume.

Mercredi 13, à Versailles.

Le marquis de Sézanne arriva d'Espagne. On a chassé la nourrice du Roi, parce qu'elle recevoit des présents, ce qui lui avoit été très-expressément défendu; elle revient ici, et le roi d'Espagne lui donne dix mille livres de pension; son mari demeure à Madrid, où il a quelques petites charges.

Mardi 19, à Versailles.

Le Roi avoit cru toute la journée que monseigneur le duc de Bourgogue pourroit arriver le soir, mais il n'arriva pas; il avoit mandé qu'il arriveroit mercredi, et on croyoit qu'il voudroit surprendre en faisant une diligence extraordinaire.

Merecredi 20, à Versailles.

Le Roi ne sortit que sur les quatre heures pour aller se promener à Trianon, et avoit ré-

solu dès le matin de ne point sortir que monseigneur le duc de Bourgogne ne fût arrivé. Ce prince avoit couché à Sens, et arriva ici avant trois heures.

Le Roi l'attendoit dans son cabinet, et le voyant venir, alla au-devant de lui jusque dans le salon, où il l'embrassa tendrement, et puis il lui fit embrasser madame la duchesse de Bourgogne.

Le soir, monseigneur le duc de Bourgogne alla jouer au brelan chez madame la princesse de Conti, pendant que Monseigneur y jouoit de son côté. Le soir, après souper, le Roi les envoya coucher, madame la duchesse de Bourgogne et lui, un moment après qu'ils furent entrés dans son cabinet.

Dimanche 24, à Versailles.

Monseigneur le duc de Berri, qui avoit couché à Sens, arriva ici sur les trois heures; nous l'avons trouvé fort cru et un peu grossi; au retour de Marly, il commencera à monter à cheval. Le Roi ne lui donnoit que mille livres par mois pour ses menus plaisirs; il aura présentement mille écus; il soupera tous les soirs avec le Roi; mais il se retirera chez lui en sortant de table, et n'entrera pas après souper dans le cabinet, comme les enfants du Roi y

entrent, parce que Sa Majesté veut qu'il se couche de meilleure heure.

Jeudi 28, à Marly.

S. M. catholique prendra la livrée bleue comme le Roi l'a ici. Le feu roi d'Espagne avoit la livrée jaune, qui est la livrée de la maison de Bourgogne, et avant que ces royaumes eussent été joints aux états de Bourgogne, leur livrée étoit rouge. L'Empereur a aussi sa livrée jaune; les princes d'Autriche la prirent après que Maximilien eut épousé Marie de Bourgogne.

Dimanche, 1er mai, à Versailles.

Le Roi, après la messe, tint chapitre des chevaliers de l'Ordre. Il nous dit que M. l'archevêque de Sens lui avoit mandé qu'il avoit été pénétré de reconnoissance de l'honneur que lui avoit voulu faire Sa Majesté (1); mais qu'il croyoit être obligé, en honneur et en conscience, de le supplier d'honorer un autre prélat de cette grâce, ne pouvant pas l'accepter sans faire une fausseté (2); en même temps,

---

(1) Qui vouloit lui donner le cordon bleu.

(2) Ne pouvant faire, à la rigueur, ses preuves de noblesse.

le Roi déclara qu'il avoit jeté les yeux sur M. de Metz, qu'il jugeoit très-digne de remplir cette place.

L'action que vient de faire M. de Sens a été fort louée de tout le monde, d'autant plus qu'il ne lui manque qu'un degré pour faire ses preuves.

Mardi 3, à Versailles.

Il arriva un courrier de Madrid que le roi d'Espagne envoie à M. de Beauvilliers, pour lui porter les patentes de grand d'Espagne de la première classe. Le roi d'Espagne met la grandesse sur le duché de Saint-Aignan. Cette grandesse est pour tous les descendants mâles et femelles, sans qu'il soit besoin qu'il soit spécifié dans la patente. M. de Beauvilliers ne s'attendoit point à cette grâce qu'il n'avoit jamais demandée, et que le roi d'Espagne a accompagnée de lettres pour M. et madame de Beauvilliers, très-honnêtes, très-tendres, et très-bien écrites. Charles-Quint étant devenu empereur, fit le même honneur au marquis de Chièvres, qui avoit été son gouverneur.

Jeudi 19, à Meudon.

Le Roi se promena tout le matin dans les jardins avec Messeigneurs; et l'après-dîner, Sa

Majesté alla aux Invalides, dont il n'avoit point vu l'église, qui est presque achevée présentement, et qu'il trouva très-belle; il donna de grandes louanges à M. Mansard.

Vendredi 20, à Meudon.

Le Roi monta en carrosse pour aller à Paris; Monseigneur le suivit dans le sien. Quand le Roi fut auprès des Invalides, il fit monter Monseigneur auprès de lui, dans sa calèche; ils allèrent ensemble à Notre-Dame, où ils firent leurs stations pour le jubilé. Le Roi y vit le modèle de l'autel qu'il y veut faire faire, et le trouva mal placé : c'est l'avis de M. Mansard aussi et de tous les connoisseurs. Cependant Sa Majesté ne voulut pas commander qu'on le plaçât ailleurs sans consulter les chanoines. M. de Noailles prendra leurs avis à tous par écrit; et le Roi veut qu'on place cet autel dans l'endroit où le plus de voix des chanoines l'aura déterminé.

Lundi, 6 juin, à Marly.

La Touanne et Sauvion, trésoriers de l'extraordinaire de la guerre, avertirent M. de Chamillart, il y a quelques jours, que leurs affaires étoient en mauvais état. M. de Chamillart approfondit aussitôt leurs affaires en travail-

lant avec Sauvion, et il a trouvé qu'ils devoient près de dix millions et n'avoient que six millions d'effets, sans que le Roi leur dût pas un sou. Sauvion a été mis à la Bastille, et on avoit envoyé une litière à La Touanne, qui est à la campagne et malade, pour le mener à la Bastille; mais il est si mal, qu'on n'a pu le transporter. Le Roi se charge de payer toutes leurs dettes, et prend en cela un parti bien juste et bien noble, et en même temps bien sage; car il conservera le crédit qu'il est nécessaire qu'aient les gens qui ont ces charges-là.

Mardi 7, à Marly.

Il y a une déclaration imprimée pour déclarer tous les gens qui manieront les deniers du Roi criminels et dignes de mort, sans qu'aucun juge en puisse diminuer ou changer la peine, lorsqu'ils viendront à divertir les deniers du Roi.

La banqueroute des trésoriers de l'extraordinaire de la guerre faisoit grand bruit dans Paris; mais comme on a appris dès le même jour que le Roi se chargeoit de payer leurs dettes, les créanciers ont été tranquilles, et tout le monde bénit le Roi, qui remédie à la faute qu'ont faite ces malheureux. Beaucoup

de gens considérables avoient de l'argent entre leurs mains, et M. de Chamillart est instruit de tout; et on donne des assurances pour les payements.

Mercredi 8, à Marly.

Monsieur vint de Saint-Cloud dîner avec le Roi, qui le tourmente depuis long-temps pour qu'il se fasse saigner. Le Roi lui dit qu'il étoit tenté de le faire prendre par force et de lui faire tirer beaucoup de sang malgré lui. Tout le monde en pressoit Monsieur depuis plusieurs mois; mais il n'a pas pu s'y résoudre, parce qu'il craint fort la saignée.

Le soir, à son souper, le Roi dit qu'il donneroit aux grands d'Espagne les mêmes honneurs qu'ont les ducs en France, et que le roi d'Espagne donneroit aux ducs de France les mêmes honneurs qu'ont les grands en Espagne.

Après le souper du Roi, M. de Saint-Pierre arriva, envoyé par M. le duc de Chartres. Le Roi le fit entrer dans son cabinet, se doutant bien qu'il lui portoit une mauvaise nouvelle. Saint-Pierre dit à Sa Majesté que Monsieur, en soupant à Saint-Cloud, avoit eu une fort grande foiblesse, qu'il avoit la langue fort épaisse,

qu'on l'avoit saigné, qu'il avoit paru un peu moins mal depuis la saignée, et qu'on lui avoit donné de l'émétique. Le Roi voulut partir dans l'instant même pour aller à Saint-Cloud; mais enfin il se rendit aux instantes prières que tout le monde lui fit d'attendre des nouvelles de l'effet de l'émétique.

Le Roi passa chez madame de Maintenon, qu'il fit éveiller, et revint ensuite chez lui à minuit, donna ordre à son coucher, au marquis de Gesvres, d'aller à Saint-Cloud; et si durant la nuit on trouvoit Monsieur plus mal, de venir le réveiller, parce qu'il vouloit en ce cas-là partir; et pour cela, il commanda que ses carrosses fussent prêts. Monseigneur, monseigneur le duc de Bourgogne se préparent à suivre le Roi. Il arriva un moment après un page de Monsieur, avant que le Roi fût au lit, qui dit que Monsieur se portoit mieux, et qu'il venoit de demander à M. le prince de Conti de l'eau de Schaffhouse, qui est excellente dans les apoplexies.

Jeudi 9, à Marly.

Le Roi se releva une heure et demie après qu'il fut couché; il fut réveillé par Longueville, que M. de Chartres lui envoya. Ce prince mandoit au Roi que l'émétique n'agissoit point

et que Monsieur étoit plus mal. Le Roi partit à l'instant même, arriva à Saint-Cloud avant trois heures, et trouva Monsieur si considérablement mal, qu'on ne croit pas qu'il ait reconnu le Roi. Monseigneur, tous les princes, toutes les princesses, suivirent le Roi à Saint-Cloud, d'où Sa Majesté n'est repartie qu'à huit heures du matin, et ayant laissé Monsieur sans aucune espérance. Le Roi, en arrivant ici, se renferma dans son cabinet; il avoit entendu la messe à Saint-Cloud. Madame la duchesse de Bourgogne et Madame de Maintenon avoient obtenu de lui qu'il ne demeurât pas à Saint-Cloud jusqu'à la fin, et revinrent avec lui dans son carrosse. M. Fagon arriva ici à une heure; le Roi lui avoit ordonné de ne point revenir que Monsieur ne fût expiré, ou que, par une espèce de miracle, il ne fût mieux.

Dès que le Roi le vit entrer chez madame de Maintenon, où il étoit, il lui dit: « Hé bien, » M. Fagon, mon frère est mort. — Oui, Sire, » répondit M. Fagon, nul remède n'a pu agir». Le Roi fondoit en larmes et ne pouvoit cacher sa douleur. Après-dîner il se renferma chez madame de Maintenon avec madame la duchesse de Bourgogne et ses dames, et il lui échappa plusieurs fois de dire: « Je ne saurois » m'accoutumer à songer que je ne verrai plus

» mon frère ». Monseigneur, monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne, et toutes les princesses s'étoient couchés au retour de Saint-Cloud; on avoit emmené Madame, M. le duc de Chartres, et madame la duchesse de Chartres à Versailles. Le soir, sur les sept heures, on obligea le Roi de faire un tour dans ses jardins pour se dissiper un peu, et il fallut encore, après son souper, que Sa Majesté donnât des ordres à M. de Pontchartrain, secrétaire-d'état de la maison, et à Desgranges, maître des cérémonies, sur beaucoup de choses qu'il falloit régler pour le cérémonial.

Il avoit fallu encore que le Roi travaillât l'après-dîner avec M. Chamillart; il soupa à neuf heures, et se coucha à dix et demie, accablé de douleur et de travail.

Le roi et la reine d'Angleterre arrivèrent ici sur les cinq heures faire leurs compliments au Roi, et ne demeurèrent qu'un moment avec lui.

Vendredi 10, à Marly.

M. le duc de Chartres vint ici le matin de Versailles, le Roi étant encore dans son lit; Sa Majesté lui parla avec toutes sortes de bontés et d'amitié, dont ce prince parut fort touché

et fort reconnoissant. Le Roi lui dit qu'il falloit qu'il le regardât présentement comme son père, qu'il auroit soin de sa grandeur et de tous ses intérêts, qu'il oublioit tous les petits sujets de chagrin qu'il avoit eu contre lui, qu'il espéroit que de son côté il les oublieroit aussi, et qu'il le prioit que les avances d'amitié qu'il lui faisoit servissent à l'attacher encore davantage à lui, et à lui redonner son cœur comme il lui redonnoit le sien. Ce prince est pénétré de douleur de la mort de M. son père, et pénétré de reconnoissance de toutes les bontés du Roi.

Dimanche 12, à Versailles.

Le Roi ouvrit l'après-dîner, chez Madame, le testament de Monsieur, en présence de Madame, de M. de Chartres, de M. le chancelier, de M. de Pontchartrain, secrétaire-d'état de la maison, et de M. Torat, chancelier de Monsieur. Dans ce testament, qui est de 1699, et on ne croit pas qu'il y en ait de plus nouveau, Monsieur fait M. de Chartres son légataire universel, et nomme pour exécuteur testamentaire celui qui sera premier président de Paris le jour de son décès, et lui donne un diamant de mille pistoles; il prie M. de Chartres de prendre tous ses domestiques, ou du

moins de récompenser ceux qui ne seront pas assez heureux pour lui être agréables. Il veut, si M. de Chartres a un second fils, qu'il s'appelle le duc de Montpensier, et en cas que M. de Chartres n'ait aucun fils, il substitue la principauté de Joinville à madame de Lorraine; il donne à madame la duchesse de Bourgogne le beau diamant qu'il avoit eu de M. le Cardinal, il en donne aussi un à madame de Savoie, et un à madame de Lorraine; il donne 30 ou 40,000 livres en legs pieux. M. le duc de Chartres s'appellera présentement le duc d'Orléans. Quand les étrangers écriront à Madame, le protocole sera à Madame, duchesse d'Orléans, et quand on écrira à madame sa belle-fille, on mettra: à madame madame la duchesse d'Orléans.

Le Roi avoit eu quelques petits mécontentements de Madame; elle eut hier une conversation avec le Roi, dans laquelle ils se parlèrent à cœur ouvert. Le Roi en sortit content de Madame, et Madame demeura pénétrée des bontés du Roi, et plus attachée à lui que jamais; elle avoit eu une grande conférence avec madame de Maintenon avant que de parler au Roi.

Lundi 13, à Versailles.

L'après-dîner toutes les dames vinrent en mante chez madame la duchesse de Bourgogne; il y parut beaucoup de chagrin entre les princesses étrangères et les duchesses. Dès que les princesses du sang eurent été assises un moment, madame la duchesse de Bourgogne leva le cercle, et alla chez le Roi, chez Madame, chez madame la duchesse d'Orléans et chez M. le duc d'Orleans, suivie de toutes les princesses et les dames qui avaient été au cercle; ensuite elle monta en carrosse, ayant madame la grande Duchesse dans le fond auprès d'elle, madame la Princesse, madame la princesse de Conti et mademoiselle d'Enghien au-devant; madame la Duchesse à une portière, où elle avoit voulu être; et madame la duchesse du Lude à l'autre. On avoit des carrosses du Roi et de madame la duchesse de Bourgogne pour cinquante princesses, duchesses ou dames de qualité, dont les places étoient toutes marquées; et dans chacun des carrosses il y avoit des princesses, des duchesses et des femmes de qualité mêlées. En arrivant à Saint-Cloud, l'appareil lugubre et la triste cérémonie qu'alloit faire madame la duchesse de Bourgogne la saisirent tellement, qu'en montant les degrés

sa douleur la suffoquoit; et quand elle fut arrivée dans l'appartement de M. le duc d'Orléans, qu'on lui avoit préparé pour se reposer avant que de donner de l'eau bénite à Monsieur, elle se trouva fort mal; et y fut assez long-temps sans pouvoir passer dans l'appartement où étoit le corps de Monsieur; enfin, elle y passa, toujours fondant en larmes; et après avoir donné de l'eau bénite, elle y demeura quelque temps à faire ses prières. Les princesses qui étoient venues dans son carrosse donnèrent l'eau bénite après elle; ni les duchesses, ni les princesses étrangères n'en donnèrent point, M. Desgranges, maître des cérémonies, ayant déclaré, quand elles entrèrent à Saint-Cloud, que le Roi ne voulait pas qu'elles en donnassent pour éviter les contestations.

Madame la duchesse de Bourgogne revint ici ensuite dans son appartement, fort abattue et fort fatiguée.

Le Roi envoie encore en Italie dix bataillons, huit régiments de cavalerie et un de dragons, et trois maréchaux de camp, qui sont d'Asfeld, Greder et Zurlauben.

Mardi 14, à Versailles.

Outre le conseil que le Roi tint à son ordinaire, il travailla l'après-dîner avec M. le Chancelier et M. de Pontchartrain à régler les affaires de M. le duc d'Orléans; ensuite il reçut la visite du roi et de la reine d'Angleterre, puis alla faire un tour à Trianon pour prendre l'air, et au retour il alla chez Madame, où il fut long-temps enfermé avec elle et avec M. le duc d'Orléans; et au sortir de chez elle, il alla voir madame la duchesse d'Orléans, qui étoit au lit, et à qui il fit beaucoup d'amitiés, étant très-content d'elle.

M. le duc d'Orléans aura presque tous les honneurs que feu Monsieur avoit; il aura des gardes et des suisses; il aura sa salle des gardes ici dans le château, comme feu Monsieur; il aura un chancelier et des secrétaires des commandements. M. le Prince aura le traitement de premier prince du sang; ses officiers seront passés à la cour des aides comme commensaux, avec tous les mêmes priviléges que feu M. le Prince a conservés jusqu'à la mort. Toute la maison de Monsieur sera cassée dès que son service sera fait; M. le duc d'Orléans en prendra tous ceux qui lui seront agréables; on croit même qu'il en prendra beaucoup, mais

on ne sait point encore ceux qu'il choisira. Il a fort pressé et fait presser M. le chevalier de Lorraine d'accepter la pension de trente mille livres, ou environ, que lui donnoit Monsieur, lui disant avec beaucoup de politesse : « Vous auriez bien voulu, monsieur, recevoir une pension de Monsieur, j'hérite de tout son bien, ainsi ce sera toujours lui qui vous la donnera ». M. le chevalier de Lorraine accepte le logement du Palais-Royal, et a remercié de la pension, disant à M. le duc d'Orléans qu'il demeureroit dans sa maison pour lui faire sa cour plus souvent, mais qu'il n'accepteroit pas la pension, afin qu'il trouvât son attachement pour lui plus désintéressé, et qu'il n'oublieroit jamais toutes les grâces qu'il avoit reçues de Monsieur, ni la manière noble et honnête dont M. le duc d'Orléans lui en offroit la continuation.

Jeudi 16, à Versailles.

Le Roi donne à M. le duc d'Orléans les mêmes pensions qu'avoit Monsieur, qui sont de quarante-cinq mille livres d'ancien supplément, et cent mille livres de supplément nouveau : cela fait en tout six cent soixante mille livres. M. le duc d'Orléans avoit cent cinquante mille livres de pension ; deux cent

mille livres de pension lui étoient assurées par son contrat de mariage ; ainsi il gagne à ce que le Roi lui donne aujourd'hui trois cent dix mille livres. Madame la duchesse d'Orléans a cent cinquante mille livres de pension ; on lui donne encore cent mille livres pour l'intérêt de deux millions qu'elle a eus en mariage. L'apanage de M. le duc d'Orléans vaut plus de cinq cent mille livres de rente. Le canal d'Orléans rapporte plus de quarante mille écus, toutes dépenses faites ; la succession de Mademoiselle jointe à tout cela, et quelque chose qui lui revient encore de la succession de la feue reine d'Espagne, sa sœur, composeront un revenu de dix-sept ou dix-huit cent mille livres, le douaire de Madame payé, qui est de quarante mille livres et toutes ses reprises payées aussi.

Vendredi 17, à Versailles.

Le Roi redonne à M. le duc d'Orléans les nominations à tous les bénéfices de son apanage comme Monsieur les avoit ; il lui donne le régiment de cavalerie et le régiment d'infanterie de Chartres, si bien qu'il aura présentement quatre régiments. Le Roi lui donne aussi les deux compagnies de gendarmerie de Monsieur.

Lundi 20, à Versailles.

M. le Prince, qui a la goutte assez forte depuis quelques jours, fit un effort pour aller au lever du Roi remercier Sa Majesté de la grâce qu'elle lui avoit faite ces jours passés, et le Roi lui en fit une nouvelle en même temps, car il n'avoit que quarante mille écus de pension, et il l'augmentera de dix mille écus, afin qu'il en ait cinquante, qui est la pension de premier prince du sang.

Samedi 25, à Marly.

Le Roi a choisi M. Pomereu pour gouverner les affaires de Madame, et régler les prétentions qu'elles a pour ses reprises, et régler avec M. le duc d'Orléans tout ce qui peut y avoir de litigieux entre Madame et lui.

Mardi 28, à Marly.

M. le duc d'Orléans travaille souvent à régler sa maison, et ne prend aucune résolution sans en rendre compte au Roi et avoir son approbation.

Mercredi 29, à Marly.

Le roi Guillaume a harangué son parlement, et l'a remercié des secours qu'il lui vou-

loit bien donner dans la conjoncture présente, pour empêcher l'agrandissement de la France, dont la puissance devenoit exorbitante par son union avec l'Espagne.

Lundi, 11 juillet, à Meudon.

Le roi d'Espagne envoie le collier de la Toison à monseigneur le duc de Berri et à M. le duc d'Orléans, comme aux deux seuls prince de France qui puissent avoir droit à sa succession.

Mercredi 13, à Meudon.

L'argent est présentement à Paris, sur la place, si commun, qu'on le donne à six pour cent; on fait payer tous les officiers de la maison du Roi, et toutes les pensions.

Jeudi 14, à Versailles.

Le Roi se promena tout le matin dans les jardins bas, et l'après-dîner, sur les quatre heures, il partit seul dans sa calèche, et alla à Paris aux Invalides. Monseigneur étoit parti avant le Roi, et l'y attendoit. Madame la duchesse de Bourgogne, dans un carrosse du Roi, marchoit avant la calèche où étoit Sa Majesté. Ils mirent pied à terre dans la place qui est devant le dôme; ils demeurèrent long-temps

dans l'église en admirant l'architecture qui est la plus belle que nous ayons en France (1); ensuite, on alla dans la maison, et l'on vit manger les Invalides.

Mardi 19, à Versailles.

M. Davaux mande qu'il a vu le roi Guillaume à la Haye, qu'il en a été très-bien reçu, que ce prince ne lui a parlé que de paix, lui répétant plusieurs fois qu'il étoit vieux et fort incommodé, et qu'il ne devoit songer qu'au repos. Malgré ces discours-là on croit qu'il ne songe qu'à la guerre, et M. Davaux revient incessamment.

Vendredi 22, à Marly.

L'après-dîner, le Roi sortit avec madame la duchesse de Bourgogne et toutes ses dames; il défendit aux courtisans de le suivre, et dans un de ses jolis bosquets il fit une loterie de forts jolis bijoux. Madame de Maintenon gagna le gros lot, et le redonna à tirer, et la duchesse de Sully le gagna.

---

(1) Cette église est belle, mais beaucoup trop étroite pour sa longueur.

Mercredi 27, à Marly.

Le Roi ne sortit que fort tard pour la promenade. Il n'y a pas un homme, pas un ouvrier maintenant qui travaille dans Marly; tous les travaux y sont achevés. Le Roi se promena assez long-temps avec madame la duchesse de Bourgogne et avec Madame. Il veut que Madame soit de tout : il dit qu'elle est ici dans sa famille, et qu'ainsi il faut qu'elle vive comme les autres, et qu'elle n'y soit pas retirée (1).

Dimanche 31, à Versailles.

Le roi d'Espagne mande au Roi que son intention seroit d'aller se mettre à la tête des armées d'Italie; qu'il prie très-instamment Sa Majesté de ne s'y point opposer, et de lui permettre de tâcher de se rendre digne de l'honneur qu'il a d'être son petit-fils, en imitant, autant qu'il pourra, les grands exemples qu'il lui a donnés : il ajóute qu'il croit que c'est

(1) Madame détestoit madame de Maintenon; le Roi ne l'ignoroit pas; mais cette connoissance ne l'empêchoit pas de traiter la femme de son frère avec tous les égards et toute l'amitié dus à son rang et au titre de belle-sœur. Jamais chef de famille n'a rempli ses devoirs avec plus d'indulgence et de bonté.

un devoir indispensable à un roi d'aller défendre ses états quand ils sont attaqués.

Mardi, 2 août, à Versailles.

Le Roi a fait payer pour cette année la pension de madame d'Arpajon, quoique morte long-temps avant l'échéance; grâce qu'il fait quelquefois quand les décédés laissent des dettes qui ne viennent pas de mauvaise conduite. Cette pension est de douze mille livres, et cela aidera à payer quelques créanciers que laisse la défunte.

Dimanche 7, à Versailles.

Le Roi, qui a accoutumé d'aller à la messe après son lever et dans la tribune, tint conseil jusqu'à midi et demi, et puis descendit en bas dans la chapelle, où il donna l'ordre de la Toison à monseigneur le duc de Berri, et ensuite à monseigneur le duc d'Orléans. Ces princes prêtèrent leur serment; ils étoient à genoux devant le prie-dieu du Roi et sans carreau, ayant une main sur l'Evangile et l'autre sur le crucifix; et après le serment, ils vinrent au côté droit du Roi, qui étoit dans un fauteuil, et qui leur mit au cou le collier de cet ordre. La cérémonie pour M. le duc d'Orléans ne se

fit qu'après que celle de monseigneur le duc de Berri fut achevée. Il y a plusieurs articles du serment ordinaire de cet ordre dont ils sont dispensés par le Roi d'Espagne; ils n'auroient pas pu accepter l'ordre sans cela.

Lundi 15, à Marly, jour de la Notre-Dame.

Par le dernier courrier que le Roi a dépêché en Italie, Sa Majesté a mandé à M. de Savoie, à M. de Vaudemont et à M. de Catinat, qu'elle avoit pris la résolution d'envoyer le maréchal de Villeroi en ce pays-là. Ainsi le maréchal de Catinat apprendra cette triste nouvelle mercredi ou jeudi.

Mercredi 24, à Versailles.

Un de nos vaisseaux marchands ayant trouvé un yacht d'Angleterre qui lui tira un coup de canon à boulet pour l'obliger à saluer; le vaisseau marchand salua. L'anglois le fit aborder, le menaça de confisquer ses marchandises, pour n'avoir pas salué assez vite; et puis on lui fit payer une petite amende. L'Anglois se vantant en Hollande de cette action, les Hollandois, qui ne veulent rien qui ait l'air d'infraction de paix, ont demandé au roi Guillaume que ce capitaine anglois fût cassé, et qu'il restituât ce qu'il avoit exigé indûment.

Dimanche 28, à Versailles.

Le Roi alla tirer l'après-dîner. Madame la duchesse de Bourgogne étoit dans son cabinet quand il en partit; elle avoit été à la messe avec Monseigneur, qui avoit risqué de perdre la messe, parce que le chapelain qui la devoit dire se trouva mal. Monseigneur étoit très-affligé, et alla dire au Roi son embarras et sa peine là-dessus. Sa Majesté lui dit ce qu'il falloit faire pour réparer cela : c'étoient de grandes aumônes. Heureusement on trouva un chapelain du Roi qui n'avoit point dit la messe ni mangé, et Monseigneur retourna à la chapelle. Le Roi a un indulte du pape Innocent XI pour pouvoir entendre la messe pour lui et pour la famille royale jusqu'à deux heures et demie.

Samedi, 3 septembre, à Versailles.

Le roi Jacques est tombé malade : on ne croit pas qu'il en puisse revenir; il n'est plus en état de songer au voyage de Fontainebleau; et cela donnera beaucoup de logement aux courtisans. Ce pauvre roi meurt comme un saint, et la malheureuse reine est bien désolée.

Le prétendu roi de Prusse, le prétendu électeur de Hanovre et le duc de Zeel ne revien-

roi d'Angleterre qu'il reconnoîtroit le prince de Galles roi, tous les Anglois qui étoient dans la chambre se jetèrent à ses genoux et crièrent *vive le Roi!* La Reine est si touchée de cette grande action, qu'elle ne peut parler que de sa reconnoissance; mais la douleur qu'elle a de voir le Roi son mari dans l'état où il est l'empêche de goûter cette joie-là bien purement.

Au retour de Saint-Germain, le Roi apprit à tous les courtisans ce qu'il venoit de faire pour le prince de Galles. M. de Nonce demeure à Saint-Germain, et dès que le roi d'Angleterre sera mort, il reconnoîtra le prince de Galles pour roi.

Mercredi 14, à Marly.

Le Roi tint conseil le matin, qui dura jusqu'à près de deux heures. Madame la duchesse de Bourgogne alla l'après-dîner, avec madame de Maintenon, à Saint-Germain. Elles entrèrent d'abord chez le roi d'Angleterre, qui la remercia fort et la pria de passer dans la chambre de la Reine et de ne pas demeurer davantage dans la sienne, à cause du mauvais air qui est toujours dans la chambre d'un malade.

Ce pauvre Roi avoit envoyé querir dès le

matin le prince de Galles, à qui il dit : « Approchez-vous, mon fils, je ne vous avois pas vu depuis que le Roi de France vous a fait roi ; n'oubliez jamais toutes les obligations que vous et nous lui avons, et souvenez-vous qu'on doit toujours préférer Dieu et la Religion à tous les avantages temporels ». Puis il retomba dans son assoupissement, dont aucun remède ne le put tirer. Dès qu'il a un intervalle, il parle avec une piété et une raison qui édifient tout le monde ; il semble même qu'il parle avec plus d'esprit qu'avant sa maladie.

Jeudi 15, à Marly.

Le roi d'Angleterre est encore plus mal qu'il n'a été, et on ne croyoit pas le matin qu'il pût passer la journée. Le Roi envoya hier Desgranges, maître des cérémonies, pour empêcher tout cérémonial. Son corps sera mis en dépôt chez les Bénédictins anglois, à Paris ; et dès qu'il sera mort, la Reine ira à Chaillot.

Le Roi a différé d'un jour son départ pour Fontainebleau, et si le roi d'Angleterre passe encore la journée de demain, le Roi le différera encore davantage.

On va publier un édit sur les monnoies. On remet les louis à treize livres, et les écus blancs à trois livres dix sols. Il faudra que les parti-

culiers les portent à la Monnoie. On en donnera douze livres dix sous à ceux qui les porteront, et on y mettra la marque nouvelle. On donnera le même profit à proportion aux particuliers sur l'argent blanc. On espère que ce changement-là pourra remettre en mouvement l'argent, qui n'y est pas assez.

Vendredi 16, à Marly.

Le roi d'Angleterre mourut à Saint-Germain sur les trois heures; il avoit toujours souhaité, par un sentiment de piété, de mourir un vendredi. Le soir, on emmena la Reine à Chaillot. Il y avoit déjà quelques jours que son confesseur lui avoit défendu d'entrer dans la chambre du Roi son mari.

Lundi 19, à Versailles.

Le Roi augmente de la moitié ce qu'il donnoit à monseigneur le duc de Bourgogne pour ses menus-plaisirs; il n'avoit que mille écus par mois, il en aura dix mille à commencer du 1er octobre.

Mardi 20, à Versailles.

Le Roi, en sortant, alla à Saint-Germain voir le nouveau roi d'Angleterre, Jacques III;

il ne demeura pas long-temps avec lui, et fut ensuite chez la Reine sa mère.

Tous les ambassadeurs vinrent ici le matin au lever du Roi, à leur ordinaire, hormis l'ambassadeur d'Angleterre, qui fait le fâché sur ce que le Roi a reconnu le roi Jacques III. Il n'y a pourtant rien dans cela de contraire au traité de Riswick; il y a même des exemples pareils de deux rois d'un même pays reconnus en même temps. Le roi Casimir, que nous avons vu mourir à Paris avant que d'être roi de Pologne, fut reconnu roi de Suède, quoi qu'il y eût un autre roi de Suède sur le trône, avec qui même nous étions en alliance.

Voyage de Fontainebleau.

Mercredi 21, à Sceaux.

Le roi d'Angleterre vint sur les quatre heures à Versailles, voir le Roi, qui l'alla recevoir jusqu'au haut du grand degré. Ils furent assis quelque temps dans les fauteuils, le Roi lui donnant la droite, comme au feu roi son père; et puis le Roi le reconduisit jusqu'au haut du degré où il l'avoit reçu. S. M. Britannique alla ensuite chez madame la duchesse de Bourgogne, qui, n'ayant point été avertie qu'il dût

venir chez elle, étoit à Vêpres à la chapelle. Il attendit quelque temps dans son appartement; elle revint l'y trouver; et quand il en sortit, elle ne le reconduisit que jusqu'à la porte de sa chambre.

Vendredi 23, à Fontainebleau.

Le soir on publia, au son de trompe, un édit pour recevoir dans le commerce les vieux louis et les écus sur le même pied qu'on les reçoit à la Monnoie, jusqu'au 1er novembre. On en portoit tant à la Monnoie à Paris, qu'on ne pouvoit pas suffire à les recevoir.

Jeudi 29, à Fontainebleau.

Le roi Guillaume, étant à table à Loo, apprit la mort du roi Jacques, et que le Roi avoit reconnu le prince de Galles; il enfonça son chapeau avec colère et n'ouvrit pas la bouche. On ajoute qu'on croit qu'il rappellera incessamment son ambassadeur.

Lundi, 3 octobre, à Fontainebleau.

Le soir il y eut comédie, où madame la duchesse de Bourgogne alla en bas comme la dernière fois; et le Roi, qui avoit trouvé mauvais qu'il y eût des dames en robes de chambre

devant elle, quoique ces dames fussent sur des échafauts, envoya dans la salle avant que madame la duchesse de Bourgogne y entrât, pour voir si quelques dames, ignorant l'ordre, n'étoient point en robes de chambre; mais la duchesse du Lude avoit eu soin de les faire avertir, et il ne s'en trouva point.

Mardi 11, à Fontainebleau.

Madame la duchesse de Bourgogne vit dans son cabinet les ducs d'Arcos et de Bagno. Elle les reçut debout, et ils eurent l'honneur de la baiser; ensuite elle se mit dans son fauteuil, pour donner audience à l'envoyé d'Espagne. L'ambassadeur ne le présenta point, et ne laissa pas de demeurer à l'audience, aussi-bien que les ducs d'Arcos et de Bagno. A la fin de l'audience, madame la princesse de Conti et toutes les duchesses se levèrent avant que l'envoyé eût fait sa première révérence, et se tinrent toujours debout devant l'audience. C'est un honneur que les princesses et les duchesses font présentement aux envoyés, et qu'elles ne leur font que depuis quelque temps; je crois même qu'elles ne devroient plus le faire. Cela n'a commencé qu'à une audience d'un envoyé de Suède.

Mardi 18, à Fontainebleau.

Le Roi d'Espagne a témoigné être fort aise de ce que le Roi a reconnu le prince de Galles; il le reconnoîtra aussi pour roi d'Angleterre.

Jeudi 27, à Fontainebleau.

On mande de Hollande que le yacht dans lequel le roi Guillaume devoit repasser en Angleterre avoit péri à la côte. Quoique cet événement soit peu important, on le regarde en ce pays-là comme un mauvais augure qui ne laisse pas de faire quelque impression sur l'esprit de ce peuple naturellement superstitieux.

Dimanche 30, à Fontainebleau.

Monseigneur donna à dîner chez lui à monseigneur le duc de Bourgogne, et madame la duchesse de Bourgogne, madame la princesse de Conti, madame de Maintenon et plusieurs dames étoient de ce dîner. Personne n'y entroit, pas même pour les servir; ils se servoient eux-mêmes pour être plus en liberté.

Samedi, 12 novembre, à Fontainebleau.

Louville arriva d'Espagne et vit le Roi chez madame de Maintenon, pendant que Monsei-

gneur étoit à la comédie. Le Roi son maître alla au-devant de la Reine jusqu'au dernier village de ses états; il ne lui étoit pas permis d'aller plus loin, parce que les états de Catalogne sont assemblés; et même il a fallu qu'on lui donnât un acte pour sortir de la vicairerie de Barcelonne, parce qu'il est dans l'ordre que le roi d'Espagne n'en sorte point quand les états de la province sont assemblés; et le Roi est censé présent, sans quoi les délibérations qu'on y prendroit n'auroient nulle force. La Reine est fort petite, assez aimable, sans être belle; elle a beaucoup d'esprit; et Louville pousse la louange si loin, qu'il dit qu'elle en a autant que madame la duchesse de Bourgogne, sa sœur. Elle a été un peu fâchée de ce qu'on a renvoyé toutes les femmes qui étoient avec elle dans ce voyage. La moitié partit de Perpignan, et les autres du dernier lieu où elle a couché sur les terres de France, et où les Espagnols la vinrent recevoir. Le mariage fut consommé à Figuiera. La pauvre Reine marque un peu de chagrin, et le Roi ne coucha pas le lendemain avec elle.

Dimanche 13, à Fontainebleau.

Louville dit que madame la princesse des Ursins ne prendra point la qualité de *camarera-major* : les Espagnols veulent que ce soit une dame de leur nation qui ait cette charge; mais on croit qu'on ne la remplira point.

Samedi 26, à Versailles.

M. Fagon, premier médecin du roi, est considérablement malade. On ne doute point qu'il n'ait la pierre, et il se va faire tailler ces jours-ci.

Dimanche 27, à Versailles.

Le Roi envoya le soir M. Chamillart chez M. Fagon. Sa Majesté, qui est fort touchée de voir un si habile et si honnête homme dans un si triste état, lui manda qu'il lui donnoit cent mille francs pour faire avoir une charge à son fils, et ajouta à cela des discours fort obligeants et fort tendres, que M. Fagon a bien mérités.

Mardi 29, à Versailles.

Madame la duchesse de Bourgogne et madame la princesse de Conti, l'après dîner, allèrent toutes ensemble à l'Opéra, à Paris. Mon-

seigneur le duc de Berri n'avoit jamais été à l'Opéra; il n'avoit vu des ces spectacles-là que dans son voyage : ils revinrent au souper du Roi.

Jeudi 1er décembre, à Marly.

Le Roi, après sa messe, alla courir le cerf. En montant dans sa calèche, il appela Niert, son premier valet-de-chambre en quartier, et lui dit : « Je veux vous faire aimer Marly, et pour cela, je vous donne la survivance de votre charge pour votre fils : ce fils a quinze ans; il est bien fait et joli garçon ». Pendant que le Roi étoit à la chasse, on lui apporta une lettre où on lui mandoit de Versailles que M. Fagon avoit été taillé; que l'opération s'étoit faite heureusement. Maréchal, qui est celui qui l'a taillé, espère qu'il échappera malgré sa foiblesse et la délicatesse de son tempérament. Le Roi, qui aime fort Fagon, avoit donné ordre qu'on lui en apportât des nouvelles dès que l'opération seroit faite.

L'après-dîner, Sa Majesté se promena dans ses jardins; et le soir, chez madame de Maintenon, il fit entrer le duc d'Harcourt, qui demeura plus de deux heures avec lui. Sa Majesté ne pouvoit se lasser d'entendre parler du Roi, son petit-fils, que le duc d'Harcourt loue au

dernier point; mais les affaires de ce pays-là ont grand besoin d'un roi de ce mérite-là, et aussi appliqué à rétablir cette monarchie.

Dimanche 11, à Versailles.

Il a déjà passé cinquante millions à la Monnoie, qui y ont été réformés, ou à celle de Paris, ou dans les provinces. On a établi dans Paris beaucoup de changes; mais on y porte tour à tour tant d'argent, que le peuple a peine à en approcher.

Mardi 20, à Versailles.

M. Fagon, qui est au second jour de son opération, commença à se lever, et on le croit hors de danger, malgré sa grande foiblesse, qui est toujours ce qu'on a le plus craint dans son mal.

Dimanche 25, à Versailles, jour de Noël.

Il arriva avant-hier une petite affaire à M. de Lausun, chez madame la duchesse de Bourgogne, qui étoit au lit. Il avoit suivi le Roi, qui étoit entré avec lui dans la chambre; l'huissier l'en fit avertir, et comme M. de Lausun a les entrées des premiers gentilshommes de la chambre (il est même le seul en France qui

les ait); il s'est plaint au Roi, croyant que ce que l'huissier avoit fait étoit par l'ordre de la duchesse du Lude : cette dernière, de son côté, a pris l'ordre du Roi de ce qu'elle avoit à faire en pareille occasion. Le Roi a paru content de l'un et de l'autre, et a réglé que M. de Lausun devoit entrer quand les gentilshommes de la chambre entreraient, et cela chez madame la duchesse de Bourgogne comme chez lui. Ainsi il a tout sujet d'être satisfait du succès de cette petite affaire.

Jeudi 29, à Versailles.

Madame la duchesse de Bourgogne répéta chez elle une tragédie qu'elle doit jouer avec M. le duc d'Orléans et quelques personnes de la cour ; cette tragédie est *Absalon*, et a été faite par un nommé Duché.

Vendredi 30, à Versailles.

J'appris que le comte Bozelle, qui se sauva, il y a six mois, de la Bastille, où le Roi l'avoit fait mettre, à la prière du roi Guillaume, mais dont le Roi n'avoit pas eu sujet de se plaindre, avoit eu l'agrément de Sa Majesté, il y a déjà quelque temps, de lever en Italie un régiment

de dragons à ses dépens ; ce régiment sera presque tout rempli de bandits, et servira dans notre armée à peu près comme les hussards servent dans l'armée de l'empereur.

FIN DE L'ANNÉE 1701.

ANNÉE 1702.

Dimanche, 1er janvier, à Versailles.

OUTRE les étrennes que le Roi donne tous les ans à pareil jour, ayant appris que monseigneur le duc de Bourgogne avoit quitté le jeu depuis un mois, parce qu'il devoit quelque chose, Sa Majesté lui a envoyé de l'argent pour payer ses dettes, et ce prince, qui a recommencé à jouer ce soir, a fort diminué son jeu, et s'est promis à lui-même de continuer dans cette modération-là toute cette année; il est si ferme dans tout ce qu'il résout, qu'on peut être assuré qu'il ne changera pas.

Vendredi 6, à Marly.

M. le duc de Vendôme prit congé du Roi pour s'en aller à la mer, parce qu'il a été léché par un chien enragé.

Samedi 7, à Versailles.

Il arriva un courrier du maréchal de Villeroy, qui mande que les Impériaux se sont

rendus maîtres de madame de La Mirandole, qui étoit demeurée dans le château. Cette princesse est une vieille fille, grande tante et tutrice des princes de ce nom. Nous avions dans la ville deux cents hommes commandés par le chevalier de La Chétardie, que la princesse pria à dîner ; il entra sans aucune méfiance dans le château, dont elle fit aussitôt lever le pont-levis, et pendant ce temps-là elle fit entrer dans la ville plusieurs soldats de l'armée impériale déguisés en paysans, et qu'elle faisoit passer pour ses sujets qui s'y réfugioient ; ils n'eurent aucune peine à se rendre maîtres de la ville ; d'où elle fit ensuite sortir les François, qu'elle renvoie à notre armée en triste équipage et sans armes.

Dimanche 8, à Versailles.

M. le maréchal de Catinat est parti de l'armée d'Italie ; il y a plus de trois mois qu'il avoit son congé ; il arrivera à Paris à la fin du mois ; on croit qu'il ne veut plus servir, et qu'il prendra le parti de se retirer à une maison de campagne qu'il a auprès de Saint-Denis.

Lundi 16, à Versailles.

Le Roi a donné un régiment suisse qu'avoit Salis à M. Mey ; il y avoit quatre compagnies

vacantes dans le régiment de Salis qui sont grisonnes, et que le Roi a donné à quatre Grisons. Un de ceux que Sa Majesté avoit nommé hier a été rayé, parce qu'il avoit écrit une lettre à M. de Malézieux, secrétaire des Suisses, dans laquelle il lui offroit de l'argent pour le servir auprès de M. du Maine, et Malézieux ayant porté la lettre à M. du Maine, on a donné la compagnie à un autre, pour faire voir que ce n'est que le mérite qui fait donner les places.

Mercredi 18, à Versailles.

Le soir, il y eut chez madame de Maintenon répétition sur le théâtre, de la tragédie d'*Absalon*, qu'on doit jouer le lendemain devant le Roi.

Jeudi 19, à Versailles.

Le Roi, qui n'avoit point de conseil à tenir, eut le matin la patience de se faire achever de peindre chez madame de Maintenon, par Rigaut; il envoie ce portrait au roi d'Espagne, qui l'en avoit instamment prié.

Le Roi dîna de fort bonne heure, et alla se promener à Marly, d'où il revint plus tôt qu'à l'ordinaire, pour voir la tragédie que madame la duchesse de Bourgogne joua dans le cabinet

de madame de Maintenon, où l'on avoit fait faire un fort joli théâtre. Madame la duchesse de Bourgogne, qui y représentoit la fille d'Absalon, avoit un habit magnifique brodé de toutes les pierreries de la couronne. Monsieur le duc d'Orléans y représentoit David; le comte d'Ayen, Absalon; la comtesse d'Ayen, Tharès, femme d'Absalon; mademoiselle de Melun, la femme de David, et le petit comte de Noailles y faisoit aussi un personnage. Les autres acteurs étoient Baron le père, et quelques domestiques de M. de Noailles; tous les habits étoient fort beaux, et la pièce fut fort bien jouée; il n'y avoit place dans ce cabinet que pour trente ou quarante personnes. Monseigneur et messeigneurs ses enfants y étoient, madame la princesse de Conti, M. du Maine, toutes les dames de madame la duchesse de Bourgogne, madame de Noailles et ses filles; il n'y eut que deux ou trois courtisans.

Samedi 21, à Versailles.

Monseigneur courut le loup, messeigneurs ses enfants étoient à la chasse, et au retour ils vinrent dîner chez madame la duchesse de Bourgogne; madame la princesse de Conti y amena trois ou quatre dames, et madame la duchesse de Bourgogne en avoit retenu quel-

ques-unes des siennes; ils dînèrent ce qu'on appelle présentement *à la Clochette*, n'ayant personne pour les servir. On fait mettre une petite table auprès de la grande où il y a des verres, des assiettes, du vin et de l'eau, et une clochette pour appeler, quand ils veulent qu'on déserve. Le repas fut fort long et fort gai.

Dimanche 22, à Versailles.

Monseigneur alla dîner chez madame la princesse de Conti, à la ville, où l'on joua le soir dans sa galerie *Electre*, qui est le plus bel ouvrage de théâtre qu'on ait vu depuis la mort de Corneille et de Racine: Longepierre en est l'auteur; la pièce fut jouée à merveille, et le vieux Baron joua avec les comédiens, quoiqu'il ait quitté le théâtre il y a long-temps; toute la cour y étoit, hormis le Roi.

Lundi 23, à Marly.

Le comte d'Estrées ne reviendra point ici, c'est à lui qu'on donne la commission d'aller à Barcelonne, pour conduire le roi d'Espagne en Italie, à Naples. La jeune reine fera le voyage, malgré les fatigues de la mer dont elle a beaucoup souffert en passant en Espagne. On parle de gens considérables qui suivront le roi d'Es-

pagne en Italie; mais il n'y a rien encore de déclaré là-dessus.

Mardi 24, à Marly.

Le soir, il y eut bal, qui commença à sept heures et demie, et finit à dix heures. Monseigneur le duc de Bourgogne n'y dansa point; il a quitté la danse pour toujours.

Mercredi 25, à Marly.

On eut des nouvelles de Londres du 16 : il y a déjà eu dans le Parlement des avis fort séditieux contre le roi Jacques III, proposant de le déclarer criminel de haute trahison, pour avoir pris le titre de roi d'Angleterre; il y a eu même un particulier qui a poussé l'insolence jusqu'à lui disputer l'honneur de sa naissance.

Depuis que l'on travaille à la réforme de la monnoie, il est déjà passé plus de 130,000,000 à la Monnoie de Paris, ou à celle des provinces, et l'on y porte autant que les premiers jours.

Monseigneur le duc de Bourgogne en renonçant à la danse, dit que c'étoit un malheur de n'être pas adroit, mais qu'il y avoit tant d'autres qualités plus essentielles et plus à souhaiter dans les hommes, qu'il songeroit à acquérir et qu'il espéroit par-là réparer ce qui lui man-

quoit et l'on aperçoit tous les jours qu'il songe à tout ce qu'il y a de plus noble et de plus honnête.

Dimanche 29, à Versailles.

M. de Chamillart s'étoit mépris au nom de Silly, et avoit cru que c'étoit le maître de camp de cavalerie, et de sorte que Silly en alla remercier le Roi, qui fut fort surpris de ce remercîment, sachant bien qu'il ne l'avoit pas nommé. Silly étoit au désespoir de s'être trompé, et n'avoit aucun tort, M. de Chamillart l'ayant assuré qu'il étoit brigadier. Le soir M. de Chamillart, travaillant avec le Roi, le supplia si instamment de réparer la faute qu'il avoit faite, que le Roi ne put lui refuser ce qu'il demandoit pour M. de Silly, qui d'ailleurs est très-bon sujet. Ainsi le maître de camp de cavalerie est brigadier aussi-bien que le colonel de dragons.

Vendredi, 3 février, à Versailles.

Le Roi donna le soir audience, chez madame de Maintenon, à Pracontal, qui étoit arrivé le jour d'auparavant de l'armée d'Italie; et ensuite Sa Majesté entra dans le cabinet, où madame la duchesse de Bourgogne joua, pour la seconde fois, la tragédie d'*Absalon*. Après la tragédie,

il y eut une petite musique, pour donner le temps aux acteurs de changer d'habits, et ensuite ils jouèrent une farce nouvelle. Monseigneur le duc de Berri y joua, et tout cela fut fort bien exécuté et divertit fort bien le Roi. Madame y étoit. Elle avoit d'abord fait difficulté d'y venir à cause de son grand deuil; mais le Roi lui leva ce scrupule, en lui disant que c'étoit la famille royale, et que cela se faisoit en particulier sans que personne entrât.

Samedi 4, à Versailles.

On eut des nouvelles de Londres du 26. Le Parlement paroît plus soumis au roi Guillaume qu'aucun parlement ne l'avoit été jusqu'ici; ils ont lu pour la troisième fois et passé le bill contre le roi Jacques III, le déclarant criminel de haute-trahison, pour avoir pris le titre de roi d'Angleterre. Ils paroissent tous fort animés contre la France, et proposent de lever encore dix mille hommes outre les quarante mille qu'ils se sont engagés de donner aux Hollandois ou à l'Empereur contre la France.

Dimanche 5, à Versailles.

Monseigneur dîna chez madame la princesse de Conti, à la ville, et puis y joua jusqu'à l'heure de la comédie; ce fut *Electre*, qu'on

joua pour la seconde fois. Toute la cour, hormis le Roi, étoit à ce spectacle. Il n'y put guère tenir plus de cent personnes, et toutes les places y étoient marquées, tant pour les dames que pour les courtisans.

Jeudi 9, à Marly.

M. de Chamillart vint ce matin dire au Roi des nouvelles de ce qui s'est passé à Crémone le 1er de ce mois; elles sont si extraordinaires, qu'il n'y a nul exemple de cela dans l'histoire ancienne ni dans la moderne. C'est Mahonis, major du régiment de Dillon, qui étoit dans la place, qui a apporté cette nouvelle. Le prince Eugène avoit une intelligence dans Crémone; il y avoit déjà fait entrer quatre ou cinq soldats déguisés en prêtres et en paysans, et le 1er de ce mois, il fit couler une partie de son infanterie par un aquéduc qui rendoit dans la cave d'un curé de la ville qui nous trahissoit. Ces gens, entrés dans la ville la nuit, prirent des haches chez ce curé, avec lesquelles ils ouvrirent une porte qui étoit murée, et par laquelle le prince Eugène et M. de Commercy entrèrent avec toute la cavalerie; ensuite ils se rendirent maîtres de trois autres portes, ayant tué tous ceux qui les gardoient; et puis ils marchèrent à la grande

place, où est l'Hôtel-de-Ville, dont ils se rendirent maîtres aussi. Le maréchal de Villeroy, qui n'étoit arrivé que le jour d'auparavant revenant de Milan, où il s'étoit allé aboucher avec le prince de Vaudemont, entendant du bruit, monta à cheval pour aller à la place, et au tournant de la première rue, il fut enveloppé par les ennemis et ne put faire aucune défense, n'ayant qu'un aide-de-camp et un page avec lui. Il offrit à l'officier qui le prit dix mille pistoles et un régiment, qu'il lui promit de lui faire donner par le Roi, s'il le vouloit mener au château. L'officier lui répondit qu'il y avoit trop long-temps qu'il servoit l'Empereur pour écouter une pareille proposition. Le Maréchal, étant ainsi pris, fut emmené, par ordre du prince Eugène, hors de la ville dans une cassine, avec bonne garde. Crenau, lieutenant-général, assembla quelque infanterie et chargea les ennemis; mais d'abord il eut l'épaule cassée, et tout ce qui combattoit avec lui fut tué. Le prince Eugène le fit emporter aussi hors de la ville, lui disant qu'il craignoit que ses soldats ne le tuassent, s'il ne le mettoit en lieu de sûreté. Pendant ce temps-là Rivel, le plus ancien lieutenant-général, et qui commandoit en cette qualité-là (le maréchal de Villeroy étant pris), marcha droit au rempart, où il

fut joint par une partie de l'infanterie de la garnison; et le marquis de Praslin, brigadier de cavalerie, qui ne pouvoit pas savoir encore que le Roi l'avoit nommé maréchal-de-camp, joignit les bataillons irlandois que nous avions dans la place, et qu'il trouva de la meilleure volonté du monde, résolus de mourir ou de chasser les ennemis; ils les attaquèrent. Le combat commença à sept heures du matin, et ne finit qu'un peu avant six heures du soir. Pendant ce combat, Praslin, qui avoit vu qu'un autre corps des ennemis marchoit de l'autre côté du Pô pour se rendre maître de notre pont, envoya ordre à celui qui commandoit à la redoute de l'autre côté d'en retirer tout son monde et de rompre le pont derrière lui; ce que cet officier exécuta fort bien et sans perdre un seul homme. Ce pont ne fut rompu que sur les trois heures. Le prince Eugène étoit monté dans un clocher, pour voir un moment tout ce qui se passoit dans tous les endroits de la ville, et si le prince Thomas de Vaudemont avoit attaqué et emporté la redoute de l'autre côté du pont, comme il en avoit l'ordre, et de revenir joindre le prince Eugène dans la ville, elle auroit été apparemment prise; mais il fut fort étonné de voir que notre pont étoit rompu, et qu'il n'avoit plus à espérer ce renfort-là. Il

se crut pourtant encore assez fort pour se rendre maître absolu de la place, y ayant déjà plus de troupes que nous n'en avions dans la garnison; mais notre infanterie chassoit déjà les ennemis de rue en rue avec une vigueur incroyable. Firmarcon, colonel de dragons, fit mettre pied à terre à son régiment, et ils achevèrent d'enfoncer et de chasser les ennemis. Le prince Eugène et M. de Commercy, ne pouvant faire revenir leur infanterie au combat, furent contraints de se retirer et d'abandonner la ville, qu'ils avoient prise par miracle, et qu'ils perdirent par un miracle encore plus grand. Mongon, maréchal-de-camp, avoit eu, dès le commencement du combat, un cheval tué, et avoit été pris; un escadron des cuirassiers de l'Empereur lui avoit passé sur le corps; mais à la fin du combat il s'est trouvé en liberté. On ne sait pas encore comment d'Antragues, colonel du régiment des Vaisseaux, a été blessé. Nous avons eu la moitié de la garnison tuée ou blessée; mais les ennemis y ont encore perdu bien plus de gens que nous; et ils avoient mené là tous les grenadiers de leur armée, leur meilleure infanterie et beaucoup d'officiers. Le prince Eugène et M. de Commercy ont pensé être pris pour avoir voulu se retirer un peu trop tard. Le gouverneur de la ville

pour les Espagnols, dont nous ne savons point le nom, s'est fort signalé dans cette occasion, et est blessé de plusieurs coups ; d'Arêne, major-général, est fort blessé aussi, et toutes les relations le louent fort. Le Roi attend incessamment un courrier par qui l'on saura encore plus de détails.

Le Roi a choisi M. de Vendôme pour aller commander l'armée d'Italie. Il lui donne quatre mille louis pour son équipage ; et après avoir eu ce soir une longue audience de Sa Majesté, il a pris congé d'elle, et compte arriver à l'armée dans dix ou douze jours.

Samedi 11, à Versailles.

Madame la duchesse de Bourgogne revint ici sur les cinq heures, et il y eut, le soir, répétition d'*Athalie*, qu'elle doit jouer au premier jour devant le Roi.

Dimanche 12, à Versailles.

Le soir, on joua, pour la troisième et dernière fois, à l'hôtel de Conti, la comédie d'*Électre*. Toute la cour y étoit, hormis le Roi.

M. de Chamillart a reçu une lettre du maréchal de Villeroy, du 4. Il est encore à Ostiano; il est blessé légèrement d'un coup de pertuisane dans le côté, et d'un coup d'épée à la main.

Le Roi lui a écrit une lettre très-obligeante et très-propre à le consoler, et l'a envoyée tout ouverte.

Mardi 14, à Versailles.

Le Roi alla l'après-dîner se promener à Marly, et durant sa promenade il parla fort du maréchal de Villeroy, et de la manière du monde la plus tendre et la plus obligeante. Il marqua qu'il étoit fort étonné et indigné même contre les gens qui insultoient au malheur du maréchal de Villeroy; il ajouta qu'il croyoit que l'amitié dont il l'honoroit lui attiroit une partie de la haine que l'on a contre lui. Il se servit même du mot de *favori*, terme qui ne lui étoit jamais sorti de la bouche pour personne; enfin, il parla long-temps comme un homme qui veut et sait soutenir les intérêts des malheureux. C'est une grande consolation pour la famille du maréchal, et cela fait bien voir le bon cœur du Roi, qui n'abandonne jamais ceux qui le servent et qui sont attachés à lui.

Lundi 20, à Versailles.

Le Roi écrivit de Marly au roi d'Espagne, le 23 du mois passé, une lettre dont voici la copie:

Copie de la Lettre du Roi au roi d'Espagne, écrite de Marly le 21 janvier 1702.

« J'ai toujours approuvé le dessein que vous » avez de passer en Italie; je souhaite de le voir » exécuter : mais plus je m'intéresse à votre » gloire, plus je dois songer aux difficultés » qu'il ne vous conviendroit pas de prévoir » comme à moi. Je les ai toutes examinées; » vous les avez vues dans le mémoire que Mar- » chin vous a lu. J'apprends avec plaisir que » cela ne vous détourne pas d'un projet aussi » digne de votre sang que celui d'aller vous- » même défendre vos états en Italie. Il y a des » occasions où l'on doit décider soi-même. » Puisque les inconvéniens que l'on vous a re- » présentés ne vous ébranlent pas, je loue fort » votre fermeté, et je confirme votre décision. » Vos sujets vous aimeront davantage, et vous » seront encore plus fidèles, lorsqu'ils verront » que vous répondez à leur attente, et que, » bien loin d'imiter la mollesse de vos prédé- » cesseurs, vous exposez votre personne pour » défendre les états les plus considérables de » votre monarchie. Ma tendresse augmente » pour vous à proportion que je vois qu'elle » vous est due. Je n'oublierai rien pour votre

» avantage. Vous savez les efforts que j'ai faits » pour chasser vos ennemis d'Italie. Si les trou» pes que j'y destine encore y étoient arrivées, » je vous conseillerois d'aller à Milan, et de » vous mettre à la tête de mon armée; mais » comme il faut auparavant qu'elle soit supé» rieure à celle de l'Empereur, je crois que » Votre Majesté doit passer dans le royaume de » Naples, où sa présence est encore plus néces» saire qu'à Milan. Vous y attendrez le com» mencement de la campagne; vous y calmerez » l'agitation des peuples de ce royaume. Ils » souhaitent ardemment de voir leur souve» rain. Ils ne sont excités à la révolte que par » l'espérance d'avoir un roi particulier. Traitez » bien la noblesse; faites espérer du soulage» ment aux peuples lorsque les affaires le per» mettront; écoutez les plaintes, rendez jus» tice, et vous communiquez avec bonté sans » perdre votre dignité; distinguez ceux dont le » zèle a paru dans ces derniers mouvements: » vous connoîtrez bientôt l'utilité de votre » voyage, et le bon effet que votre présence » aura produit. Je fais armer quatre vaisseaux, » qui iront à Barcelonne, et vous porteront à » Naples avec la Reine. Je vois que votre amitié » pour elle ne permet pas de vous en séparer. » Marchin vous informera des troupes que j'en-

» voie à Naples, et des autres détails dont je l'ai » instruit au sujet de votre passage. Dieu, qui » vous protége visiblement, bénira la justice » de votre cause; et j'espère qu'après vous avoir » appelé au trône, il vous donnera ses assis- » tances pour défendre les états dont il a remis » le gouvernement entre vos mains. Je le prierai » de rendre heureux les desseins que vous for- » mez pour sa gloire. Il ne me reste qu'à vous » assurer de ma tendresse, de mon amitié, et » du plaisir que j'ai de voir que tous les jours » vous vous en rendez digne ».

Signé Louis.

Mardi 21, à Versailles.

Il arriva un courrier de Barcelonne. Les rougeurs qui avoient paru au roi d'Espagne étoient un commencement de rougeole; il étoit beaucoup mieux quand le courrier est parti, et la Reine écrit au Roi une lettre fort gaie, marquant seulement que ce mal n'est plus rien, mais qu'elle est un peu fâchée de ce qu'on n'a pas voulu qu'elle le vît durant sa maladie, ni même encore présentement, quoiqu'il n'y ait plus rien à craindre. Elle a envoyé à madame la duchesse de Bourgogne un habit d'Espagnole, avec la coiffure de même; rien n'est

toient glissées dans celles du Roi, et on supprime la préface du livre.

Dimanche 5, à Versailles.

Le Roi a donné une pension de 1000 francs à Duché, auteur de la comédie d'*Absalon*, que madame la duchesse de Bourgogne a jouée cet hiver, et madame de Maintenon lui a envoyé 1000 francs.

Mardi 7, à Versailles.

Le Roi déclara le matin que monseigneur le duc de Bourgogne iroit cette année commander ses armées en Flandre, et le soir, après son souper, il dit à M. le comte de Tholoze, qu'enfin il lui accordoit la grâce qu'il lui avoit si souvent demandée, d'aller faire cette année la charge d'amiral : il n'y a rien encore de réglé sur le nombre des vaisseaux qui composeront l'armée navale.

Samedi 11, à Versailles.

Le Roi, après son lever, fit entrer M. le maréchal de Catinat dans son cabinet; ce maréchal avoit eu, le jour d'auparavant, une longue conversation avec M. de Chamillart, à Paris, qui lui avoit dit, de la part du Roi, que Sa Majesté avoit résolu de lui donner le commandement

de son armée d'Allemagne. Il se défendit quelque temps d'accepter cet emploi; mais enfin il assura qu'il étoit prêt à obéir et à accepter tous les emplois où le Roi croiroit qu'il lui seroit utile. La conversation avec le Roi a été telle qu'il convenoit en pareille occasion, et le Roi finit par dire au Maréchal : « Présentement » nous voici en état où vous pouvez vous expli- » quer avec moi à cœur ouvert de tout ce qui » s'est passé en Italie durant la dernière cam- » pagne». Le maréchal répondit : « Sire, ce sont » toutes choses passées; le détail que j'en pour- » rois faire seroit inutile au service de Votre » Majesté, et ne serviroit qu'à nourrir peut- » être des inimitiés éternelles; ainsi je la sup- » plie de vouloir bien me permettre de garder » un silence profond sur tous les sujets de » plaintes que je pourrois avoir. Je ne me jus- » tifierai, Sire, qu'en servant encore mieux, si » je puis, tant en Allemagne qu'en Italie ». Le Roi a fort loué ce procédé.

Dimanche 12, à Versailles.

M. le duc de Richelieu, qui a déjà été marié deux fois, épouse en troisième noce la veuve du marquis de Noailles; elle lui donne 100,000 fr., et ils signent en même temps un contrat de

mariage du duc de Fronsac, fils du duc de Richelieu, qui n'a que dix-sept ans, avec la fille aînée de la Marquise qui en a onze, à qui la mère donne 200,000 fr. et une maison magnifique qu'elle a fait bâtir depuis peu à Paris, auprès des Invalides. Le Roi signera le contrat de mariage de ces enfants, pour y donner plus de force.

Lundi 13, à Versailles.

Le Roi, après la messe, fit entrer M. Rosen dans son cabinet; il lui dit qu'il vouloit, durant la campagne, qu'il fût toujours auprès de monseigneur le duc de Bourgogne, afin que sur ses bons conseils et sur son exemple, ce prince pût s'acquitter de tous ses devoirs, et acquérir une bonne réputation. M. Rosen est le premier lieutenant-général; ainsi, étant toujours auprès de la personne de monseigneur le duc de Bourgogne, ce sera M. le duc du Maine qui commandera l'aile droite, car il est le premier après monsieur Rosen.

Mercredi 15, à Marly.

Le Roi, après avoir entendu le sermon à Versailles, vint ici, où il se promena jusqu'à la nuit; il avoit signé le matin les contrats de

mariage du duc de Richelieu, qui a environ soixante-dix ans, et du duc de Fronsac, son fils, qui n'en a que dix-sept.

Jeudi 16, à Marly.

On eut des lettres de Barcelonne; le roi d'Espagne mande qu'il suivra le conseil du Roi, et qu'il ne menera point la reine sa femme à Naples; il avoit même quasi résolu de prendre ce parti avant de recevoir la dépêche du Roi. La jeune Reine a fait à merveille sur tout cela; elle a marqué une très-grande douleur de se séparer bientôt du Roi son mari; mais en même temps elle lui dit qu'il n'y falloit point balancer, que ses intérêts et sa gloire exigeoient cette séparation, et que leur tendresse mutuelle devoit céder au bien de l'état; qu'elle alloit tâcher, étant à Madrid, de se rendre digne de lui, et de se faire aimer de ses peuples, afin d'augmenter encore leur affection pour leur nouveau maître.

Vendredi 17, à Marly.

Le Roi a fait donner à M. le maréchal de Catinat 30,000 francs pour son équipage; il avoit vendu tous ses chevaux au retour d'Italie, croyant ne plus servir.

Lundi 20, à Versailles.

Le roi Guillaume a fait payer depuis quelque temps le douaire des veuves qui sont à Saint-Germain auprès de la reine d'Angleterre, et c'est le parlement qui l'a contraint à le faire. La duchesse de Tirconnel, qui a un douaire de 18,000 francs, l'a déjà reçu.

Jeudi 23, à Versailles.

Depuis la réforme des espèces d'or et d'argent, il a déjà passé à la Monnoie du royaume, plus de 200,000,000.

Vendredi 24, à Versailles.

Le maréchal de Villeroy est encore à Inspruck; il croit qu'on veut l'envoyer à Gratz en Stirie; il a écrit au cardinal d'Estrées, qui est à Venise, une grande lettre, où il rend compte de l'affaire qui se passa à Crémone, le premier février; en voici la copie:

« Quoique je sois persuadé que ma lettre » courra bien des hasards avant que d'arriver » à Votre Éminence, n'ayant de particulier à » lui mander que ce qui m'est arrivé, je l'ex- » pose sans scrupule à la curiosité de ceux qui » auront envie de la lire. Si j'avois pu avoir

» l'honneur de lui écrire plus tôt, j'aurois pré» venu les faux avis qu'on a peut-être répandus » sur l'action qui s'est passée à Crémone le 1er de » ce mois, dont Votre Excellence doit être plei» nement instruite présentement.

» Je partis le 23 janvier de Crémone, laissant » tous nos quartiers dans la meilleure disposi» tion que je le pouvois désirer, notre pont » sur le Pô bien établi, aveo son retranche» ment à la tête dudit pont en bon état, et en» tièrement fini. Le 24, j'arrivai à Milan, et » j'y demeurai le 29. Le 30, j'en repartis, et ar» rivai à Crémone le 31, au soir, où j'appris » que M. le prince de Vaudemont, avec douze » ou quinze cents hommes de pied et pareil » nombre de cavalerie, marchoit sur le Taro, » et que de l'autre côté de l'Oglio quelques » troupes des ennemis s'assembloient aussi à » Ostiano et à Canetto. M. le marquis de Cré» qui, par qui j'en avois été averti, avoit donné » tous les ordres pour la sûreté de ses quar» tiers. Voilà la disposition générale où nous » étions le 31, au soir, ayant pris toutes les » précautions nécessaires pour être avertis des » mouvements que les ennemis pourroient faire, » tant du côté du Parmesan que dans le Cré» monois, s'ils passoient l'Oglio. Toute la nuit » du 31 au 1er février se passa sans que je re-

» çusse aucun avis. A la pointe du jour, j'en» tendis tirer sur la gauche de ma maison, et » dans le même instant un de mes valets entra » dans ma chambre, me disant que les Alle» mands étoient dans la ville. Je m'habillai fort » vite et demandai un cheval. Comme j'enten» dois le feu s'augmenter et s'approcher de ma » maison, ne doutant plus que ce ne fût une » trahison, et que la première chose par où les » traîtres commenceroient, ce seroit de venir à » ma maison, j'ordonnai, avant que de monter » à cheval, qu'on brûlât tous les chiffres et » tous les papiers; ce qui a été exécuté fidèle» ment. J'ordonnai au capitaine de ma garde » d'aller à une porte de la ville qui n'étoit qu'à » cent pas de mon logis, pour en fortifier le » poste, ne pouvant me figurer encore que les » ennemis pussent être dans la ville, mais seu» lement une assemblée de canailles qui cher» cheroient à se saisir de quelques portes pour » introduire les Allemands. Comme je me trou» vai le plus diligent de ma maison, je sortis » seul à cheval, et poussai à toute bride sur la » place, comme le premier endroit où j'étois » sûr de trouver des soldats assemblés, et où je » pourrois d'abord rallier du monde et établir » un poste considérable, et que de là je me » transporterois sur l'esplanade, où, suivant

» l'ordre général, plusieurs troupes de cava-
» lerie et d'infanterie devoient s'assembler à la
» première alarme. Entre ma maison et la
» place, je trouvai les ennemis, en traversant
» une rue qui étoit sur ma gauche, d'où ils
» me tirèrent quelques coups de mousquets :
» cela m'obligea de faire un plus grand tour
» pour aller sur la place. La certitude que les
» ennemis étoient dans la ville me donna plus
» d'impatience d'y arriver; car le mal me parut
» pressant. En arrivant au corps-de-garde, sur
» la place, je trouvai qu'il commençoit d'être
» attaqué, mais encore foiblement. Comme je
» faisois ce que je pouvois pour l'encourager et
» l'obliger à tenir ferme, les ennemis débou-
» chèrent en grand nombre par deux endroits
» dans la place, et entourèrent tout le corps-
» de-garde : je me trouvai enveloppé de sorte
» qu'il ne me fut pas possible de me dégager.
» Je fus d'abord jeté en bas de mon cheval, et
» livré à la première fureur des soldats. Un offi-
» cier vêtu de rouge, du régiment de Bagny,
» se jeta à moi, et me retira avec bien de la
» peine de l'état pressant où je me trouvois : je
» crois devoir le prompt secours qu'il me donna
» à mon habit. Peu de moments après, nous
» fûmes attaqués, mais assez foiblement, n'ayant
» pas d'officiers à la tête des soldats. Après qu'ils

» se furent retirés, l'officier qui m'avoit pris » me mena dans la chambre du corps-de-» garde, en haut, où il songea à réparer un » peu le désordre où il m'avoit trouvé. Je n'ai » qu'à me louer de sa conduite et du soin qu'il » prit de moi. Je voulus le tenter par des offres » considérables, pourvu qu'il voulût me re-» mettre en liberté sur l'esplanade ; jamais il » ne voulut y entendre ; et je dois ce témoi-» gnage à la vérité, que ce que je lui offrois » étoit capable de le dédommager de toute la » fortune qu'il pourra faire dans la suite. Nous » fûmes attaqués une seconde fois, et je vis des » moments où j'espérois être en liberté, si nos » troupes avoient été plus nombreuses, et que » nos officiers eussent pu soupçonner que » j'étois dans ce corps-de-garde : mais mon » malheur a prévalu à tout ; cette seconde at-» taque ne me fut pas plus favorable que la » première. Je fis ensuite une seconde tenta-» tive auprès de cet officier de Bagny, qui n'eut » pas plus de succès que la première fois, » quoique j'augmentasse mes offres. Nos troupes » commençant à se rallier partout, et enten-» dant un grand feu de toutes parts, cet offi-» cier qui me gardoit appela un major ou un » lieutenant-colonel qui étoit sur la place, » pour lui dire qu'il avoit un prisonnier de

» considération : je le vis courir à toute bride
» du côté de la grande église ; et un quart
» d'heure après, le comte Guido Staremberg,
» que mon capitaine me nomma, me vint
» prendre, et me conduisit dans une maison,
» contre la porte qui avoit été livrée aux enne-
» mis par la trahison d'un curé dont je ne
» connois que très-imparfaitement le détail.
» Votre Excellence l'aura su bien promptement
» par M. le prince de Vaudemont, et par les
» lettres d'une infinité de particuliers de Cré-
» mone. Il étoit dix heures et demie lorsque
» le comte Guido Staremberg vint me prendre.
» En traversant la ville, j'entendis que nos
» troupes attaquoient les ennemis de tous cô-
» tés, et je ressentis d'autant plus mon mal-
» heur, que j'étois assuré que nous rechasse-
» rions les ennemis hors de la ville avec toutes
» sortes d'avantages. M. le prince Eugène et
» M. le prince de Commercy vinrent me voir
» dans la maison où ils m'avoient fait conduire :
» je reçus d'eux toutes sortes d'honnêtetés. Ils
» ne restèrent qu'un moment avec moi, ayant
» des affaires pressantes ailleurs. En sortant de
» mon logis, ils donnèrent ordre qu'on me
» menât hors de la ville, dans une cassine qui
» n'en étoit qu'à une demi-portée de mous-

» quet, où je restai fort long-temps. Je vis » arriver M. de Crenau, blessé, et quelques-» uns de nos officiers, qui la plupart avoient » été pris par l'infidélité des habitants, qui les » avoient livrés aux ennemis. Sur les deux » heures après minuit, on me mena à Ostiano. » Voilà tout ce que je puis mander à Votre Ex-» cellence, par ma connoissance particulière » de ce qui s'est passé dans Crémone, tant par » rapport à l'action générale que sur ce qui me » regarde particulièrement; car depuis que j'ai » été pris, je n'ai reçu de nouvelles de per-» sonne ».

Samedi 25, Versailles.

M. de La Vrillière vint le matin chez le Roi avant son lever, et lui apporta une lettre du commandant de Calais, qui mande qu'un patron de barque anglois est venu donner avis que le roi d'Angleterre mourut dimanche dernier : il y a tant d'apparence que cet avis est véritable, qu'on ne doute persque plus de cette mort. Le Roi a envoyé ordre à M. d'Argenson, à Paris, d'empêcher qu'on en fasse des réjouissances publiques; il a donné le même ordre ici durant la journée. Le Roi n'ouvrit pas la bouche aux courtisans sur la nouvelle qu'il avoit eue de

Calais, et n'a donné aucun signe de joie, quoiqu'il ait grand sujet d'en avoir; mais il est toujours maître de lui en toutes choses.

Dimanche 26, à Versailles.

Le matin, après la messe du Roi, il arriva un courrier de M. de Manneville, gouverneur de Dieppe, qui mande qu'on y a eu des avis sûres d'Angleterre, que le roi Guillaume étoit mort le 19. Cette confirmation de la nouvelle d'hier ne parut pas encore suffisante; mais l'après-dîner le Roi eut des avis par tant d'endroits jusqu'au retour de sa chasse: il dit en entrant chez madame de Maintenon, qu'il ne falloit plus en faire un secret. Les Anglois ont reconnu la princesse de Danemarck reine; elle a déjà pris sa place, et harangua dans le conseil. On mande que milord Portland, le lendemain de la mort du roi son maître, étoit repassé en Hollande.

On ne sauroit remarquer dans les discours du Roi ni sur son visage, qu'il ait reçu une bonne nouvelle.

Jeudi 30, à Versailles.

Le Roi nous envoya, madame de Dangeau et moi, à Paris, tenir sur les fonts de baptême, en son nom, et au nom de madame la duchesse

liberté où elles regardoient le maintien d'une bonne intelligence avec la France comme le solide appui de la république; et certainement les démarches opposées étoient l'effet d'un état violent. C'est ainsi que Sa Majesté a considéré la rupture des conférences demandées par Vos Seigneuries pour la confirmation de la paix; les traités faits avec les ennemis du roi d'Espagne, contre elle et contre le roi son petit-fils; les assistances secrètes qu'elles ont données pour envahir les états soumis au roi catholique; les actes d'hostilités exercés en pleine paix contre les troupes de Sa Majesté; le refus d'examiner les droits du roi d'Espagne et ceux des Provinces-Unies; après avoir demandé des conférences pour en convenir et pour faire cesser les plaintes de part et d'autre; les entreprises faites contre les alliés de Sa Majesté; les secours donnés sans réserve pour les attaquer; présentement que la république est rendue à elle-même, que son esprit va gouverner, que ses seuls intérêts seront consultés, sa conduite réglera les sentiments de Sa Majesté pour elle; tous ses sujets de plaintes seront ensevelis, et le Roi m'ordonne d'en assurer Vos Seigneuries. Si elles veulent enfin se confier en son ancienne et sincère amitié pour elles, rien ne troublera le commerce de leurs sujets; elles auront le

plaisir de les voir jouir sans trouble de tous les priviléges, de tous les avantages qu'ils ont obtenus en différents temps de la France et de l'Espagne. Sa Majesté le promettra pour elle; elle en sera garante pour son petit-fils, assuré que ce prince voudra bien confirmer le traité de Munster et ceux dont il a été suivi, comme Sa Majesté promet de sa part de confirmer ceux de Nimègue et de Riswick. La sûreté de vos provinces, bien loin d'être menacée par Sa Majesté, deviendra le principal sujet de son attention; et pour l'affermir plus solidement, elle fera savoir à Vos Seigneuries ses intentions, soit que vous nommiez un ministre pour les apprendre de Sa Majesté, soit qu'elle en choisisse un pour venir reprendre auprès de Vos Seigneuries la qualité et les fonctions de son ambassadeur. Qu'elles cessent de craindre le voisinage de tant de troupes qu'elles voient sur leurs frontières; il dépend d'elles non-seulement de les avoir pour amies, mais de les faire entièrement sortir des Pays-Bas espagnols. La paix rétablie, et Vos Seigneuries désarmées, la garde des provinces du roi catholique ne sera plus confiée qu'à ses propres troupes; une prompte résolution rendra le calme à vos provinces; la paix et la liberté y renaîtront ensemble. C'est à Vos Seigneuries

(seules présentement consultées sur le gouvernement de la république) à décider ce qu'elles doivent préférer, ou le repos et la liberté, ou la guerre et la ruine de leur commerce sacrifié à des intérêts étrangers. Le temps de la campagne approche; les armées de Sa Majesté sont en état d'agir. La prudence de Vos Seigneuries leur fera voir dans peu de temps que la saison laisse encore à délibérer sur le parti qu'elles doivent prendre pour le bien de la patrie et pour la gloire immortelle de Vos Seigneuries (1) ».

Jeudi 13, à Versailles.

Le Roi et toute la maison royale assistèrent à toutes les dévotions de la journée. Monseigneur fit ses pâques de bon matin, et puis vint servir le Roi à la cène. Madame la duchesse de Bourgogne fit aussi ses pâques de bon matin, et revint ici assez à temps pour voir le Roi laver les pieds aux pauvres (2). Après ténèbres,

(1) Qui pourroit ne pas admirer cette noblesse, cette délicatesse d'expressions que la seule élévation de l'âme peut donner ! La politique bien entendue ne pourroit rien trouver de plus adroit que ce ton et ces tournures insinuantes ; mais la politique toute seule ne s'élèvera jamais jusque-là : l'arrogance du caractère l'emportera toujours sur ses vrais intérêts.

(2) Des écrivains ont beaucoup loué l'espèce de loi

Sa Majesté alla faire un tour à Trianon, et en sortant du souper, elle alla avec toute la maison royale dans la tribune de la chapelle adorer le Saint-Sacrement.

Lundi 17, à Versailles.

Madame la duchesse de Bourgogne alla faire ses stations à Paris; elle descendit aux Bénédictins anglois, puis alla à Saint-Jacques-du-Haut-Pas, à Sainte-Geneviève, à Saint-Etienne-

---

établie à la Chine, qui oblige l'Empereur à ouvrir tous les ans un sillon dans les champs. Pourquoi, indépendamment de tout sentiment religieux, ne seroit-on pas encore plus touché en voyant parmi nous l'autorité suprême se dépouiller volontairement de toute la majesté royale, afin de donner l'exemple solennel de la plus parfaite bonté, de la commisération la plus tendre pour les indigens? Quel spectacle que celui d'un monarque descendant de son trône pour s'entourer d'infortunés et pour les servir! Qui pourroit voir sans émotion des mains royales qui tiennent les rênes de l'état déposer le sceptre qui nous gouverne pour laver les pieds des pauvres? N'est-ce pas nous dire, avec une éloquence divine, que rien ne doit coûter pour eux? Si cette coutume sublime étoit établie chez les Chinois ou chez les Turcs, il y a long-temps que les philosophes modernes en eussent fait l'éloge; mais elle est puisée dans l'Evangile, des *esprits forts* devoient ou n'en pas faire mention, ou n'en parler qu'avec dédain.

du-Mont, et toujours à pied. Elle revint ici à huit heures, et ne soupa point avec le Roi, tant elle étoit fatiguée.

Fanchon Moreau ayant quitté l'Opéra pour se mettre dans un couvent, où elle paroît très-bien convertie, et ayant renvoyé à M. le Grand-Prieur tout ce qu'il lui avoit donné, le père Gaillard, qui a travaillé à sa conversion, a obtenu du Roi, pour elle, une gratification de cinq cents écus, que le Roi a promis de convertir en pension, si elle persiste dans le parti qu'elle vient de prendre (1).

Mercredi 19, à Versailles.

Le Roi, au sortir du conseil, envoya M. de Beauvilliers chez monseigneur le duc de Bourgogne, pour lui dire que Sa Majesté jugeoit à propos qu'il partît mardi pour aller se mettre à la tête de ses armées en Flandre; ce que ce prince reçut avec une joie démesurée.

Samedi 22, à Versailles.

Monseigneur le duc de Bourgogne fit ses dernières stations ici; il les a faites toutes les

(1) Elle y persista. On a vu encore, sous Louis XV, deux actrices jeunes et belles donner aussi ce grand exemple; mais on n'a point vu depuis de semblables conversions.

soixante avec une dévotion qui a édifié tout le monde.

Mardi 25, à Versailles.

Monseigneur le duc de Bourgogne partit d'ici à cinq heures du matin, en chaise de poste; il court à trente-cinq chevaux. Le Roi et Monseigneur s'attendrirent fort hier en lui disant adieu, et sa séparation avec madame la duchesse de Bourgogne fut douloureuse et tendre.

Samedi 29, à Marly.

Quand le roi d'Espagne fut embarqué à Barcelonne, tous nos vaisseaux firent la salve royale, et dans le moment prirent le pavillon d'Espagne. Quand il débarqua à Baies pour monter sur les galères de Naples, qui l'ont porté à Naples, nos vaisseaux firent encore la salve royale, et puis reprirent le pavillon de France. En arrivant à Naples, S. M. Catholique descendit à son palais, qui n'est pas encore achevé de meubler, parce qu'on ne croyoit pas qu'il pût arriver sitôt. Il parut ensuite sur le balcon pour se montrer au peuple, et ensuite il alla à l'église, où l'on chanta le *Te Deum*. Il compte remonter bientôt sur les galères de Naples pour aller à Final, et de là aller se mettre à la tête

de l'armée d'Italie. Il recommande au Roi beaucoup d'officiers de la marine, et lui dit que ce n'est point une recommandation de roi à roi, mais d'un petit-fils à son grand-père; il marque, sur chacun de ces officiers, les raisons particulières qu'il a de les recommander, et tout cela avec beaucoup d'esprit et de sagesse. Après s'être loué au dernier point du comte d'Estrées, sur toutes sortes de chapitres, il prie Sa Majesté de trouver bon que ce comte puisse accepter la grandesse qu'il lui veut donner. Le Roi non-seulement l'a approuvé, mais Sa Majesté fit partir un courrier, il y eut jeudi huit jours, et qui doit être arrivé à Naples présentement, par lequel il lui mandoit qu'il lui faisoit grand plaisir d'honorer ce comte de cette dignité.

Mercredi 3 mai, à Marly.

Monseigneur le duc de Bourgogne, en passant à Cambrai, y a vu monseigneur l'Archevêque qui étoit venu le recevoir à la poste, où il changeoit de chevaux, et où monseigneur le duc de Bourgogne s'arrêta et s'enferma plus de deux heures avec lui (1).

---

(1) M. de Fénelon étoit disgracié, et M. le duc de Bourgogne étoit le plus tendre des fils, le plus respectueux

Lundi 8, à Versailles.

M. de Chamlay, qui va dans l'armée d'Allemagne, ne partira pas de quelques jours : c'est le maréchal de Catinat qui a prié le Roi de l'y envoyer.

Dimanche 14.

M. le Grand-Prieur eut hier après dîner une longue audience du Roi; il va servir de lieutenant-général dans l'armée de M. de Catinat. On dit qu'il a représenté au Roi le mauvais état de ses affaires, qu'il a prié Sa Majesté de mettre un économe à tous ses bénéfices, pour en faire faire les réparations et en payer ses dettes; après quoi il les remettra au Roi pour en disposer. Il ne se réserve que le prieuré, et on croit que Sa Majesté lui donne vingt mille francs de pension.

Lundi 29, à Versailles.

M. le comte de Toulouse partit le matin pour aller s'embarquer à Toulon.

---

des sujets. Mais il connoissoit la générosité du Roi et ses principes; il étoit certain que des preuves d'attachement et de reconnoissance données à son vertueux instituteur ne pourroient déplaire au Roi. Il ne se trompoit point : Louis XIV sut gré à son petit-fils d'avoir rempli un devoir.

Vendredi 2 juin, à Versailles.

M. de Vendôme a envoyé au Roi une lettre qu'il a reçue du roi d'Espagne, dont voici la copie :

« Mon cousin, j'ai appris par votre lettre, et » par ce que m'a dit le comte de Colmenero, » les mouvements que vous vous donnez pour » entrer en campagne; je ne m'en donne pas » moins de mon côté pour vous aller joindre » au plus tôt, et si des affaires très-essentielles » que j'ai ici ne me retenoient, jointes à l'arrivée » du Légat que j'attends, je serois déjà parti; » car j'appréhende que vous ne battiez les en» nemis avant que je sois arrivé : je vous per» mets pourtant de secourir Mantoue; mais » demeurez-en là, et attendez-moi pour le reste. » Rien ne peut mieux vous marquer la bonne » opinion que j'ai de vous, que de craindre que » vous n'en fassiez trop pendant mon absence. » Je compte me rendre à Final à la fin du mois; » assurez tous les officiers françois de ma part » de la joie que j'ai de me trouver à leur tête, » et soyez bien persuadé, mon cousin, de la » véritable estime que j'ai pour vous ».

Dimanche 4, à Versailles.

Le Roi, avant que d'aller à la messe, tint le chapitre des chevaliers de l'Ordre; il nous dit que le roi d'Espagne souhaitoit qu'il donnât l'ordre du Saint-Esprit à cinq de ses sujets qui ont les principales charges d'Espagne, et qui sont des plus illustres maisons; et ensuite le Roi nous lut les noms qu'il avoit écrits dedans un petit billet, les voici :

Le cardinal Portocarrero; mais il ne pourra être reçu que quand il y aura une place vacante parmi les huit ecclésiastiques.

Le duc de Médina Sidonia Cavallierizo Mayor : il est de la maison de Gusman.

Le comte de Benavente : il est sommelier de corps; il est de la maison de Pimentel.

Le marquis de Villa Franca, *mayor domo-mayor* ; il est de la maison de Tolède.

Le duc de Duceda, ambassadeur à Rome, de la maison des ducs de Lerme de Sandoval.

Le terme de sommelier de corps est purement françois; ils l'ont pris de la maison de Bourgogne.

Vendredi 14 juillet, à Marly.

Le Roi alla l'après-dîner courir le cerf : une horde de cerfs fit peur au cheval de M. de La

Rochefoucault, qui emporta son maître sous un arbre, où il fut blessé à la tête, mais légèrement : ce qu'il y eut de fâcheux, c'est qu'il fut désarçonné et qu'il tomba sur le bras gauche, qui fut rompu entre l'épaule et le coude. Le Roi lui fit donner une de ses petites calèches qui suivent toujours la chasse, et on le mena à Versailles, au chenil. M. Félix y vint, lui raccommoda le bras, et on espère le tirer d'affaire. Il avoit eu l'épaule de ce bras-là fracassée au passage du Rhin, et on craint que cela ne rende sa guérison plus difficile. Le Roi et Monseigneur vinrent à l'endroit où il étoit tombé, et lui marquèrent toute l'amitié du monde.

Lundi 24, à Versailles.

Le roi de Suède marche toujours à Cracovie. Voici la réponse qu'il fit, à Varsovie, à l'envoyé de l'électeur de Brandebourg : « Je sais que » votre maître n'attendoit que le succès de la » ligue entre le roi de Danemarck, le Mosco- » vite et la Pologne, pour se déclarer contre » moi. J'ai châtié le roi de Danemarck jusque » dans Copenhague, et lui ai pardonné en bon » voisin. J'ai dompté le Moscovite, et l'obli- » gerai bien à rester en paix. J'ai chassé le roi » de Pologne de sa capitale; j'irai à votre maître

» le dernier, et pour lui montrer le cas qu'il
» falloit faire de mon amitié, et qu'il devoit
» la mériter avant que de l'obtenir. Retirez-
» vous (1).

Samedi 29, à Marly.

Le Roi fit, l'après-dîner, une fort jolie loterie chez madame de Maintenon, pour madame la duchesse de Bourgogne et pour ses dames. Madame la comtesse de Grammont y fut appelée, et y disputa un lot contre le Roi; le Roi le gagna et le lui donna, lui disant : Il n'est pas juste que ce soit moi qui mette un obstacle à votre bonheur.

Mercredi 2 août, à Marly.

Le Roi, après le conseil, alla voir élever le cheval ailé qui porte la Renommée, et que l'on posa sur son piedéstal au bout du jardin, sur l'abreuvoir; tous les connoisseurs disent que c'est un ouvrage achevé; il est de Coisevox, et a été fait en quinze mois. Monseigneur y avoit été dès le matin, et retourna

(1) Quel langage, si on le compare à celui de Louis XIV! combien cette arrogance sauvage est dénuée de dignité! et combien il y a d'inconséquence à vouloir avilir ainsi les rois lorsqu'on porte une couronne!

ensuite au conseil. Le soir, après que le Roi eut travaillé avec M. de Chamillart, il y retourna encore, et vit achever de le poser, ce qui s'est fait sans qu'il y eût rien de gâté à la figure, malgré les difficultés qu'il y a à élever de si grands poids.

Jeudi 3, à Marly.

Voici la lettre du roi d'Espagne :

Au camp de Castelnovo, le 27 juillet.

« J'envoie à Votre Majesté la relation que » M. de Vendôme a faite de l'affaire qui nous » arriva hier; elle est aussi complète à ce que j'ai » ouï dire à des gens qui en ont vu beaucoup, » qu'une affaire de cavalerie peut l'être; j'ai eu » beaucoup d'envie de m'y trouver; mais mal- » gré toute la diligence que je fis, qui fut ex- » trême, je ne pus m'y trouver que sur la fin, » parce que je fus averti trop tard, et que les » ennemis tinrent peu. Je passai le Crostolo » avec neuf escadrons, et quittai la colonne » que je menois pour faire plus de diligence; » il n'a tenu qu'aux ennemis de nous disputer » le passage de cette rivière qui est très-diffi- » cile; ils l'auroient pu faire facilement, mais » ils n'y ont pas songé, comptant apparem- » ment que nous nous arrêterions à faire le

» siége de Bercello, ou que nous ne pourrions » pas faire une grande diligence ; ce qui a » donné le temps à nos troupes de les surpren» dre presque dans leur camp, qui étoient com» posé des régiments de Commercy, de Darm» stadt, Visconti et d'Herbuilliers. Ce corps » étoit commandé par Visconti, qui auroit été » de 4,000 chevaux, s'il eût été complet; mais je » crois qu'il en avoit au moins 3,000 : il s'étoit » fort bien campé contre le prince Eugène, » mais fort mal contre mon armée, ayant un » ruisseau derrière lui, dans lequel ses troupes » se sont jetées presqu'en bataille ; il étoit com» blé de corps morts et de chevaux lorsque j'y » arrivai, et les grenadiers le passèrent à pied » sec comme sur un pont, quoique les bords en » soient fort escarpés. Le camp des ennemis a » été entièrement pillé, aussi-bien que leurs » équipages et bagages. Je trouvai leur camp » tout tendu, ce qui marque qu'ils ne nous y » attendoient pas, et nos troupes ont profité de » leurs dépouilles, et ont bu leur vin, qui nous » a été d'un grand secours après une si longue » marche. Les six cents grenadiers qu'on avoit » détachés se sont montés, et sont devenus en » un instant grenadiers à cheval ; presque tous » leurs chevaux ont été pris, et ceux qui se » sont sauvés, se sont sauvés à pied, et se sont

» jetés dans les bois; en sorte que Votre Ma» jesté peut compter qu'ils ne nous feront pas » grand mal le reste de la campagne. Mon ré» giment de cavalerie d'Anjou a pris deux éten» tards, et le marquis de Saint-Germain-Beau» pré, qui y est capitaine, une paire de tim» bales; le régiment de dragons-Dauphin, a » pris aussi deux étendards et une paire de » timbales; Wartigny qui le commande y a » été considérablement blessé, et s'est fort dis» tingué. M. de Vendôme a chargé d'abord avec » un seul escadron de la gendarmerie que com» mandoit Mesières; le régiment de dragons» d'Estrade, et six cents grenadiers, et les deux » escadrons des carabiniers qui s'y sont trouvés » ont fait des merveilles, ainsi que les gendar» mes, à qui les prisionniers ont dit qu'ils en » vouloient principalement. J'ai actuellement » huit étendards et trois pièces de timbales, » dont deux paires ont été prises en chargeant. » Valsemé, qui commande la cavalerie, a chargé » à la tête de trois escadrons, et a fait des mer» veilles. Le marquis de Créqui a combattu à » pied et à cheval, et s'est trouvé partout, ainsi » que MM. de Bezon, de Marsin et d'Alber» gotte : Selleton a été fort blessé, et a fort » bien fait, aussi bien que . . . . ; » et je prie Votre Majesté d'avoir égard à leurs

» services. Enfin, Votre Majesté peut compter » que l'affaire a été des plus complètes; et la » peur des ennemis a été si grande, que je lui » répète qu'ils se sont jetés presqu'en bataille » d'aussi haut dans le Tesson que l'on se jeteroit » de la terrasse de Saint-Germain dans la Seine, » et qu'il y en a beaucoup plus de noyés que » de tués. On dit que nous nous battrons en- » core demain, et qu'ils ont fait passer huit ou » dix mille hommes pour s'opposer à notre » marche : je le souhaite; car il seroit fort » agréable de les défaire en détail. Le Sérénis- » sime (c'est ainsi que l'on appelle M. de Man- » toue) m'a suivi partout, ainsi que tous les » Espagnols, à la réserve du duc d'Ossone, qui » ne l'a pas jugé à propos. Ils me paroissent » fort aises de cette aventure. Je n'écris point » à Monseigneur, non plus qu'à mon frère, » parce que je ne pourrois que leur dire la » même chose; et je suis si las, que je ne sau- » rois écrire. Je vous prie de leur faire part de » ce que je vous mande, et de leur envoyer la » relation. Ne soyez point surpris si je laisse à » M. de Vendôme le soin de vous envoyer un » courrier : je ne veux pas me faire honneur » d'une action dont il a tout le mérite; et quand » j'enverrai à Votre Majesté quelqu'un de ma » part, je veux que ce soit une action décisive,

» afin que Votre Majesté n'ait pas une fausse » joie. Notre cavalerie a conçu par cette action » fort peu d'estime pour celle de l'Empereur; » et j'espère que Votre Majesté en sera tout » aussi contente qu'elle le doit être de son in- » fanterie. Je finis, en assurant Votre Majesté » de la continuation de mon attachement et de » ma tendresse ».

Signé PHILIPPE.

Le lieu où les ennemis étoient campés, et où ils ont été battus, s'appelle *Santa-Vittoria*: ainsi ce combat s'appellera *combat de la Victoire.*

Dimanche, 3 septembre, à Marly.

L'après-dîner, le Roi alla tirer. Son cheval s'enfonça jusqu'au ventre dans une molière, une de ses jambes fut pressée sous son cheval: mais les courtisans qui suivoient le Roi le dégagèrent promptement. Il ne se fit aucun mal. Il alla changer d'habit à Trianon, et retourna sur l'heure à la chasse.

Vendredi 8, à Versailles.

Monseigneur le duc de Bourgogne, qu'on n'attendoit que demain, selon ce que le Roi avoit dit, arriva un peu avant minuit. Il monta

chez le Roi par le petit escalier de la garde-robe, et entra dans la chambre de Sa Majesté dans le temps que l'on sortoit du grand coucher. Il fit une révérence très-profonde au Roi, qui lui dit : « Embrassez-moi donc ! » et le Roi l'embrassa très-tendrement. Après une fort courte conversation, le Roi lui dit : « Allez vite » chez la duchesse de Bourgogne, qui vous at- » tend avec beaucoup d'impatience ». Cependant madame la duchesse de Bourgogne, avertie promptement de son arrivée, courut dans le cabinet du Roi par la galerie, quoique fort en désordre, car elle alloit se mettre au lit. Les embrassements furent vifs et tendres. Elle le conduisit chez elle, et dans ses petits cabinets. Livry lui fit apporter à manger : il fut servi par les femmes de chambre. Le repas dura peu. Il se déshabilla fort vite, tant il avoit d'impatience de se voir en liberté avec elle.

Vendredi 15, à Versailles.

On mande d'Espagne que les députés de tous les royaumes arrivoient à Madrid pour donner à la Reine de nouvelles assurances de leur fidélité, et lui offrir leurs biens et leurs vies pour défendre le Roi et le royaume. Le Connétable vint à la tête des grands et de la noblesse. La

Reine, qui étoit encore à sa toilette et les cheveux épars, le fit entrer. Il lui dit qu'ils venoient recevoir ses ordres, et qu'ils étoient prêts à marcher. La Reine loua fort leur zèle, les remercia, et leur dit que, pour donner l'exemple, elle marcheroit elle-même, et iroit droit à Séville.

Elle a offert à la Junte de mettre toutes ses pierreries en gage : mais on n'a pas jugé à propos qu'on en eût besoin, ni qu'elle fît le voyage de Séville.

Mardi 3 octobre, à Fontainebleau.

On apprend par un courrier que la Reine, ayant entendu la nuit quelque bruit à sa porte, à plusieurs fois différentes, s'en étoit alarmée avec raison, et avoit demandé à la Junte qu'elle pût avoir des gardes la nuit dans le palais ; ce qu'on lui a accordé après beaucoup de difficultés, parce que ce n'est pas la coutume.

Dimanche 8, à Fontainebleau.

M. le maréchal de Villeroy écrit du 25, que dès le 15 il avoit appris le cartel fait en Italie, et que le 23 l'Empereur lui avoit mandé qu'il étoit libre, et qu'il lui enverroit incessamment un officier pour le conduire en France, ou tout autre endroit où il voudroit aller.

Samedi 14, à Fontainebleau.

Avant-hier, à la comédie, il y eut un démêlé entre un chevau-léger et un brigadier des gardes; Bazun, qui commandoit, mit le chevau-léger aux arrêts. M. du Pourprie, qui commande les chevau-légers qui sont en quartier, voulut soutenir le chevau-léger. L'affaire fut portée au Roi, qui a fait casser le chevau-léger, et a interdit du Pourprie, avec ordre de s'aller rendre en prison, où il est depuis hier matin.

Dimanche 15, à Fontainebleau.

Le Roi fit sortir le matin de prison M. du Pourprie; il leva l'interdiction, lui ordonnant d'être plus modéré une autre fois.

Samedi 21, à Fontainebleau.

Le Roi, qui met toujours une bonté particulière à toutes les grâces qu'il accorde, a voulu, en faisant M. de Villars maréchal de France, lui causer une surprise agréable. M. le comte de Choiseul partit le matin, et porte à M. de Villars, son beau-frère, un paquet de M. de Chamillart; il y a simplement sur l'enveloppe : *A M. le marquis de Villars*; et dedans, il y a une lettre de la propre main du

Roi, et au-dessus : *A mon cousin le maréchal de Villars*. On a confié le secret à M. de Choiseul, avec ordre de ne le dire à personne : on veut que M. de Villars ne l'apprenne que par la lettre du Roi. Sa Majesté déclara à son dîner l'honneur qu'elle lui avoit fait de le faire maréchal de France, et il est seul de sa promotion.

Mercredi 1er novembre, à Versailles.

M. le prince d'Harcourt salua hier le Roi; il y avoit dix-sept ans qu'il n'avoit paru à la cour, et depuis deux mois il sollicitoit pour que le Roi lui permît d'y paroître. Sa Majesté lui dit en l'embrassant: «Oublions le passé». Le prince d'Harcourt lui demanda pardon de sa conduite passée, et le Roi l'assura fort qu'il ne s'en souviendroit plus.

Vendredi 10, à Marly.

Il arriva le soir un courrier de M. de Boufflers, qui mande une chose assez extraordinaire, qui est que milord Marlborough, s'en retournant en Hollande, avoit été pris par un parti espagnol de la garnison de Gueldre : ce maréchal mande au Roi qu'il a eu plusieurs avis de cela; mais on ne lui a rien mandé de Gueldre.

Samedi 11, à Versailles.

Le Roi eut la confirmation de la prise de milord Marlborough, et on a pris avec lui M. d'Opdam, lieutenant-général, et M. de Gisdemershem, qui étoit le député de MM. les États-Généraux à l'armée. Ils ont été pris sur la Meuse : on traitera fort bien milord Marlborough, qui en a très-bien usé avec tous nos prisonniers.

Dimanche 12, à Versailles.

On a appris que milord Marlborough, qui avoit été pris par un parti de Gueldre sans être connu, avoit été relâché sur un passe-port qu'avoit M. de Gisdemershem pour lui et pour six de ses domestiques. Il fit passer milord Marlborough pour son écuyer, et M. d'Opdam pour son secrétaire, et le partisan qui les avoit pris fut assez simple pour le croire.

Mardi 14, à Versailles.

Au retour de Meudon, le Roi vit chez madame de Maintenon le maréchal de Villeroy qui est arrivé, et qui fut encore mieux reçu qu'on ne le pouvoit croire, malgré toutes les bontés et les amitiés que le Roi lui avoit témoignées durant sa prison. L'Empereur n'a

point voulu prendre les cinquante mille francs réglés pour la rançon des généraux.

Mercredi 15, à Versailles.

Monseigneur le duc de Bourgogne mena dans son carrosse madame la duchesse de Bourgogne à Meudon ; ils virent dîner Monseigneur qui faisoit un retour de chasse. A cinq heures, monseigneur le duc de Bourgogne se mit à table avec lui, et madame la duchesse de Bourgogne mangea assise sur le bras de sa chaise ; mais elle ne se mit point à table, parce qu'il y avoit des courtisans qui mangeoient avec Monseigneur, et il n'y auroit que les princes du sang qui pourroient manger avec elle.

Le Roi donne quatre mille livres de pension à M. de Mémont, pour avoir appris à monter à cheval à monseigneur le duc de Berri. Il avoit déjà cinq mille livres de pension pour avoir appris à monseigneur le duc de Bourgogne.

Dimanche 19, à Versailles.

Le Roi a résolu de faire faire lui-même les recrues pour l'armée d'Italie, et a fait publier une ordonnance par laquelle il règle que les soldats de ces recrues auront, s'ils le veulent,

leur congé au bout de trois ans; et entre autres priviléges, il leur accorde celui d'être exempts de taille eux et leurs femmes, s'ils sont mariés, pendant les trois ans qu'ils serviront, et cinq ans encore après. Par cette ordonnance, le Roi règle le nombre d'hommes que doivent fournir chacune des généralités du royaume et les pays conquis, et le total composera dix-huit mille cinq cents hommes.

Lundi 27, à Marly.

J'appris que le Roi avoit donné une pension de mille écus, il y a quelques jours, à M. des Epines, un de ses écuyers, qui suit d'ordinaire madame de Maintenon, quand elle va quelque part dans les carrosses du Roi.

Jeudi 30, à Marly.

Les états de Languedoc, qui sont assemblés, ont accordé au Roi, dès leurs premières séances, trois millions de don gratuit, et deux millions pour la capitation. Les religionnaires de ce pays-là continuent à faire beaucoup de désordre, et le Roi y envoie quatre régiments.

Vendredi, 1er décembre, à Marly.

Le Roi de Pologne avoit mandé à M. du Héron, envoyé de France, de sortir de ses

états; du Héron répondit qu'il n'étoit pas seulement envoyé auprès du roi de Pologne, mais auprès de la république. S. M. Polonoise, peu contente de cette réponse, l'a envoyé prendre dans Varsovie, où il étoit demeuré, et l'a fait conduire à Thorn, ce qui est entièrement contre le droit des gens, et ce qui apparemment choquera la république de Pologne.

Dimanche 3 décembre, à Versailles.

Le Roi a donné ordre qu'on arrêtât, à Paris, tous les Polonois et les Saxons qui s'y trouveront, et qu'on ne les relâchera que quand le roi de Pologne aura remis M. du Héron, notre envoyé, en liberté.

Lundi 4, à Versailles.

Le Roi, au sortir du conseil de dépêches, où monseigneur le duc de Bourgogne entre depuis quelques années, déclara qu'il vouloit que ce prince entrât dans tous ses conseils. Cela, joint aux commandements de ses armées, marque assez la haute opinion que le Roi a de lui; et tout le monde a approuvé ce que le Roi vient de faire. Monseigneur le duc de Bourgogne a reçu les compliments des courtisans; mais il n'en recevra pas des ministres étrangers en cette occasion-ci.

Il y avoit quelque dispute entre M. le Chancelier et les évêques sur l'impression des livres. La chose a été réglée à l'amiable. On est convenu que les évêques pourront faire imprimer, sans permission, tous les livres qu'ils voudront faire sur la religion; et que dans les rituels où il est parlé des mariages, M. le Chancelier nommera un examinateur jurisconsulte pour lui rendre compte de ce qui peut regarder l'état. Il est aussi convenu que MM. les évêques censureront les livres sur la religion, quand ils le jugeront à propos, mais qu'ils ne diront jamais qu'il falloit leur demander la permission de les imprimer, ce que quelques-uns d'eux avoient mis dans leurs livres; et c'est de quoi se plaignoit le Chancelier, parce que c'est lui seul qui doit donner les priviléges pour l'impression. Le Roi, qui n'avoit point voulu juger leurs démêlés, leur avoit témoigné aux uns et aux autres qu'ils lui feroient plaisir de s'accommoder, sans qu'on fût obligé d'en venir à un jugement.

Mercredi 6, à Versailles.

Le roi d'Espagne, pendant qu'il a été à Gênes, a traité le Doge d'altesse, et l'a fait couvrir lui et tous les sénateurs, comme repré-

sentant le corps de la république. Charles-Quint avoit donné de l'altesse au doge de Gênes, et l'avoit fait couvrir lui et quatre sénateurs. Voilà ce qu'on a trouvé dans les registres de ce temps-là.

Dimanche 24, à Versailles.

Le Roi vit le matin, à son lever, le chevalier de Hautefort; il l'appela et lui dit : « Je vous » oubliai hier à la promotion, mais vous n'y » perdrez rien; je vous fais brigadier, et je » vous ferai mettre sur la liste dans votre rang».

Vendredi 29, à Versailles.

Le Roi donna audience à M. Gualtieri, nonce ordinaire, qui parla fort éloquemment et fort sagement. C'est par l'entremise du Pape que l'accommodement se fait avec la république de Venise, et que l'ambassadeur de cette république vient demain, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, faire une réparation publique à Sa Majesté. Le Roi répondit au Nonce, sur tous les points de son discours, avec une précision et une dignité dont le Nonce et tous ceux qui pouvoient entendre furent charmés.

Samedi 30, à Versailles.

Le Roi, après son lever, donna audience à l'ambassadeur de Venise, qui fut reçu avec les honneurs des ambassadeurs extraordinaires, la république lui ayant donné ce titre pour ce jour-là seulement; et pour rendre plus authentique la réparation qu'elle faisoit au Roi, cet ambassadeur dit dans son discours, qui fut long, que les gens qui avoient été punis à mort n'avoient été condamnés que par un tribunal subalterne, et que la république auroit bien voulu que cela eût pu se réparer; qu'elle venoit avouer sa faute, et prioit Sa Majesté de l'oublier. Cela fut accompagné de toutes les soumissions que le Roi pouvoit désirer. La réponse du Roi fut noble et honnête.

FIN DE L'ANNÉE 1702.

ANNÉE 1703.

Mardi, 2 janvier, à Versailles.

Le Roi, qui ne va plus à la comédie depuis plusieurs années, dit, à son petit coucher, au marquis de Gesvres, qu'il venoit d'apprendre que les comédiens avoient joué le soir, devant monseigneur et madame la duchesse de Bourgogne, une petite pièce fort licencieuse, et qu'il puniroit leur insolence. Il lui commanda en même temps de faire venir les comédiens, et de les avertir de sa part que si jamais ils retomboient dans une faute approchante, ou que même ils en jouassent à Paris de si scandaleuses, ils seroient cassés sur-le-champ.

Mercredi 3, à Versailles.

M. du Héron, notre envoyé en Pologne, est arrivé ici depuis quelques jours, le roi de Pologne n'ayant pas jugé à propos de le tenir plus long-temps à Thorn, de peur d'irriter de plus en plus la république. Il le fit conduire jusqu'aux frontières du royaume.

Vendredi 5, à Versailles.

Le Roi a donné à Coysevox, fameux sculpteur, quatre mille livres de pension, et lui fait payer quatre mille pistoles pour le Mercure et la Renommée, qui sont deux belles figures équestres placées au bout du jardin de Marly, au-dessus de l'abreuvoir.

Julien vint ici pour recevoir les ordres du Roi pour réduire les mauvais religionnaires, qui se sont soulevés en Languedoc. Sa petite armée sera composée du régiment de dragons de Firmarcou, et d'un nouveau régiment de dragons qu'on lève en Languedoc, et de trois ou quatre mille hommes d'infanterie de bonnes troupes.

Samedi 6, à Versailles.

Le Roi ne sortit point de tout le jour; il entra de bonne heure chez madame de Maintenon, où il y eut une loterie charmante pour madame la duchesse de Bourgogne et pour ses dames; et toutes les loteries que le Roi fait comme cela sont gratis. Il y avoit à celle-ci beaucoup de bijoux, de belles étoffes. Après la loterie, il y eut une grande collation, où l'on fit les *Rois*. Madame la duchesse de Bourgogne ne s'étoit couchée qu'à six heures du

matin, ayant fait *medianoche* chez elle avec beaucoup de dames, et après le *medianoche*, étant allée réveiller quelques-unes de celles qui n'avoient point soupé avec elle.

Dimanche 7, à Versailles.

Madame la duchesse d'Orléans, qui est fort incommodée dans sa grossesse, et madame la duchesse, qui n'attend que le moment d'accoucher, ne seront point de ce voyage, et le Roi n'y mènera point les dames les plus attachées à elles, afin qu'elles leur tiennent compagnie ici.

Lundi 8, à Marly.

Le Roi fit Julien chevalier de Saint-Louis, quoiqu'il n'ait servi que dix ans dans ses troupes, et que le Roi n'en reçoive plus présentement qu'il n'y ait servi au moins vingt ans.

Mardi 9, à Marly.

Il y a deux jours qu'à Versailles on vola monseigneur le duc de Bourgogne; outre l'argent qu'on lui prit, on prit encore 400 pistoles à Moreau, son premier valet-de-chambre; ce prince lui a redonné cette somme, et Moreau se défendant de la recevoir, monseigneur

le duc de Bourgogne lui dit : « Je ne vous ai jamais parlé en maître qu'aujourd'hui, et je vous commande de la prendre; il faut bien vous parler ainsi pour vous faire recevoir de l'argent ».

Jeudi 11, à Marly.

M. le duc d'Orléans envoie l'abbé Dubois en Espagne, pour ses affaires, qui sont très-importantes; il s'agit de le faire appeler à la couronne d'Espagne; au défaut des enfants de monseigneur le Dauphin : il a été oublié dans le testamment du roi d'Espagne, mais ce n'a été qu'une faute de style, que les Espagnols conviennent qu'il faut corriger en l'expliquant mieux; et le droit de M. le duc d'Orléans est incontestable, parce qu'il y a dans le testament qu'on appelle à la succession de la monarchie les descendants de Marie-Thérèse, et ceux d'Anne, dont M. le duc d'Orléans est petit-fils.

Dimanche 14, à Versailles.

M. de Pontchartrain fut chargé par Sa Majesté de mander au comte d'Estrées, qui est malade à Paris, et au comte de Châteaurenault, qui est encore en Espagne, que le Roi les avoit faits maréchaux de France. Ainsi en voilà dix

nouveaux, et il y en avoit déjà neuf; il n'y avoit jamais eu une si grande promotion, ni tant de maréchaux de France à la fois.

Samedi 20, à Vervailles.

Monseigneur revint de Meudon; il devoit y avoir comédie le soir; mais Monseigneur contre-manda les comédiens, parce que c'étoit l'anniversaire de la mort de la Reine-mère, et ce respect a été fort approuvé, au bout de trente-sept ans, car elle mourut en 66.

Dimanche 21, à Versailles.

M. le duc de Gesvres vint ici avant-hier parler au Roi; il veut se marier malgré toutes ses incommodités; il a près de quatre-vintgs ans. Le Roi lui conseilla fort de n'en rien faire : il lui dit beaucoup de bonnes raisons qui devoient l'en empêcher; mais il ne gagna rien sur lui : il veut épouser mademoiselle de Chesnelaye, petite-fille de madame de Saucour, et qui aura même un bien considérable. Ce mariage fera encore beaucoup de tort au marquis de Gesvres son fils.

Mardi 20 février, à Marly.

Le soir, après souper, il y eut un bal masqué, où il n'entra que des gens masqués; le Roi

lui-même avoit fait faire une robe-de-chambre de gaze, qu'il mit par-dessus son habit. Madame la princesse de Conti qui ne danse plus aux bals ordinaires, dansa mieux que jamais; on prit à danser la duchesse de Ventadour, qui alla prendre la princesse d'Épinois; Monseigneur fit une mascarade qui réjouit fort le Roi; on trouva que son habillement et sa marche, qu'il contrefit, ressembloient fort au vieux duc de Gesvres; le bal dura jusqu'à quatre heures et demie, mais le Roi en sortit avant une heure.

Dimanche 25, à Versailles.

Par les dernières nouvelles de Madrid, qui sont du 18, on apprend que les affaires entre les cardinaux et la princesse des Ursins augmentoient plutôt que de diminuer : elle demande toujours au Roi la permission de s'en retourner en Italie; elle se plaint fort de MM. d'Estrées, et MM. d'Estrées se plaignent fort d'elle. On espère, quand le courrier du Roi sera arrivé là, que les esprits se rapprocheront, et qu'ayant bonne intention, ils se réuniront tous pour le service du Roi. On soupçonne le duc de Médina-Celi de nourrir toutes ces divisions, dans l'espérance de se faire premier ministre.

Mercredi 28, à Versailles.

Le Roi, après son dîner, avant que d'aller au sermon, entretint M. le maréchal de Vauban, qui demanda en grâce à Sa Majesté de l'envoyer au siége de Kell, où il croit pouvoir rendre de bons services en conduisant les travaux. Le Roi lui dit : « Mais songez-vous, M. le » Maréchal, que cet emploi est au-dessous de » votre dignité? » — « Sire, lui répondit-il, il » s'agit de vous servir; ce que je crois pouvoir » faire utilement en cette occasion-ci. Je lais» serai le bâton de maréchal de France à la » porte, et j'aiderai peut-être à la prise de la » place. Plus vous nous élevez, et plus nous » devons avoir envie de vous servir ». Le Roi ne veut pas lui permettre d'y aller; mais il insiste encore.

Samedi 3 mars, à Versailles.

Le Roi a déclaré à M. le duc de Berri qu'il ne vouloit point qu'il allât encore à l'armée cette campagne.

Dimanche 11, à Versailles.

On a eu des nouvelles du Languedoc que les troupes de la marine que nous avons en ce pays-là avoient attaqué et battu quatre ou cinq

cents fanatiques, dont ils en avoient tué soixante. Ils auroient tué ou pris le reste, si la nuit ne fût pas venue; mais il étoit plus de cinq heures avant que le combat commençât. Nous avons eu deux officiers de la marine blessés à cette affaire-là. Ils ont eu l'insolence de faire frapper des médailles, qui sont d'un côté de deux dards croisés, et autour trois lettres, qui sont un C, une R et une S. On y donne deux explications : l'une est *Comes Rolandus Scuennarum*; et l'autre, *Calvinistæ, Romanos sacrificate.*

Mardi 10 juillet, à Versailles.

Le comte de Walstein a été amené de Toulon à Vincennes, et mis dans le donjon; mais il a la liberté de se promener dans le château. Il a envoyé au Roi toutes ses pierreries. Sa Majesté les lui a renvoyées, et n'a pas voulu qu'on en retînt la moindre chose.

Lundi 16, à Versailles.

Mademoiselle de Noailles, fille aînée de la duchesse de Richelieu, et dont le mariage étoit arrêté avec le petit duc de Fronsac, est morte à Paris.

Jeudi 19, à Versailles.

M. le duc d'Orléans, qui est fort profond dans les sciences, fort curieux, et aimant beaucoup la musique, surtout l'italienne, travaille à retrouver l'ancienne musique des Grecs, et à faire faire un instrument qui approche de la lyre dont ils se servoient.

Jeudi 26, à Marly.

Le soir, chez madame de Maintenon, le Roi parla à Monseigneur le duc de Berri sur son jeu; il lui parla en bon père. Monseigneur le duc de Berri a promis de ne plus jouer dans le salon; et Sa Majesté veut bien qu'il joue chez madame de Maintenon avec madame la duchesse de Bourgogne. On veut tâcher de le corriger du gros jeu.

Mardi 31, à Marly.

Le Roi envoie le comte de Walstein à Bourges, où il aura la liberté de se promener dans la ville. Il y aura un gentilhomme ordinaire du Roi chargé de sa conduite; et c'est M. de Saint-Olon qu'on a choisi pour cela.

Samedi 4 août, à Marly.

Madame la duchesse de Bourgogne, en sortant du dîner, alla à Versailles voir madame la duchesse d'Orléans, qui étoit en travail. Le Roi y avoit envoyé dès le matin monseigneur le duc de Berri. Ils y demeurèrent jusqu'à ce qu'elle fût accouchée, et revinrent ici au souper du Roi. Le coureur de Madame apprit au Roi la nouvelle de l'heureux accouchement d'un prince; et M. le marquis de Castrie, que M. le duc d'Orléans avoit chargé d'en apporter la nouvelle au Roi, ne put arriver qu'après ce coureur, à qui le Roi fit donner soixante pistoles. M. le duc d'Orléans, étant arrivé, alla chez madame de Maintenon, où étoit le Roi, qui lui témoigna beaucoup de joie et d'amitié. M. le duc d'Orléans lui demanda s'il trouveroit bon que son fils s'appelât le duc de Chartres; et le Roi lui répondit qu'il souhaitoit que son fils le portât aussi dignement qu'il l'avoit fait.

Lundi 6, à Marly.

M. le duc d'Orléans vint, le matin, dans le cabinet du Roi, avant la messe, et pria Sa Majesté de vouloir bien être parrain de M. le duc de Chartres; ce que le Roi lui accorda; et Sa

Majesté lui dit ensuite : « N'avez-vous que cela » à me demander ? » M. le duc d'Orléans lui répondit que les gens de sa maison le pressoient de lui demander autre chose ; mais que, dans ces temps-ci, il croyoit qu'il y auroit de l'indiscrétion à le faire. Le Roi lui dit : « Je pré» viendrai donc votre demande, et je vous » donne 150,000 fr. de pension pour votre fils ». M. le duc d'Orléans, en remerciant Sa Majesté, lui dit qu'il étoit honteux toutes les fois qu'il voyoit sur son mémoire l'argent qu'il tiroit du trésor royal, qui monte présentement, par an, à 1,050,000 fr. ; savoir, 650,000 fr. de pension pour lui, 100,000 fr. pour l'intérêt de la dot de madame la duchesse d'Orléans ; 50,000 écus de pension pour elle, et autant pour le prince qui vient de naître.

Dimanche 26, à Versailles.

Le Roi dit hier, à son coucher, qu'on n'avoit jamais vu de capitulation semblable à celle d'Arco. Elle commence par ces mots : « Nous » supplions S. A. monseigneur le duc de Ven» dôme de nous prendre prisonniers de guer» re, etc. ». Dès que la place fut rendue, M. de Vendôme détacha M. de Senecterre pour aller occuper un pont qui n'en est qu'à trois milles,

et qui lui ouvre le chemin sans aucune difficulté jusqu'à Trente.

Lundi 27, à Versailles.

M. l'évêque de Meaux est ici considérablement malade, et devoit cette nuit recevoir tous ses sacrements.

Samedi 15 septembre, à Versailles.

On creuse toujours à Meudon pour le prétendu trésor. L'invalide persiste : cependant on n'est pas persuadé qu'on y trouve quelque chose.

Le Roi a donné ordre au marquis de Denouville, qui avoit apporté ici la nouvelle de la reddition de Brisach, de repartir promptement; et l'on est persuadé que le Roi écrit par lui à ce prince de revenir incessamment : mais on ne peut que louer l'envie qu'il a de demeurer à la tête des troupes dont il est adoré.

Samedi 6 octobre, à Fontainebleau.

L'argent est diminué du commencement de ce mois, les louis sont à treize francs, et les écus à trois livres dix sous.

Samedi 13, à Fontainebleau.

Le Roi mena le roi d'Angleterre à la chasse du sanglier; la Reine n'y vint point, elle avoit mal passé la nuit, ce qui ne l'empêcha pourtant pas d'aller à la messe; le soir, à onze heures, elle s'évanouit : il y a long-temps qu'elle a de grandes douleurs au sein, et elles augmentent depuis quelques jours. Le soir il y eut comédie; la Reine cachoit son mal de peur d'empêcher le Roi son fils d'aller à la chasse et à la comédie.

Dimanche 14, à Fontainebleau.

Le soir, on chanta sur le théâtre un opéra nouveau de Destouches, le sujet est le *Mariage du Carnaval et de la Folie.* Comme le Roi aime assez la musique de Destouches, il avoit espéré que Sa Majesté voudroit bien l'entendre, mais il a presque renoncé à tous les spectales. Le roi d'Angleterre y alla avec toute la maison royale.

Lundi 15, à Fontainebleau.

Le soir il y eut comédie, et ensuite les Alars firent beaucoup de sauts extraordinaires.

La reine d'Angleterre n'eut point de fièvre, ni la nuit, ni tout le jour, et ils retourneront

demain à Saint-Germain, au grand regret du roi d'Angleterre, qui s'est fort diverti ici; c'est un très joli prince, et qui se fait fort aimer.

Mercredi 17, à Fontainebleau.

Saint-Évremont, si connu par ses ouvrages nouveaux, mourut à Londres le mois passé, âgé de quatre-vingt-dix ans; il y en avoit plus de quarante qu'il étoit exilé de France.

Dimanche 21, à Fontainebleau.

M. le duc d'Orléans fit chanter son opéra chez madame la princesse de Conti; la musique est toute de lui, et les paroles sont de La Fare.

Vendredi 2 novembre, à Marly.

Monseigneur le duc de Bourgogne dîna à Versailles, chez madame la duchesse de Bourgogne, avec les dames du palais, et durant son dîner, un officier du gobelet qui le servoit tomba mort à ses pieds; heureusement madame la duchesse de Bourgogne, qui mange gras, dînoit chez madame de Maintenon, et ne vit point ce triste spectacle, qui auroit été dangereux à voir, en l'état où nous la croyons; elle vint ici en carrosse, mais fort doucement,

et toujours sur la terre, et se coucha en arrivant.

Mercredi 7, à Marly.

J'appris que M. le duc d'Orléans avoit proposé au Roi, il y a quelques jours, d'aller en Espagne pour y commander l'armée; il accompagna sa proposition de beaucoup de bonnes raisons, et parla très-sagement et avec beaucoup de force; le Roi en fut très-content, mais il n'a pas jugé à propos de l'y laisser aller.

Jeudi 8, à Marly.

On ne doute plus de la grossesse de madame la duchesse de Bourgogne, voilà deux mois entiers passés.

Vendredi 9, à Marly.

Le roi d'Espagne a fait une déclaration, en interprétation de testament du feu roi Charles second, qui est telle que M. le duc d'Orléans le pouvoit souhaiter, et par laquelle il est appelé à la succession de la couronne d'Espagne, en cas que les descendants de la reine Thérèse vinssent à manquer, et cela comme petit-fils de la reine Anne, qui ont droit à cette couronne préférablement à tous les autres princes qui

ne sont point de la maison de France; cette déclaration sera jointe au testament, et reçue dans tous les tribunaux, où le testament a été autorisé.

Samedi 10, à Versailles.

On a publié un édit pour les monnoies, par lequel les vieux louis et les pistoles d'Espagne, seront reçus dans le commerce sur le pied de treize livres comme les nouveaux louis; les patagons seront reçus aussi dans le commerce.

Jeudi 22, à Versailles.

Monseigneur le duc de Bourgogne nous a marqué une grande affliction de n'avoir point été au siége de Landau et à la bataille; et après cela, il a fait une réflexion que, s'il eût été dans l'armée, M. de Tallard auroit peut-être balancé à donner la bataille, et qu'ainsi il croyoit qu'il valoit mieux, pour le bien de l'état, qu'il n'y eût point été, et que l'intérêt de sa gloire particulière devoit céder à la gloire du Roi et à l'honneur de la nation.

Samedi 24, à Versailles.

Le roi d'Espagne fit l'année passée un régiment de dragons des déserteurs irlandois, des

troupes que le duc d'Ormont avoit fait mettre pied à terre auprès de Cadix. S. M. catholique a prié le Roi de lui envoyer un colonel irlandois pour le mettre à la tête de ce régiment. Le Roi a choisi, pour cet emploi-là Mahom, colonel réformé dans les Irlandois qui sont en Italie.

Lundi 26, à Marly.

L'évêque d'Agen est mort; c'est celui que nous avons connu sous le nom de *père Mascaron*, fameux prédicateur.

Mercredi 28, à Marly.

Le Roi, après la messe et avant que d'entrer au conseil, passa chez madame la duchesse de Bourgogne, qui venoit d'être saignée pour sa grossesse, et qui demeure neuf jours au lit. Le Roi y alla encore après son dîner, et le soir après son souper; Monseigneur y joua avec elle toute l'après-dînée, et monseigneur le duc de Bourgogne soupa au chevet de son lit.

Jeudi 29, à Marly.

Le Roi vint plusieurs fois dans la journée chez madame la duchesse de Bourgogne, et ne voulut point que les princesses le suivissent après souper dans son cabinet comme à l'or-

dinaire; il les fit demeurer chez madame la duchesse de Bourgogne pour jouer avec elle.

Dimanche 2 décembre.

Il y eut conseil le matin comme à l'ordinaire; et l'après-dîner, le Roi fit une loterie chez madame la duchesse de Bourgogne, pour les dames qui avoient l'honneur de jouer avec elle : les lots étoient d'argenterie et d'étoffes magnifiques.

Mercredi 5, à Marly.

Le Roi conta à sa promenade que M. de Savoie, dans le mémoire qu'il a fait présenter à la république de Venise, avoit mis qu'il avoit secouru le duc d'Anjou son gendre; il ne le traite plus de roi d'Espagne, et cela redouble encore les justes sujets de plaintes qu'on a contre lui.

Lundi 10, à Versailles.

Le soir, on joua ici *l'Andrienne*, comédie dont Baron le père se dit l'auteur, et qui est une traduction de *Térence*. Madame la duchesse de Bourgogne s'y fit porter en chaise; monseigneur le duc de Bourgogne n'y alla point.

Vendredi 28, à Marly.

Les duchesses ne vouloient plus quêter ici, parce que les princesses étrangères avoient fait quelques difficultés de quêter. Le Roi a commandé que toutes les princesses, hormis les princesses du sang, quêteroient à l'avenir, et les duchesses et les femmes de qualité comme l'ordonneroit madame la duchesse de Bourgogne, qui se mêle présentement des quêtes. Mademoiselle d'Armagnac commencera le premier jour de l'an.

FIN DE L'ANNÉE 1703.

ANNÉE 1704.

Dimanche 6 janvier 1704, à Marly.

Avant souper, le Roi fit jouer chez madame de Maintenon quelques bijoux de son armoire; cette armoire est dans son cabinet et pleine de bijoux d'or, d'argenterie et de beaucoup de choses curieuses qu'il fait jouer aux dames de temps en temps, sans qu'il leur en coûte rien, et à chaque voyage il la fait remplir.

Jeudi 17, à Versailles.

Madame la duchesse d'Orléans n'a point été voir la marquise de Roye, qui a reçu des visites ici, et a déclaré qu'elle n'iroit plus voir que les duchesses ou ses amis particuliers : jusqu'ici elle avoit toujours été voir les femmes de qualité dans les occasions, quoiqu'elles ne fussent pas titrées. Madame la duchesse de Bourgogne ne va point chez les duchesses, quoique la Reine y allât les premières années qu'elle vint en France. On espéroit que madame la

duchesse de Bourgogne feroit cet honneur-là à la duchesse de Mortemar, comme fille du gouverneur de monseigneur le duc de Bourgogne; mais elle n'y a point été.

Jeudi 31, à Versailles.

M. de La Feuillade s'est fait recevoir à son gouvernement de Dauphiné; le gouverneur de cette province, et même le lieutenant-général de la province, ont leur place au Parlement au-dessus du premier président. M. de La Feuillade a fait deux choses en ce pays-là qui lui acquièrent fort l'estime et l'amitié de toute la province; la première est que l'usage de ce pays-là est de faire un présent de trois mille pistoles à celui qui vient prendre possession de sa charge : on vint les lui apporter, mais il n'en prit que cinq cents pistoles, qu'il distribua en même temps à de pauvres gentilshommes, et dit à ceux qui lui apportoient l'argent : « La » province, en ces temps-ci, en a trop de be- » soin pour que je reçoive le présent ordi- » naire ». La seconde chose, c'est que le gouverneur de Grenoble, qui avoit acheté ce gouvernement de feu M. de La Feuillade son père, lui vint offrir trois mille pistoles pour en faire avoir la survivance à son fils. M. de La Feuillade lui promit d'en écrire à la cour; on lui

envoya les expéditions nécessaires; il les donna à ce gentilhomme, et ne voulut point prendre les trois mille pistoles : il lui fit même une sorte de réprimande de les lui avoir offertes.

Mercredi 20 février, à Versailles.

Ce sera madame de Chamillart qui fera la layette de l'enfant de madame la duchesse de Bourgogne; mais ce n'est point en qualité de femme de contrôleur-général : le Roi s'est expliqué là-dessus, que la femme du contrôleur-général n'y avoit aucun droit, et que, quand madame de Colbert s'en étoit mêlée, ç'avoit été parce qu'elle s'entendoit fort bien à pareilles choses; que la Reine avoit de l'amitié pour elle, et qu'elle lui donnoit volontiers des commissions.

Mardi 26 mars, à Versailles.

Le matin, avant que d'entrer au conseil, le Roi appela madame la maréchale de Lamotte, qui vient presque tous les jours lui faire sa cour, et il lui dit : « Nous nous sommes si bien » trouvés de vous dans la charge de gouver- » nante des enfans de France, que vous ne pou- » viez pas douter que nous ne vous la conti- » nuassions avec plaisir; mais comme vous pou-

» vez être incommodée quelquefois, j'ai cru
» que vous ne seriez pas fâchée que je vous
» donnasse, pour vous soulager dans les fati-
» gues que donne cet emploi, madame la du-
» chesse de Ventadour, votre fille ».

Samedi 3 mai, à Versailles.

Je fus élu, à Paris, à l'Académie des Sciences en la place de M. le marquis de L'Hôpital, mort il y a deux mois; et M. le président de Lamoignon fut élu à l'Académie des Inscriptions en la place du duc d'Aumont, mort depuis un mois. On n'est point reçu à ces places jusqu'à ce qu'on en ait rendu compte au Roi, et que Sa Majesté n'approuve le choix.

Samedi 7 juin, à Versailles.

Le Roi étant l'après-dîner chez madame la duchesse de Bourgogne, Blouin lui vint dire que Bontems avoit quelque chose à lui dire dans le salon, qu'il ne devoit dire qu'à Sa Majesté. Le Roi, qui savoit que Monseigneur et monseigneur le duc de Berri étoient à la chasse du loup, où Bontems les avoit suivis, ne douta point qu'il n'y fût arrivé quelque accident; mais ne voulant pas troubler madame la duchesse de Bourgogne, il ne marqua pas son inquié-

tude, alla parler à Bontems dans le salon, et puis se remit au chevet du lit de madame la duchesse de Bourgogne, et dit simplement : « Le duc de Berri s'est un peu blessé à la chasse, » mais ce n'est rien ». La vérité étoit que ce prince avoit fait une fort rude chute, s'étoit démis l'épaule droite et étoit un peu blessé au visage; il revenoit dans la chaise de Monseigneur. On le fit ensuite monter dans son carrosse; mais comme il revenoit de deux lieues d'ici, et qu'on le faisoit marcher fort lentement, parce que l'ébranlement du carrosse lui faisoit beaucoup de mal, il ne put arriver ici qu'à cinq heures. Le Roi et toute la cour l'attendoient dans la galerie devant son appartement; il salua tout le monde d'un air gai, et ne parut point troublé de son accident. On le portoit en chaise dans le degré; il voulut mettre pied à terre voyant le Roi; quand il fut dans sa chambre, il dit aux chirurgiens qu'ils ne s'embarrassassent point, qu'il s'attendoit à souffrir de grandes douleurs. Maréchal, aidé de plusieurs autres chirurgiens, lui remit l'épaule fort vite et fort adroitement sans que ce prince jetât le moindre cri. Le Roi, qui étoit demeuré dans le cabinet de M. de Beauvilliers, entra dans la chambre de monseigneur le duc de Berri dès que l'opération fut finie, et loua fort

sa fermeté et sa patience. On le saigna ensuite, et il n'y a rien du tout à craindre; ce qu'il avoit au visage n'est rien.

Mardi 10, à Versailles.

L'Académie a élu hier M. le marquis de Tréville. M. l'abbé de Clérambault, qui en est chancelier, vint le soir en rendre compte au Roi, et lui demander son agrément. Le Roi lui répondit que cette place ne convenoit pas à un homme aussi retiré que M. de Tréville, et qu'ainsi il falloit que l'Académie procédât au choix d'un autre sujet.

Vendredi 13, à Versailles.

M. de Phelippeaux, qui étoit notre ambassadeur à Turin, eut l'honneur de saluer le Roi à son lever, qui lui donna une assez longue audience dans son cabinet avant la messe. Il se plaint fort des traitements qu'il a reçus de M. de Savoie pendant les six derniers mois qu'il a été dans ce pays-là, où on le traitoit en prisonnier, et non en ambassadeur : il prétend qu'on lui refusoit les choses les plus nécessaires à la vie. Quand on le fit partir de Turin pour l'envoyer à Coni, où il fut encore plus étroitement gardé, il dit aux officiers qui le gardoient que sa consolation étoit qu'avant la

fin de l'année le Roi seroit maître de Turin; qu'il espéroit en être gouverneur, et qu'il commenceroit à faire raser la maison où il avoit été arrêté, et qu'il y feroit élever une pyramide où il mettroit une inscription en plusieurs langues, pour instruire la postérité des rigueurs avec lesquelles M. de Savoie avoit traité l'ambassadeur de France contre le droit des gens, et contre l'équité et la raison. Le Roi nous raconta cela le soir.

Mardi 24, à Versailles.

Le Roi, après son dîner, entrant chez madame la duchesse de Bourgogne à son ordinaire, me dit: «Je viens de vous donner un » confrère. Phelippeaux m'a demandé une » place de conseiller-d'état d'épée; il m'a très- » bien servi dans mes armées et dans les am- » bassades, et je lui ai accordé de bon cœur » la grâce qu'il m'a demandée». Je louai fort le choix de Sa Majesté, qui est assurément très-bon. Phelippeaux est galant homme; il a beaucoup d'esprit, et est même très-savant; cet emploi ne l'empêchera pas de servir à la guerre, et le Roi l'envoie faire la campagne en qualité de lieutenant-général, dans les troupes que nous avons en Flandre aux ordres de M. de Bedmar.

Mercredi 25, à Versailles.

Madame la duchesse de Bourgogne passa bien la nuit; mais à huit heures du matin, elle commença à sentir des douleurs qui augmentèrent considérablement à une heure, et allèrent toujours en redoublant jusqu'à cinq heures une minute et demie, qu'elle accoucha heureusement d'un prince, qu'on appellera le duc de Bretagne. Madame la duchesse de Bourgogne souffrit cruellement durant trois heures; et si le travail eût été plus long, l'enfant auroit été en grand danger. Clément, qui l'accouchoit, croit qu'il seroit mort, si l'accouchement eût tardé encore un quart d'heure. Madame la duchesse de Bourgogne souffrit ses douleurs avec une patience et un courage admirable; et Clément croit qu'on doit la vie de l'enfant à la fermeté qu'eut la mère. Le Roi fut toujours au pied du lit de travail, et madame de Maintenon au chevet. Monseigneur et toute la maison royale, princes et princesses étoient dans la chambre, et monseigneur le duc de Bourgogne étoit demeuré dans le cabinet qui rend dans son antichambre, où on lui venoit rendre compte à tous moments de ce qui se passoit, et d'où il ne pouvoit entendre les cris, qui lui auroient fait trop de peine. Sitôt qu'elle

fut accouchée, monseigneur le duc de Berri fendit la foule qui étoit dans l'antichambre, et alla porter la bonne nouvelle à monseigneur le duc de Bourgogne, qui étoit d'autant plus troublé, qu'une heure auparavant on lui étoit venu dire qu'elle venoit d'accoucher d'un prince; et cela n'étant pas vrai encore, lui avoit donné une fausse joie, qui se changea en une profonde tristesse quand je vins lui dire qu'elle n'étoit pas accouchée. Sitôt que le Roi eut vu l'enfant, il alla dans la chapelle rendre grâce à Dieu; il revint ensuite chez madame la duchesse de Bourgogne, et parut à la porte de l'antichambre pour recevoir les complimens de toutes les dames, de M. le Nonce, du duc et de la duchesse d'Albe; ensuite il rentra dans la chambre et fit ondoyer le prince par M. de Coaslin, le curé de Versailles y assistant. On mit ensuite le prince entre les mains de madame la maréchale de La Mothe, qui se mit dans une chaise à porteur du Roi, le prince sur ses genoux, et le porta dans l'appartement du prince. M. de Noailles, capitaine des Gardes, suivoit la chaise. Dès qu'on l'eut mis dans son appartement, M. de La Vrillière, secrétaire et greffier de l'ordre du Saint-Esprit, lui donna le cordon bleu. On choisit parmi les nourrices retenues, madame Perrin. Le Roi, pen-

dant ce temps-là, étoit chez madame la duchesse de Bourgogne, où arriva la reine d'Angleterre, qui n'avoit point voulu amener avec elle le Roi son fils, ne croyant pas madame la duchesse de Bourgogne près d'accoucher.

Jeudi 26, à Versailles.

Le Roi, Monseigneur, et monseigneur le duc de Bourgogne, ont donné part aux princes d'Italie de la naissance de monseigneur le duc de Bretagne, hormis à M. de Modène. Quelques gens croyoient que Sa Majesté n'écriroit point à M. de Savoie; mais le Roi a cru qu'il étoit plus noble de lui écrire, pour le mettre encore plus dans son tort. On envoie la lettre à M. de Vendôme, qui la lui fera rendre.

Le Roi, après la messe, alla voir M. le duc de Bretagne, et ensuite chez madame la duchesse de Bourgogne. On chanta à la messe le *Te Deum* pour la naissance du duc de Bretagne.

Vendredi 27, à Versailles.

On chanta à Paris le *Te Deum* pour la naissance du duc de Bretagne, et le feu de la Grève fut à neuf piliers, qui est le plus grand qu'on fasse. Ils ne sont qu'à quatre aux réjouissances

ordinaires. Tous les habitants de Paris en ont fait d'extraordinaires.

Jeudi, 3 juillet, à Versailles.

Le moine Augustin, Génois, inventeur des canons qui tirent trois coups, a eu une pension du Roi de six mille francs. Le maréchal de Villeroy a plusieurs de ces canons-là dans son armée, qui ne pèsent pas plus que les autres de même calibre. Ils ont été fondus dans la fonderie de Douai.

Jeudi, 7 août, à Marly.

L'incommodité du Roi dure encore : cela ne l'empêcha pas de se promener un peu le soir; mais il n'osa sortir l'après-dîner. Il avoit préparé pour madame la duchesse de Bourgogne des présents magnifiques et galants, qu'elle devoit trouver à chacun des douze pavillons, et ces présents lui auroient été faits par des dames qui l'auroient attendue à la porte de ces pavillons. Le Roi devoit mener madame la duchesse de Bourgogne dans son petit chariot; et elle n'avoit aucune connoissance de ce que le Roi vouloit faire pour elle. Le Roi, voyant l'après-dîner qu'il pleuvoit, et d'ailleurs n'étant pas assuré de pouvoir faire toute la prome-

nade, prit le parti de faire apporter tous ces présents chez madame de Maintenon, et les fit là à madame la duchesse de Bourgogne, qui en fut fort touchée. Il y avoit des vers très-jolis qui accompagnoient chaque présent, et ces vers étoient de Belloc. Parmi les présents, il y avoit deux cabarets, un d'or et un d'argent, travaillés à la perfection; un portrait de madame la duchesse de Bourgogne tenant monseigneur le duc de Bretagne sur ses genoux, avec une bordure magnifique; beaucoup de belles pièces d'étoffes de Perse, de la Chine et de France; une cave pour des essences, des robes de chambre toutes faites, des tabliers, des éventails, des parasols, un rouet de la Chine et des ballots de soie, parce qu'elle aime à filer: enfin, le Roi n'avoit rien oublié de tout ce qu'il croyoit qui lui pouvoit faire plaisir.

Mardi 12, à Marly.

Sur les six heures, le roi et la reine d'Angleterre arrivèrent. Le Roi les reçut dans le jardin, et les mena d'abord dans un endroit auprès du Mail, où l'on avoit préparé une collation magnifique, avec des buffets nouveaux de porcelaine et de cristal, sur des tables de

marbre blanc, sans nappe. Le roi d'Angleterre, messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berri, les princesses, et beaucoup de dames anglaises et françaises, étoient à table; la reine d'Angleterre ne s'y mit point, et le Roi la mena au pavillon des Globes, où le Roi d'Angleterre et madame la duchesse de Bourgogne les rejoignirent après la collation, et achevèrent de faire le tour du jardin avec eux. Au retour de la promenade, la Reine alla chez madame de Maintenon, pendant que le Roi travailloit avec M. de Chamillart, et que le roi d'Angleterre jouoit dans le salon. A l'entrée de la nuit, les tambours, les trompettes, les timbales, les hautbois annoncèrent que le feu alloit commencer. L'arc de triomphe qu'on avoit élevé par-delà l'abreuvoir, autour duquel étoit écrit *pour Adélaïde*, fut illuminé encore plus magnifiquement que le jour qu'on arriva ici. Les bords de la pièce d'eau et des cascades furent fort illuminés aussi. Le temps étoit à souhait. On avoit laissé entrer dans les jardins une infinité de gens venus de Paris, et qui n'embarrassoient point pour la vue. Les Rois et la Reine étoient dans des fauteuils, à la porte du salon. Les fusées commencèrent à neuf heures, et tout le feu fut le plus beau du monde, et on laissa brûler ensuite tout l'arc de triomphe.

A neuf heures et demie, on se mit à table, et durant le souper on chanta les vers qui avoient été faits pour madame la duchesse de Bourgogne, et qu'on avoit déjà chantés le premier jour qu'on arriva ici. Après le souper, le roi et la reine d'Angleterre retournèrent à Saint-Germain. La plupart des gens qui étoient venus de Paris pour le spectacle demeurèrent dans les jardins jusqu'à minuit.

Lundi 18, à Versailles.

Le Roi nous apprit le soir, à son petit coucher, la mort de madame l'abbesse de Fontevrault, qu'il regrette extrêmement. C'étoit une fille de beaucoup d'esprit et de mérite.

FIN DE L'ANNÉE 1704.

ANNÉE 1705.

Jeudi, 1er janvier, à Versailles.

Le Roi, avant d'aller à la messe, tint le chapitre des chevaliers de l'Ordre, où les preuves du marquis de Puisieux furent admises. Nous avions été ses commissaires, le maréchal d'Uxelles et moi. Le Roi entra à la chapelle à onze heures, précédé par tous les chevaliers; et après le *Veni, Creator,* il se mit sous le dais à la gauche de l'autel, et fit prêter serment à l'abbé d'Estrées, qui étoit vêtu de violet comme les évêques : le Roi se mit ensuite à son prie-dieu ordinaire, et à la fin de la messe, il retourna sous le dais, et reçut M. de Puisieux, dont nous étions parrains, Matignon et moi. En sortant de la chapelle, le Roi dit qu'on revînt dans son cabinet, où il y auroit encore chapitre; et là, il nous déclara qu'il vouloit à la Chandeleur, donner l'Ordre à tous les maréchaux de France qui ne l'avoient pas. Il y en a neuf dans ce cas, qui sont : MM. de Catinat, Vauban, Rozen, Chamilly, de Cœuvre, Château-Regnault, Villars,

Montrevel et Harcourt; je les nomme sans ordre.

Vendredi 2, 1705.

Le Roi alla tirer l'après-dîner, et avant de sortir, il donna audience au maréchal de Catinat, qui la lui avoit demandée. Ce maréchal le remercia fort de l'honneur qu'il lui avoit fait de le nommer chevalier de l'Ordre; honneur qu'il avoit toujours souhaité, mais qu'il ne vouloit point tromper Sa Majesté, et qu'il ne pouvoit faire de preuves. On a fort loué cette franchise. Voilà présentement trois exemples de cette bonne foi en pareille occasion : feu M. le maréchal de Fabert, M. l'archevêque de Sens, depuis peu, et M. de Catinat aujourd'hui (1).

(1) Cette noblesse de sentiments établit l'extrême différence qui se trouve entre les *parvenus* et les hommes qui s'élèvent par leur mérite. Nous avons vu beaucoup de *parvenus*, il n'y en eut point dans le siècle de Louis-le-Grand. Tous les hommes de ce temps d'une classe inférieure qui obtinrent les grandes dignités de l'état ou qui firent fortune, le méritèrent par leurs vertus et leurs talents. Les honneurs dont les combla le souverain ne furent qu'une réparation des caprices du hasard; en les élevant, on les mit à leur véritable place. Dans ce beau siècle, les grandes fortunes furent, non des usurpations odieuses et ridicules, mais des conquêtes légitimes.

Jeudi 12 février, à Versailles.

Il y a eu un changement de monnoie au commencement de ce mois, de cinq sous par pistole, qui a fait mettre dans le commerce plus de dix millions.

Lundi 23, à Marly.

Le roi d'Angleterre et la reine sa mère, et la princesse sa sœur, arrivèrent ici à six heures et demie. Le Roi les mena d'abord chez madame de Maintenon, où il laissa la Reine, et revint au salon à sept heures, faire commencer le bal. Le roi d'Angleterre et la princesse sa sœur dansèrent le premier menuet. Voici la séance du bal : les rois dans des fauteuils, et le roi d'Angleterre ayant la droite : le Roi se tenoit toujours debout quand le roi d'Angleterre dansoit; honneur qu'il auroit peine à faire à des rois heureux (1). Monseigneur étoit sur un pliant, à la droite du roi d'Angleterre. Le Roi, après avoir vu danser une demi-heure, alla querir la reine d'Angleterre, pour qui l'on apporta un fauteuil entre les deux

(1) Cette simplicité d'expression, pour peindre les sentiments les plus généreux, est bien d'un autre siècle.

rois ; et après qu'elle eut vu danser quelques contre-danses, on servit la collation ; mais monsieur le Prince et monsieur le Duc ne marchèrent point à la tête pour la présenter à leurs Majestés (ce qu'ils font toujours lorsque le Roi y est), comme grand-maître de la maison, l'un en titre, et l'autre en survivance.

Quand la reine d'Angleterre fut arrivée au bal, elle obtint du Roi qu'il ne se tînt pas debout quand le roi d'Angleterre danseroit.

Lundi 13 avril, à Versailles.

Monseigneur le duc de Bretagne (1) fut assez mal toute la nuit ; à onze heures du matin, il eut de grandes convulsions ; on le saigna, et on lui donna l'émétique : mais la nature étoit si fort accablée, que tous les remèdes ne purent le sauver ; il mourut sur les sept heures du soir. Le Roi y vint après son dîner, et durant le temps qu'il y fut, on le croyoit beaucoup mieux. Le Roi s'approcha du père de La Chaise qu'il vit dans la chambre, et lui dit : « Mon père nous faisons bien des vœux pour la santé de cet enfant, mais nous ne savons ce que nous faisons ; s'il meurt, c'est un ange dans

(1) Enfant de monseigneur le duc de Bourgogne.

le ciel, s'il vit, les grands princes sont exposés à un si grand nombre de tentations, à tant de dangers pour leur gloire et pour leur salut, qu'on a plutôt sujet de craindre la vie pour eux ».

Le Roi alla se promener à Trianon, et, en revenant, il entra chez madame la duchesse de Bourgogne, qui s'étoit mise au lit, accablée de douleur. Monseigneur et monseigneur le duc de Bourgogne ont marqué, en cette occasion, une fermeté chrétienne et une résignation à la volonté de Dieu, qu'on ne sauroit trop louer. Le Roi s'est surpassé lui-même. Madame la duchesse de Bourgogne a édifié tout le monde; monseigneur le duc de Berri a une si vive et si naturelle affliction, que tous les courtisans ont redoublé d'amitié pour lui (1).

Mardi 14, à Marly.

Monseigneur le duc de Bourgogne demeura à Versailles jusqu'à six heures; et, après avoir entendu vêpres, il reçut les compliments, et trouva bon qu'on lui fît la cour jusqu'à six heures. Il a été fort touché de l'attachement et

(1) Ce trait de la plus aimable simplicité peint naïvement des courtisans bien dignes d'estime, qui s'attachoient surtout par les preuves de la bonté et de la sensibilité.

de l'amitié que monseigneur le duc de Berri lui a témoignés dans cette triste occasion.

Mercredi 22, à Marly.

Le Roi se trouva encore plus incommodé la nuit que les deux dernières; cela ne l'empêcha pas de se promener un peu l'après-dîner, mais il revint de bonne heure et se coucha. Il s'étoit fait un peu de mal en soupant hier en public à la grande table. Il mangea dans son lit et ne but que de l'eau. Les courtisans privilégiés le virent souper. Il craint que la goutte ne passe du pied au genou. Il travaille avant souper avec M. de Chamillart, comme il fait tous les lundis. On croit que ce voyage de Marly sera prolongé de huit jours, et le Roi a dit à tous les courtisans qu'il vouloit que pas un ne se contraignît ici; qu'il laissoit la liberté d'aller à Paris, et d'y coucher sans le lui faire dire (1). Il avoit un peu de fièvre en se couchant.

(1) On ne pense pas que tous ces petits traits puissent paroître trop minutieux dans un livre, puisqu'ils peignent une bonté royale si aimable et si rare. D'ailleurs cet ouvrage n'est point *un livre*, c'est l'intérieur même de la cour de Louis-le-Grand; et tout doit intéresser dans un tel tableau.

Vendredi 1er mai, à Marly.

Madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berri partirent d'ici sur les deux heures, avec beaucoup de dames; ils ne voulurent point avoir de gardes pour les suivre, ni qu'on sût où ils alloient. Ils allèrent à l'Etang, sans que M. de Chamillart en fût averti; on y joua beaucoup, et sur les sept heures on leur servit une collation aussi magnifique que si on les avoit attendus. Ils revinrent ici à neuf heures.

Mardi 5, à Marly.

Le Roi passa la nuit assez doucement, et tint conseil de finance dans son lit; et le soir, après la promenade, il travailla avec M. de Pontchartrain. Il a dit à son souper, à Monseigneur, qu'il vouloit qu'il allât demain à Meudon, où Monseigneur avoit compté d'aller, en cas que le Roi eût été ce jour-là à Trianon. Le Roi demeurant ici, Monseigneur vouloit y demeurer aussi, pour lui tenir compagnie; mais le Roi, ne souffrant jamais qu'on lui sacrifie des parties d'amusements, veut qu'il n'y ait rien de changé dans le projet qu'a fait Monseigneur, et qu'il mène à Meudon madame la princesse de Conti, les dames et les courtisans qu'il y devoit mener,

table. Après le souper, ils dansèrent aux chansons et jouèrent à de petits jeux dans le salon. Ils se rembarquèrent à dix heures et demie, et trouvèrent le Roi déjà hors de table. Il avoit soupé avec la Reine, madame la duchesse de Bourgogne, madame la duchesse d'Orléans, madame la Duchesse, madame la princesse de Conti, quelques dames angloises, et avoit retenu madame de Beauvilliers et madame de Dangeau (1).

Lundi 26, à Villeroy.

Le Roi alla, à dix heures, à Fontainebleau, et partit à onze heures et demie pour venir ici, où il arriva un peu avant deux heures, et se promena en arrivant, dans les jardins, avec madame la duchesse de Bourgogne, en calèche. Il a trouvé Villeroy fort embelli par ce qu'y a fait le maréchal.

Sa Majesté alla le soir chez madame de Main-

---

vert du prince. Avant la révolution, les princes du sang, dans les repas de cérémonie, se faisoient encore servir avec le *cadenas*.

(1) Femme de l'auteur de ce journal. Elle avoit été élevée par madame de Maintenon, qui la maria. Elle fut, par sa conduite, son esprit et sa beauté, l'une des plus charmantes personnes de cette brillante cour.

tenon, se fit montrer les plans de tout ce qu'il y a encore à y faire, donna ses conseils, et entra dans tous les détails avec une attention qui marque bien l'amitié qu'il a pour le Maréchal.

FIN DE L'ANNÉE 1705.

ANNÉE 1706.

Dimanche, 3 janvier, à Versailles.

L'AFFAIRE de M. de Surville avec madame de La Barre fut jugée par les maréchaux de France. Les informations n'étoient pas claires, parce que les dépositions varioient. Les maréchaux de France ont condamné M. de Surville à un an de prison, à compter du jour qu'il a été envoyé à Arras; et comme il y a quatre mois, il n'a plus que huit mois de prison à essuyer. Le maréchal de Boufflers vint ici après le jugement en rendre compte au Roi.

Lundi 4, à Marly.

Le Roi fit venir ici du Barail, lieutenant-colonel du régiment du Roi, et lui dit qu'il l'en faisoit colonel. Du Barail, au lieu de remercier, se mit à pleurer, plaignant le malheur de M. de Surville, son colonel, à

qui il étoit fort attaché d'amitié (1). Le Roi lui dit de n'avoir aucun scrupule dans cette occasion-ci, parce que, s'il ne l'acceptoit pas, il le donneroit à un autre. Le Roi a trouvé le jugement que les maréchaux de France rendirent hier trop doux.

Vendredi 22, à Versailles.

Madame la duchesse d'Orléans vint hier au soir au coucher de madame la duchesse de Bourgogne et lui donna la chemise, ce qu'elle n'avoit encore point fait; mais elle lui avoit souvent donné les honneurs (2). Quand elle les donne, la dame d'honneur les lui présente, et lui a présenté aussi la chemise.

---

(1) M. de Surville, séducteur et persécuteur de madame de La Barre, perdoit son régiment pour cette affaire, parce qu'on trouvoit que ce procès déshonoroit son caractère. On vouloit, dans ce temps, que les qualités de l'âme et la bonne réputation en tous genres fussent unies à la valeur.

(2) Ses gants, son évantail, un verre d'eau quand la princesse avoit soif, etc. Pour les princesses du sang, c'étoit la dame d'honneur ou une de ses dames qui lui présentoit ces choses, dans le salon seulement; et pendant ce temps, toutes les dames présentes, attachées ou non à la princesse, se levoient et se tenoient debout.

Dimanche 24, à Versailles.

Madame la duchesse du Maine joua, à Clagny, la comédie de *Joseph;* il y avoit beaucoup de dames et de courtisans.

Mercredi 27, à Marly.

Le Roi tint conseil le matin, à son ordinaire; l'après-dîner, il vit glisser sur la glaee messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berri. Madame la duchesse de Bourgogne y vint et alla sur la glace dans un traîneau. Monseigneur et toutes les princesses s'y amusèrent longtemps.

Jeudi 28, à Marly.

Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berri allèrent tirer dans la plaine de Saint-Denis, et M. le duc de Berri tua soixante pièces de gibier; ce qui paroît incroyable, même aux meilleurs tireurs, en cette saison-ci.

Dimanche, 7 février, à Versailles.

Le Roi a donné dix mille écus, sur la Maison de Ville, à une petite demoiselle de Bretagne que madame de Maintenon élève par charité; elle n'a que huit ans, a beaucoup d'esprit, et divertit fort le Roi.

Le Roi a donné aussi vingt mille livres, sur la Maison-de-Ville, à une femme de chambre de madame de Maintenon dont elle est très-contente.

Lundi 8, à Versailles.

Monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne, monseigneur le duc de Berri, allèrent à Clagny voir la tragédie de *Joseph*, jouée par madame la duchesse du Maine (1).

Vendredi 12, à Marly.

M. de Vendôme arriva ici sur les sept heures (2). Dès qu'on sut qu'il arrivoit, tous les

(1) Qui poussa le goût de la littérature jusqu'à permettre que La Mothe lui écrivît des lettres d'amour, auxquelles elle répondoit en l'appelant son *berger*. La princesse lisoit ces lettres dans la société de beaux-esprits réunis à Sceaux. Ce fut dans une de ces lettres que La Mothe, en lui parlant de l'amitié, lui adressa ces jolis vers :

Je veux, que délicate, elle se fasse un crime
De ne me pas ouvrir le fond de votre cœur;
Elle a, comme l'amour, sa dernière faveur,
C'est son secret le plus intime.

Cette familiarité, toute spirituelle qu'elle étoit, dérogeoit un peu à la dignité établie alors de princesse, et même de femme ; mais on étoit entré dans le dix-huitième siècle.

(2) Revenant d'Italie, où il avoit réparé nos pertes et

domestiques, les porteurs de chaises, allèrent l'attendre sur son chemin; et dès qu'il fut entré dans sa chambre, tous les courtisans, à commencer par les princes du sang, allèrent le voir; il ne resta que les dames dans le salon. Après qu'il fut habillé, il vint au salon. Monseigneur fit cesser la musique quelque temps pour l'embrasser; ensuite le Roi, qui travailloit avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon, l'envoya querir, le vint recevoir dans le cabinet, et lui dit : « Je viens vous embrasser dans le même lieu où je vous dis adieu » il y a quatre ans ». Ensuite il demeura quelque temps avec le Roi et M. de Chamillart; et jamais personne n'a été si bien reçu à la cour. Il y avoit quatre ans et trois jours qu'il étoit parti d'ici; car on a compté jusqu'aux jours.

---

obtenu les plus brillans succès. Il en eut par la suite de plus éclatants encore en Espagne, où il replaça et affermit Philippe V sur le trône. Ce duc de Vendôme descendoit d'un fils naturel de Henri IV. Il mourut en Espagne, en 1712, et fut enterré à l'Escurial, dans la sépulture des rois. Son frère cadet, grand-prieur de France, mourut à Paris, en 1727. En lui finit la postérité des ducs de Vendôme, descendants de Henri IV.

Lundi 15, à Marly.

Le roi d'Angleterre et la princesse sa sœur, arrivèrent à six heures et demie, et entrèrent chez madame de Maintenon, où le Roi travailloit avec M. Pelletier. Quand la reine d'Angleterre ne vient point, le Roi ne va pas au-devant d'eux.

Mardi 16, à Marly.

On soupa de meilleure heure qu'à l'ordinaire, parce que le Roi voulut laisser le temps aux dames d'aller se masquer avant le bal, qui commença à onze heures et demie. Personne n'y entra que masqué, et le Roi lui-même mit une robe de gaze par-dessus son habit. Il ne demeura qu'une heure au bal; mais monseigneur y demeura jusqu'à la fin, qui ne fut qu'à cinq heures du matin.

Vendredi 19, à Marly.

M. de Vendôme prit congé du Roi le soir, pour s'en aller à Anet, où le Roi lui dit : « Souvenez-vous que vous m'avez promis de revenir ici le 5 de mars, et d'en partir le 15 ». M. de Vendôme l'assura qu'il n'y manqueroit pas d'un instant.

Samedi 27, à Versailles.

Le Roi eut nouvelle que monsieur le comte de Toulouse étoit arrivé le 20 à Toulon, et qu'il étoit embarqué quand le courrier en est parti.

Mercredi 3 mars, à Versailles.

M. le Grand-Prieur est à Anet avec M. de Vendôme, qui lui offre de le présenter au Roi, et de lui faire donner dix mille écus de pension : le Grand-Prieur n'est point content de cela, et veut que M. de Vendôme le fasse resservir; mais M. de Vendôme, qui sait les intentions du Roi sur cela, lui a déclaré qu'il ne falloit pas qu'il y songeât.

Jeudi 4, à Versailles.

M. le comte du Bourg, lieutenant-général et directeur de cavalerie, en se retirant chez lui, le soir, après le souper du Roi, fut attaqué par un capitaine du régiment de Bourgogne-cavalerie, qu'il avoit fait casser; il fut blessé de deux ou trois coups, dont heureusement il n'y en a point de dangereux. M. de Saint-Germain, qui se retiroit chez lui les sépara. Ce capitaine, qui avoit été cassé, laissa son épée, sa perruque et son chapeau, et se

sauva. Le Roi a donné ordre qu'on fît toutes les diligences possibles pour le rattraper, voulant faire punir sévèrement une action qui seroit de dangereuse conséquence.

Lundi 8, à Versailles.

M. de Vendôme eut une longue audience du Roi, le matin. Il s'en va à Meudon avec Monseigneur, et reviendra tous les jours ici faire sa cour au Roi; et jeudi il prendra congé de Sa Majesté, et partira lundi de Paris, comme il a toujours dit qu'il feroit. Il a obtenu une pension de cinq cents écus pour le marquis de Claire, son ancien ami et son voisin à Anet, qui est homme de très-bonne maison, et qui avoit besoin des secours du Roi.

Le Roi a fait plusieurs brigadiers, dont je ne sais pas encore les noms.

Boile, qui est l'officier qui avoit attaqué ces jours passés M. du Bourg, a été arrêté à Dame-Marie, dont le Roi a été fort aise, pour pouvoir faire un exemple.

Madame la duchesse de Bourgogne alla le soir à Clagny, où elle avoit prié madame la duchesse du Maine de jouer la comédie de *Fine Mouche*.

Lundi 15, à Versailles.

M. de Vendôme partit de Paris : pendant les deux jours qu'il y a été, il a vu la comédie et l'opéra, et on lui a fait des honneurs extraordinaires.

Il y a reçu des acclamations étonnantes. Il va s'embarquer à Antibes, sur deux galères du Roi, qui le porteront à Gênes; et il compte d'être les premiers jours du mois qui vient à la tête des armées de Lombardie. Le Roi lui a donné une patente si honorable, qu'il n'y en a point d'exemple, et qui lui donne le commandement sur tous les maréchaux de France.

Mardi 16, à Versailles.

Le Roi alla tirer de bonne heure, et puis revint se promener à Marly. Hier, à la fin de la chasse, le cerf étant aux abois, vint droit à la calèche du Roi, qui lui donna un coup de fouet. Le cerf sauta entre les deux chevaux de derrière et la calèche, et emporta les rennes que le Roi tenoit à la main.

M. du Bourg, qui se jeta aux pieds du Roi ces jours passés pour demander la grâce de l'officier qui l'avoit attaqué, n'a rien pu obtenir; l'officier a été conduit ici dans les prisons, et on lui doit faire son procès.

Mercredi 17, à Versailles.

M. le Grand-Prieur partit de Paris pour aller à Rome, où il se retire; il compte de joindre M. de Vendôme à Antibes, et de passer avec lui jusqu'à Gênes.

Vendredi 19, à Versailles.

M. l'abbé de La Bourlie a été jugé à Toulouse, et condamné à être roué tout vif. Il a deux abbayes, dont il y en a une qui vaut plus de vingt mille livres de rente.

Mercredi 24, à Versailles.

Tout est fort tranquille dans Madrid. La Reine y tient conseil tous les jours, et l'on y est charmé de l'esprit de cette princesse. L'ambassadeur de France et Ori sont demeurés auprès d'elle.

Vendredi 26, à Marly.

Le soir, à six heures, la reine d'Angleterre, le roi son fils, et la princesse sa fille, vinrent ici avec beaucoup de dames angloises. Le Roi leur donna beaucoup de jolis lots d'argenterie à jouer; il n'y eut quasi point de ces dames qui ne remportât quelques lots. Ils retournèrent à Saint-Germain après la loterie, et ne soupèrent point ici.

Mercredi 31, à Versailles.

Le capitaine qui avoit attaqué le comte du Bourg a été jugé : il y avoit plusieurs voix à la mort; mais l'avis de le condamner au bannissement perpétuel l'a emporté, et le Roi a commué la peine du bannissement perpétuel en une prison de dix ans.

Vendredi saint, 2 avril, à Versailles.

Le Roi, allant à ténèbres, apprit à M. de Chevreuse que M. de Maulevrier, qui étoit malade depuis long-temps, et qui étoit gardé à vue dans sa maison, parce qu'il avoit des accès de frénésie causés par une longue insomnie, s'étoit jeté par la fenêtre de la garde-robe de sa femme, et s'étoit tué tout roide.

Il arriva un courrier de M. le comte de Toulouse : ses lettres sont du 27. Il mande qu'il appareilloit pour aller devant Barcelonne; qu'il étoit arrivé quantité de barques, de biscuits et de farine pour l'armée de terre; que M. de Legal, avec le corps qu'il commande, s'étoit avancé déjà à Palamos. On ne doute pas que le roi d'Espagne ne se soit avancé de son côté, et qu'ainsi la place ne soit investie par mer et par terre. On croit encore que l'Archiduc y est de-

meuré, et que même il n'y a qu'une très-foible garnison.

Lundi 19, à Marly.

M. le cardinal de Médicis, qui quitte le chapeau pour se marier (1), avoit écrit au Roi pour être marié de sa main, et le Roi avoit jeté les yeux sur mademoiselle d'Armagnac, et, dans cette vue, il en parla à M. Le Grand, qui le pria de trouver bon, avant qu'il lui répondît positivement, qu'il en parlât à sa fille. Mademoiselle d'Armagnac répondit à M. son père que, si le Roi jugeoit que cela fût bon pour ses affaires, qu'elle étoit toute prête à se sacrifier; mais que, si on lui en laissoit le choix, elle aimoit beaucoup mieux rester comme elle étoit. M. Le Grand rendit compte au Roi de la réponse de sa fille, que le Roi a fort louée.

Jeudi 22, à Marly.

Joyeux, premier valet-de-chambre de Monseigneur et gouverneur de Meudon, mourut la nuit dans une extrême vieillesse. Monseigneur a donné ce gouvernement à Dumont, son écuyer, qui l'en est venu remercier ce matin; et quand il a fait son remercîment au

(1) Il n'étoit pas engagé dans les ordres.

Roi, il lui a dit qu'il approuvoit le choix qu'avoit fait Monseigneur, et qu'il ne pouvoit lui donner un meilleur conseil que de faire à Meudon comme Blouin fait à Versailles. Blouin, qui étoit présent à la conversation, a dit au Roi : « Sire, je me trouve mieux récompensé » que M. Dumont ».

Mercredi 5 mai, à Meudon.

Parmi les lettres qu'on reçut hier de Barcelonne, il y en a une de M. de Beauharnois, intendant de la marine, qui mande, par un poscript, que la nuit du 25 au 26 le même bâtiment qui avoit porté M. de Cifuentes dans Barcelonne en étoit ressorti deux heures après, et qu'on soupçonnoit que l'Archiduc pourroit être sauvé sur ce bâtiment-là.

Dimanche 9, à Marly.

L'Archiduc est encore dans la place; les habitans ont redoublé la garde devant sa maison, et lui ont déclaré qu'il falloit qu'il partageât leur destinée.

Mercredi 12, à Marly.

Le Roi, après son lever, s'amusa quelque temps à regarder l'éclipse, qui fut très-grande : Monseigneur, madame la duchesse de Bour-

gogne, tous les princes et toutes les dames, monseigneur le duc de Bourgogne, étoient avec lui. On avoit fait venir de l'Observatoire de Paris le jeune Cassini et le jeune Lahire, avec tous les instrumens nécessaires à l'observer.

Jeudi 13, jour de l'Ascension, à Marly.

Madame la duchesse de Bourgogne se trouva mal en dînant avec le Roi; elle fut obligée de sortir de table, et en traversant le salon pour rentrer chez elle, elle trouva un tabouret qui la fit tomber sur les genoux : comme elle alloit fort vite, la chute fut fort rude; on la mit d'abord au lit, où M. Fagon est d'avis qu'elle demeure quelques jours. On ne doute point qu'elle ne soit grosse, et elle n'en doute pas elle-même. Le Roi alla la voir avant sa promenade, au retour de sa promenade, et après son souper : Monseigneur et messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berri y furent toute l'après-dîner. On espère qu'il ne lui arrivera aucun mal, car elle n'en sent aucune douleur.

Vendredi 14, à Marly.

Pontchartrain vint dire au Roi le soir qu'il avoit eu des lettres de Marseille, du 7 au matin, par lesquelles on lui mandoit qu'il y étoit

arrivé le 6 au soir un patron de barque qui assuroit d'être parti de devant Barcelonne le jour de devant; qu'il avoit entendu tirer beaucoup de coups de canon sur la ville, et qu'on disoit qu'il y avoit déjà une grande brèche, et que l'Archiduc étoit encore dans la place. Le patron a signé sa déposition; ce qu'on leur fait toujours faire dans ces occasions, afin qu'ils ne débitent pas tant de fausses nouvelles qu'ils avoient accoutumé de faire, et on les punit quand ils ont dit des faussetés.

Samedi 15, à Marly.

Le Roi, après sa messe, vint chez madame la duchesse de Bourgogne, à qui il n'est arrivé aucun accident de sa chute.

Mercredi 25, à Versailles.

Le Roi apprit à son réveil la triste nouvelle d'une bataille que nous avons perdue en Flandre : on n'en avoit point encore les détails. « Mon fils est blessé d'un coup de sabre à la tête : je suis fort rassuré sur sa blessure, par la lettre que le maréchal de Villeroy a eu la charité de m'écrire, dont voici copie : »

« Monsieur votre fils, Monsieur, a été blessé » légèrement à la tête; il a fait des merveilles

» à la tête de son régiment; je m'en réjouis » avec vous, et je suis persuadé que vous vous » affligerez avec moi du malheur que nous ve» nons d'avoir ».

Vendredi 28, à Versailles.

Le Roi nous dit à son lever qu'il avoit appris une triste nouvelle, mais à laquelle il s'attendoit depuis quelques jours, qui étoit la levée du siége de Barcelonne.

Mardi 15 juin, à Marly.

Le Roi nous a dit à son coucher que le maréchal de Villeroy l'avoit prié instamment, et à plusieurs reprises, d'envoyer quelqu'un commander en sa place, n'étant pas juste que sa malheureuse étoile à la guerre pût nuire aux affaires de l'état.

Mercredi 23, à Marly.

M. de Villars ne partira point d'Alsace que M. de Marchin ne soit arrivé. Il partira pour la Lombardie, et passera par le pays des Suisses. M. le duc d'Orléans compte d'y arriver presque aussitôt que lui, et a dit au Roi, ce soir, qu'il avoit réglé toutes ses affaires à Paris, et qu'il pouvoit partir avant la fin du mois.

Madame la duchesse d'Orléans a fort pressé M. le duc d'Orléans de prendre toutes ses pierreries : elle en a pour des sommes immenses; et M. le duc d'Orléans lui a répondu que, s'il ne trouvoit pas chez ses amis tout l'argent dont il a besoin, il ne feroit nulle difficulté de les accepter, sachant bien qu'elle les lui offroit de bon cœur.

Samedi, 3 juillet, à Versailles.

Le Roi travailla assez long-temps avec le père de La Chaise, à Marly, avant que de s'aller promener, et il n'arriva ici qu'à quatre heures. Monseigneur partit après dîner pour Meudon, où il demeura jusqu'à vendredi. Il y a mené madame la Duchesse et mademoiselle de Melun, qui revinrent ici le soir. M. le duc de Bourgogne revint aussi dès qu'il eut dîné, et fut long-temps avec le père Martineau, pour faire demain ses dévotions. Il les fait tous les quinze jours.

Dimanche 4, à Versailles.

Il arriva un courrier d'Espagne; les lettres sont du 25. Les Portugais sont maîtres de Madrid, dont tous les conseils et tous les grands sont sortis. Le roi d'Espagne s'approche de Burgos avec le peu de troupes qu'a le duc de

Barwick. Les trente bataillons et les vingt escadrons que nous envoyons dans ce pays-là le joindront à Burgos, où la Reine, sa femme, va l'attendre. La désolation est grande, et l'on craint la désertion dans le peu de troupes espagnoles qui restent.

Lundi 5, à Versailles.

Le Roi prit médecine; Monseigneur vint de Meudon le voir. Sa Majesté travailla avec M. Le Pelletier.

Jeudi 8, à Versailles.

Vaset, qui a une charge de confiance chez la reine d'Espagne, arriva ici. Il a laissé la Reine un peu par-delà Burgos, où elle vient tout droit. Le roi d'Espagne est à la tête de l'armée du duc de Barwick, et prend le chemin de Burgos, aussi fort lentement. Les Portugais ne le suivent point; on les fait camper auprès de Madrid : leurs généraux ne veulent point que leurs troupes entrent dans la ville. Vaset a apporté ici une cassette de pierreries, parmi lesquelles est la fameuse perle que les Espagnols appellent *la peregrine* ou *la sola* (1);

(1) Cette perle fut trouvée à Panama; on la présenta au roi Philippe II. Elle avoit la forme d'une poire; elle

parce qu'il n'y en a point dans l'Europe de cette grosseur-là. Les autres pierreries ne sont pas fort considérables.

Lundi 12, à Versailles.

Le Roi tint le conseil d'état et de dépêches; il y avoit plus d'un mois qu'il n'en avoit tenu. Il y jugea l'affaire du cérémonial entre M. le Prince et M. le Duc, et le Parlement de Dijon, qui prétendoit que les huissiers portassent la baguette haute quand ils venoient en corps ou par députés, haranguer ces princes, qui sont gouverneurs de la province. Le Roi a décidé l'affaire comme M. le Prince l'a désiré, et les huissiers baisseront leurs baguettes.

Mercredi 14, à Versailles.

Le Roi a permis à M. Vaubone, lieutenant-général du royaume, qui est prisonnier à Reims, d'aller pour trois mois à Orange, qui est son pays. Le Roi est fort mécontent de la conduite et des discours de cet homme-là, et ne lui a accordé cette grâce que pour faire plaisir à Marlborough, qui en use fort bien

---

étoit de la grosseur d'un oeuf de pigeon. Elle fut estimée quatorze mille quatre cents ducats.

avec nos prisonniers, et il sollicitoit fort le Roi de lui accorder cette grâce.

Vendredi 23, à Marly.

M. de Pontchartrain eut quatre avis différents de la flotte ennemie. On lui mande de Boulogne qu'ils sont encore à l'île de Wight. On lui écrit de Dieppe qu'il n'y a plus un vaisseau. Clodoré, qui commande à Saint-Malo, assure qu'ils paroissent devant la ville; et les dernières lettres, qui sont de Brest, portent que, le 17, ils étoient au cap de Lezare. Tous les gens qui donnent ces avis sont dignes de foi; on ne sait lesquels on doit croire.

Il arriva un courrier de M. de La Feuillade; ses lettres sont du 18, de devant Turin; et celles qu'il avoit écrites du camp de Brevas, du 5, sont arrivées par le même courrier. Voici la copie de ces lettres : « Le château d'Asti est » pris, et la garnison à miséricorde (ce sont » les termes); elle étoit composée de quatre » cents soldats choisis. Au commencement du » siége il ne s'en est trouvé que cent cinquante, » le reste ayant déserté ou pris parti dans les » Bavarois ou dans la compagnie franche de » Neuvel. M. le duc de Savoie est entièrement » aculé dans la vallée de Lucerne; il a fait » mettre pied à terre à toute sa cavalerie, au

» nombre de seize cents cavaliers ou dragons, » auxquels il a fait joindre douze cents Lucernois, et a disposé toutes ses troupes dans » plusieurs postes sur les montagnes. Il a envoyé les chevaux dans les Alpes, pour les » faire subsister autant qu'il pourra, et un » cavalier par cinq chevaux pour en avoir soin. » Il compte se défendre dans ces vallées jusqu'à » la dernière extrémité, dans l'espérance de » secours de M. le prince Eugène; car pour » des secours maritimes, quand il lui en viendroit, il ne pourroit plus les joindre. Je ne » tenterai plus rien contre M. de Savoie; je » chargerai simplement M. d'Estain de bien » garder les passages que je lui ai bouchés. » Nous tenons le château de Bagnoles, qui est » le seul endroit par où il pourroit passer du » côté de Coni. J'envoie M. le chevalier de » Givri joindre les Miquelets avec les deux » bataillons de Brie. Notre cavalerie est dans » le meilleur état du monde, et elle va vivre » dans l'abondance. Je mets en Pignerol les » bataillons de Bettramby, Natte et Presle. J'envoie à M. le duc d'Orléans douze escadrons; » c'est tout ce que je puis faire. Sitôt que nous » aurons le château de Cène, dont j'attends à » tout moment la nouvelle, je lui en enverrai » encore quatre ».

Samedi 31, à Versailles.

M. le duc d'Orléans fait faire un pont sur le Pô à Carreggiola, qui est est entre Borgofonte et l'embouchure du Mincio. M. de La Feuillade lui envoie un gros détachement de la cavalerie qui est devant Turin; et M. de Vendôme repartira d'ici dans un ou deux jours, pour aller commander l'armée de Flandre. Il prenoit en Lombardie l'ordre de M. le duc d'Orléans, et le donnoit à M. de Marchin, qui y étoit déjà arrivé.

M. de Vendôme alla le matin voir Monseigneur à Meudon, et travailla long-temps avec M. de Chamillart, après que ce ministre fut sorti de chez le Roi. Il partira demain au soir, ira droit à Valenciennes, où il a mandé à l'électeur de Bavière qu'il attendroit ses ordres pour l'aller trouver où il seroit. Le cérémonial est réglé entre eux; il traitera l'électeur d'altesse électorale, et l'Electeur lui donnera un siége égal au sien.

Mardi 3 août, à Versaille..

Il arriva un courrier du duc de Barwich: ses lettres sont du 28; il mande que toutes les troupes de France sont arrivées, et que le roi

d'Espagne marchoit le lendemain pour aller attaquer l'armée ennemie, qui s'étoit avancée jusqu'à Hitæ, où il y a un château sur une hauteur. M. de Barwich avoit dessein de prendre ce poste-là; mais les ennemis l'ont prévenu. On ne doute point ici que la bataille ne soit donnée présentement.

Jeudi 5, à Versailles.

On apprend par le courrier qui arriva d'Espagne hier, que les peuples d'Espagne témoignent plus de fidélité que jamais. La Reine étant sur son balcon à Burgos, le peuple cria *vive Philippe V!* Et la Reine leur cria : *vive la fidélité des Castillans!* Le peuple se mit à genoux, et recommença à crier : *vive le roi et la reine!*

Samedi 7, à Versailles.

Le Roi a envoyé de nouvelles lettres de service aux officiers de l'armée de Flandre; cela est nécessaire quand il vient un nouveau général. Deguissart n'a point eu de lettres de service, ainsi il reviendra. Chèremont, qui servoit dans l'armée d'Italie, servira en Flandre.

Mardi 10, à Versailles.

Sainte-Marte, courrier du cabinet, que le Roi avoit envoyé à M. le duc d'Orléans, revint et rapporta que nous étions maîtres du chemin couvert de Turin, où ce courrier a passé en revenant. Les assiégés l'ont défendu pendant deux heures avec assez de fermeté; nous n'y avons pourtant pas perdu beaucoup de monde; nous avons eu cent hommes tués, et environ deux cent blessés ; mais nous avons perdu trois ou quatre de nos ingénieurs ; c'est ce qu'il y a de plus fâcheux.

Dimanche 15, à Versailles.

Le Roi, après la procession, s'enferma avec le père de La Chaise, et fit la distribution des bénéfices. Il alla ensuite au salut, où toute la maison royale le suivit. Le soir, il travailla chez madame de Maintenon.

Lundi 16, à Marly.

On a reçu des lettres de M. le duc d'Orléans, du 7 ; il mande que le prince Eugène n'avoit point marché en avant, qu'il étoit encore sur le Crostolo, et qu'il avoit assiégé et pris Carpi, où nous avions treize cents hommes qui se sont défendus trois jours.

Mercredi 18, à Marly.

Pendant que le Roi travailloit l'après-dîner avec M. Chamillart, M. de Saînsant, major des carabiniers, et gendre de Duroyel le cadet, qu'on appelle toujours le chevalier, quoiqu'il soit marié, arriva chez madame Chamillart: le Roi l'envoya querir, et il rendit compte à Sa Majesté d'une affaire qui se passa lundi auprès de Tournai. Milord Marlborough voulant faire un grand fourrage auprès de cette place, avoit amené huit milles hommes de pied qui bordoient le petit ruisseau de Chin, qui se jette dans l'Escaut, et avoit fait passer le ruisseau à douze cents chevaux, pour soutenir les fourrageurs qui étoient dans la plaine. Le chevalier du Rezel, qui étoit dans Tournai, en sortit avec les six escadrons de carabiniers qu'il commande. Trois autres escadrons, et environ quatre-vingts drapeaux du régiment du Roi, à la tête desquels étoient M. Chenilly, qui en est colonel, et M. le marquis de Clermont, qui y est colonel incorporé; ils passèrent à la tête du ruisseau, où l'infanterie ne le pouvoit incommoder. Ils attaquèrent les douze cents chevaux séparés en différentes troupes. On leur a tué deux cents cavaliers; on leur a pris deux cent cinquante hommes, et on a emmené quatre

cents chevaux dans Tournai. Parmi les prisonniers est Catogar, favori de Marlborough, qui fut pris à la tête de cinquante dragons à pied, à l'entrée d'un pont qu'il défendit quelque temps, pour donner lieu à Marlborough qui s'avançoit jusqu'à ce pont-là de se retirer. Nous n'avons perdu que dix à douze carabiniers ou dragons à cette affaire.

Jeudi 19, à Marly.

On mande de Tournai, que les ennemis ont plus perdu de monde que l'on n'avoit dit: d'abord au fourrage, dont M. Sainsant apporta hier la nouvelle. Milord Rebé, que nous avons vu ici avec milord Portland, y a été tué, et il y a eu plus d'officiers pris que M. de Sainsant ne croyoit.

Dimanche 22, à Marly.

Par les lettres qu'on reçut de Flandre, on juge que Menin ne sauroit plus tenir; mais on espère que la garnison aura une bonne capitulation. M. de Vendôme, qui avoit envoyé Cadogar à Marlborough, a proposé son échange avec le baron de Pallaunin, et Marlborough l'a accepté.

Lundi 23, à Marly.

M. de Pontchartrain entra chez le Roi, au retour de la promenade; il avoit des lettres du 21, que tous les vaisseaux anglois et hollandois qui étoient aux dunes avoient joint la grande flotte à l'île de Wight.

Mercredi 25, à Versailles.

On eut des nouvelles de M. le duc d'Orléans, du 17. Il ne paroît pas que le prince Eugène fasse beaucoup de diligence pour s'approcher de Turin. M. le duc d'Orléans compte toujours d'y arriver plus tôt que lui, en cas qu'il y marche, ce qu'il ne croit pas.

Vendredi 27, à Meudon.

M. de Pontchartrain envoya au Roi les nouvelles qu'on avoit eues de la flotte ennemie. Il est sûr qu'elle est à la voile depuis quelques jours; mais on ne sait point de quel côté elle se porte, ni de combien de vaisseaux elle est composée, ni ce qu'il y a de troupes sur ces vaisseaux.

Samedi 28, à Meudon.

Le Roi alla entendre la messe aux Invalides, où le cardinal de Noailles officia. Le Roi trouva l'église magnifique; et tous ceux qui eurent l'honneur de le suivre furent surpris de la beauté, de la noblesse et de la simplicité de l'église et de tous ses ornements (1). Le Roi donna de grands éloges à Mansard.

Dimanche 29, à Meudon.

Par les dernières lettres de M. le duc d'Orléans, on apprend que le prince Eugène continue sa marche vers Turin. On a intercepté des lettres de M. de Savoie, qui le prie de faire le plus de diligence qu'il pourra, parce que le temps presse. M. le duc d'Orléans, de son côté, ne se presse pas moins. Il fait marcher par petits corps séparés; M. de Vaudemon fait fournir des chariots à l'infanterie, et quand les soldats arrivent à leurs quartiers, on leur fait donner du vin et de l'eau-de-vie; et les mesures sont si bien prises, que M. le duc d'Orléans arrivera avant le prince Eugène.

---

(1) Cette église a cependant un grand défaut; elle est trop étroite pour sa longueur.

Merecredi, 1er septembre, à Versailles.

M. le duc d'Orléans arrivera sûrement devant Turin le 28. Le chevalier de Luxembourg, qu'il fait marcher devant lui avec un corps de sept à huit mille hommes, y arrivera un jour avant. Le prince Eugène ne peut pas tant faire de diligence, et a laissé plusieurs malades en chemin.

Vendredi 10.

Il arriva un courrier de M. de Vaudemont, par lequel on apprit que le prince de Hesse s'avançoit vers Castiglione del Lestivere pour en faire le siége. Ce prince a envoyé un trompette faire une bravade à M. de Medavi, lui mandant qu'il savoit que nos troupes étoient plus foibles en ce pays-là que les siennes; mais que, s'il vouloit combattre dans les plaines qui sont autour de cette place, il n'y amèneroit qu'un nombre de troupes égal aux nôtres. Ce prince, qui est fort brave et fort honnête homme, à ce qu'on dit, lui auroit apparemment tenu parole; mais M. de Medavi s'est contenté de lui faire une réponse polie, et l'attaquera peut-être malgré la supériorité du nombre; car M. le duc d'Orléans lui a laissé

le pouvoir d'attaquer les ennemis quand il le jugeroit à propos.

Mardi 14.

Le Roi, à son lever, apprit la triste nouvelle que M. le duc d'Orléans avoit été forcé par le duc de Savoie et le prince Eugène dans le quartier qu'il défendoit entre la Doire et la Stura. Les lignes n'étoient pas bonnes de ce côté-là, et nous y avions fort peu d'infanterie. Nous avions laissé quarante-six bataillons sur la hauteur des Capucins. L'affaire se passa le 7; M. le duc d'Orléans, qui y a fait des merveilles, y a été blessé de deux coups assez considérables, l'un à la hanche, et l'autre à l'avant-bras. Saint-Léger, son premier valet-de-chambre, qui a apporté cette nouvelle, dit que la blessure du bras est fort douloureuse, et sera fort longue à guérir. Lardi, son chirurgien, écrit à Madame, du 9 au matin, qu'il croit que le petit os est cassé; mais il assure qu'il n'y a aucun danger. Nous n'avons pas perdu beaucoup de soldats à cette action, mais beaucoup d'officiers principaux. Le maréchal de Marchin est blessé à mort; M. de Murcé, lieutenant-général, est tombé d'un coup qu'il a reçu à la tête; on le croit mort. Villier et La Bretonnière, maréchaux de camp, ont été

tués. Sennectère est blessé et pris. Un officier, qui commandoit un escadron du régiment d'Anjou, à qui M. le duc d'Orléans commanda de faire marcher son escadron, refusa de marcher; M. le duc d'Orléans lui a balafré le visage, et a donné ordre à M. Léger de le dire au Roi. Outre les blessures de M. le duc d'Orléans, il a eu six coups dans ses armes, et beaucoup dans ses habits.

Mercredi 15.

Madame la duchesse d'Orléans a fait mettre en gage toutes ses pierreries, qui valent deux millions, pour envoyer de l'argent à M. le duc d'Orléans.

M. Leger dit hier que l'abbé de Crancey avoit été tué auprès de M. le duc d'Orléans. On loue fort Lafare et Sassenage, qui ne l'ont point quitté, et le comte de Châtillon et son fils, qui sont tous deux blessés. Il dit que le marquis de Bonneval, maître de camp des cuirassiers, a été tué.

Vendredi 17.

M. de Nancré arriva ici; il est parti du 10 de Pignerol, où il a laissé M. le duc d'Orléans, qui va reprendre ses troupes dans la vallée de Dauphiné, où on espère les remettre en état

de repasser bientôt dans le Milanois. Ce prince montera à cheval pour passer Rochecoteil, malgré les douleurs que lui donne sa blessure au bras, qui est grande. M. de Sennectère n'est point mort; il est à Turin, blessé légèrement. M. le duc d'Orléans y envoie un trompette, pour savoir au juste ce qu'il y a de prisonniers. Le comte Demore a été pris avec deux bataillons du régiment Dauphin, dont il est colonel, dans les redoutes où il a été entouré par l'armée ennemie. M. le duc d'Orléans a quatre-vingt-quinze bataillons avec lui. Ceux qui ont servi au siége de Turin sont foibles. Le Roi fait assembler en Languedoc, en Provence et en Dauphiné, mille mulets, qu'on envoie à M. le duc d'Orléans.

Dimanche 19, à Versailles.

M. le duc d'Orléans a souhaité que le Roi lui envoyât le chevalier de Bezout, qui est le plus ancien lieutenant-général, et le Roi le fait revenir de dessus les côtes; il va partir pour rejoindre M. le duc d'Orléans.

Dimanche 26.

L'après-dîner, l'électeur de Cologne vint dans le cabinet du Roi par les derrières de son petit appartement; il attendit l'heure de

son audience chez le comte de Toulouse; il souhaita qu'il n'y eût point d'introducteur d'ambassadeurs. M. de Torcy, chez qui il avoit dîné, étoit avec lui. Il a pris le nom de marquis de Tranchinon, voulant être tout-à-fait *incognito*. Il n'avoit que trois ou quatre des gens qui sont attachés à lui qui le suivirent et qui entrèrent dans le cabinet du Roi avec lui. Le Roi étoit avec tous les ducs et les courtisans qui ont les entrées dans le cabinet du Roi. L'Electeur parla d'abord au Roi, qui fut toujours debout et découvert. Il dit à l'Electeur qu'il étoit bien fâché de savoir qu'il étoit hors de ses états, et que son attachement pour lui en fût la cause. L'Electeur répondit, que le plaisir d'avoir été attaché au plus grand roi du monde le consoloit de tous ses malheurs. La conversation fut fort tendre et fort gracieuse. Ce prince n'est ni beau ni bien fait, mais il a l'air fort noble; et on fut très-content de tout ce qu'il a dit.

Lundi 27.

Par les nouvelles qu'on a de M. le duc d'Orléans, du 18, on a sujet d'être inquiet sur sa blessure; elle est plus grande qu'on ne le croyoit d'abord; l'os est touché, il a de la fièvre, son bras s'étoit fort enflé, les douleurs

ont augmenté, et son insomnie a obligé les médecins à lui donner de l'opium.

Mercredi 29, à Versailles.

On eut des nouvelles de M. le duc d'Orléans du 24. Sa blessure va beaucoup mieux; on le croit hors de danger; mais il avoit été si mal quelques jours auparavant, qu'on lui auroit coupé le bras si on l'avoit cru en état de soutenir l'opération : la gangrène étoit à sa plaie. Il est toujours à Oulx ; l'air est fort mauvais, mais on ne le sauroit encore transporter de huit jours.

Monseigneur donna à dîner à l'électeur de Cologne, à Meudon; il y avoit deux tables; monseigneur le duc de Berri tenoit la seconde.

Jeudi 30.

Le roi d'Espagne est retourné à Madrid, après avoir chassé les Portugais hors de la Castille, et il a mandé à la Reine d'y venir aussi.

Dimanche, 3 octobre, à Versailles.

Les prisonniers d'état espagnols, qui étoient en grand nombre à Pampelune, ont tous été jugés. Il n'y en a qu'un qu'on ait fait pendre; les autres sont condamnés à des prisons per-

pétuelles. Le comte de Lemnos, grand d'Espagne, est de ce nombre, et ses biens confisqués.

Lundi 4.

Un nommé Rodès, qui a déjà été employé dans plusieurs affaires, et qui a beaucoup d'esprit, à ce qu'on dit, prétend qu'il y a des mines auprès de Barrèges dont on peut tirer un argent infini; il s'offre d'y faire travailler à ses dépens. Il a deux Indiens avec lui, fort accoutumés au travail des mines; il va partir pour cela.

L'électeur de Cologne vint ici à la messe du Roi; ensuite Sa Majesté lui donna une audience particulière, dans son cabinet, avant le conseil; après quoi cet Électeur alla faire un tour dans les jardins.

Mardi 5 octobre.

M. le duc d'Orléans ne va plus à Grenoble, comme on l'avoit dit il y a quelques jours; il se fait porter à Embrun, où il sera plus près des lieux où son armée doit passer pour retourner en Italie. Sa blessure va toujours de mieux en mieux.

Vendredi 8, à Versailles.

Le Roi a fait présent de son portrait, enrichi de diamans, à l'ambassadrice de Moscovie en Hollande, qui étoit ici avec son mari, sans caractère : elle est fort jolie et a beaucoup d'esprit; et son mari paroît un homme très-capable et très-bien instruit.

Lundi 11, à Versailles.

Les bagages de M. le duc d'Orléans, qu'on avoit cru perdus après l'affaire de Turin, sont arrivés à Alexandrie, sans avoir trouvé personne en leur chemin qui les inquiétât.

Jeudi 14, à Versailles.

Il arriva un courrier de M. le duc d'Orléans : ce prince est beaucoup mieux de sa blessure; il écrit en homme qui se croit entièrement guéri; il mande qu'il est en état de monter à cheval. Par la revue qu'on a faite de son infanterie, on trouve qu'il y a encore vingt mille soldats, dont on fera quarante bataillons. Il leur revient beaucoup d'officiers. M. le duc d'Orléans est à Briançon.

Jeudi 21.

La blessure de M. le duc d'Orléans va toujours mieux; il recommence à monter à cheval, et doit assembler l'armée le 4.

Mercredi 27, à Versailles.

On arrêta ces jours passés, à Saint-Germain, Fouquerole, sous-lieutenant de la capitainerie des chasses. Le grand-prevôt, qui l'avoit fait arrêter, le fit conduire ici dans les prisons, et il fut transféré le lendemain au Châtelet à Paris: on l'accusoit d'avoir fait assassiner Lépineau, dont on trouva le corps dans la rivière, il y a quelques années. Le lieutenant-criminel l'a interrogé, et on commence à le croire innocent. Il étoit accusé de ce meurtre par une lettre anonyme qu'avoit reçue M. Chamillart, où il y avoit beaucoup de circonstances qui avoient l'air de vérités.

Jeudi 28.

Il arriva un courrier de M. le duc d'Orléans: ce prince étoit venu à Grenoble; il n'y a couché qu'une nuit, et est allé ensuite à Chambéry; il y a voulu voir les troupes qui étoient dans ces quartiers-là. Dans le chemin, son cheval s'est abattu sous lui: cela ne l'a pas empêché de

continuer son petit voyage; du reste, sa santé est fort bonne, et sa plaie est presque fermée.

Samedi 30, à Versailles.

Le parlement d'Ecosse est assemblé; il paroît qu'il n'approuve pas l'union projetée de ce royaume avec l'Angleterre : ils prétendent que si elle avoit lieu, ce seroit leur ruine entière.

Lundi 1er novembre.

Il arriva un courrier de M. le duc d'Orléans qui est à Grenoble, où on lui a donné de grandes fêtes : ce prince y a vu mademoiselle de Seri (1), et on assure qu'elle est en chemin pour venir.

Mardi 2.

On commence à parler du retour de M. le duc d'Orléans. On a envoyé les quartiers d'hiver aux troupes de son armée ; ainsi il n'aura plus rien à faire dans ce pays-là.

Vendredi 5, à Marly.

Il y eut une musique l'après-dîner chez madame la duchesse de Bourgogne, et, pendant qu'elle dura, monseigneur le duc de Bourgogne

(1) C'étoit sa maîtresse.

alla chez lui. Ce prince, dont la piété augmente tous les jours, a vendu ses pierreries, et en a fait distribuer l'argent aux pauvres.

Lundi 8, à Versailles.

M. le duc d'Orléans arriva ici; sa blessure n'est fermée que depuis trois jours. Le Roi l'a fort bien reçu; il paroît fort affligé du malheureux succès de sa campagne. On a appris par lui que si Alexandrie eût tenu quatre heures davantage, toute l'armée du prince Eugène eût été noyée. Le Taner et la Bormida s'étoient débordés et avoient fait une furieuse inondation dans le camp; il a fallu que l'armée, pour se sauver, entrât toute dans la ville: cinq cents hommes qui n'ont pas pu y arriver assez à temps, y ont péri dans l'inondation. Ce sont les bourgeois qui ont obligé M. de Calmenero, qui en étoit gouverneur, de se rendre. Dès que les ennemis commencèrent à tirer leurs canons, ces bourgeois firent sonner leur tocsin, prirent les armes, et étant plus forts que la garnison, ils allèrent ouvrir leurs portes aux ennemis. Les troupes de France qui y étoient ont eu bonne composition; on les envoie à Suze, et les troupes du roi d'Espagne sont prisonnières de guerre. M. de Calmenero a été contre la capitulation, à ce qu'on prétend.

Jeudi 11.

Le Roi, après la messe, entretint long-temps M. le duc d'Orléans dans son cabinet, et ce prince en sortit à midi, charmé et pénétré des bontés du Roi avec qui il traite tous les chapitres qui le regardent personnellement : ce fut même lui qui commença la conversation sur le voyage des dames qui l'étoient venu voir à Grenoble; ce qu'elles avoient fait sans sa participation. Il justifia aussi Nancré auprès du Roi de toutes les accusations qu'on lui avoit faites sur ce chapitre.

Mardi 16.

Le Roi à son dîner, où il y avoit beaucoup de ministres étrangers, dit au duc d'Albe qu'on ne pouvoit trop louer la fidélité des Castillans, que les affaires alloient bien en ce pays-là, et que le roi d'Espagne lui mandoit qu'il alloit se retrancher sur toutes les dépenses superflues; qu'il vouloit employer tous ses revenus à bien entretenir ses troupes et à soutenir la guerre; et puis il ajouta : « Ce seroit à moi, qui suis » son grand-père, à lui donner des exemples; » mais, en ce fait-là, je veux suivre les siens, » et je veux retrancher aussi toutes les dé- » penses dont je pourrai me passer, afin d'être

» à même de continuer la guerre, et tâcher de » parvenir à une paix heureuse et glorieuse ».

Mercredi 17.

Le Roi, à son lever, dit à M. de La Rochefoucault qu'il vouloit faire des retranchements sur sa garde-robe, et il manda à M. Le Grand, qui est malade, qu'il songeât à tous les retranchents qu'on pourroit faire dans sa grande écurie.

Vendredi 19.

Je présentai au Roi, mon fils qui revient de Flandre, et Sa Majesté lui parla avec tant de bonté, que c'est la plus grande joie que lui et moi puissions avoir de notre vie.

Lundi 22, à Versailles.

Mademoiselle est malade à Paris, depuis quelques jours, et la petite-vérole s'est déclarée. Madame la duchesse d'Orléans y est allée, et demeurera au moins les neuf premiers jours; et si la maladie devient dangereuse, elle est résolue de s'enfermer avec elle et de ne revenir de six semaines.

Mardi 23, à Versailles.

Le Roi, avant que d'entrer au conseil des finances, fit venir le duc d'Albe dans son cabinet, et lui dit qu'il avoit cru devoir proposer aux ennemis des conférences pour établir une bonne paix et rendre le repos à l'Europe; mais que les ennemis avoient refusé ces conférences, et qu'ainsi il ne falloit plus songer qu'à continuer la guerre, et qu'il espéroit qu'elle seroit plus heureuse la campagne prochaine que celle qui vient de finir. Le duc d'Albe sortit fort content de son audience; il dit qu'il croyoit bien que la paix, en l'état où sont les affaires, ne se pouvoit faire sans que la monarchie d'Espagne fût démembrée.

Vendredi 26, à Versailles.

M. le duc d'Orléans revint de Paris, et a laissé Mademoiselle sans fièvre, et la petite-vérole sortant bien.

Samedi 27.

On a su plusieurs conditions de la paix qu'a faite le roi de Suède, et qu'il a dictées. Le roi Stanislas demeure roi paisible de toute la Pologne et de tout le grand-duché de Lithuanie. Le roi Auguste ne pourra pas même prendre

le titre de roi de Pologne ; on l'appellera le roi-électeur. Les troupes de Suède demeureront en Saxe jusqu'au mois de mai.

Lundi 29.

Voici ce que l'on sait des conditions du traité du roi de Suède avec le roi Auguste :

« Il y aura paix et amitié perpétuelle entre le roi de Suède, le roi Stanislas et le roi Auguste.

» Les dommages causés réciproquement seront compensés. Le roi Auguste renonce au royaume de Pologne en faveur du Roi Stanislas, sur quoi il promet de donner une déclaration en forme, se réservant le titre et les honneurs de Roi.

» Il renonce pareillement à toutes les alliances qu'il a faites contre le roi de Suède et contre le roi Stanislas, et s'engage à ne point assister le Czar.

» Il promet de révoquer tous les décrets contraires au présent traité; il laisse la liberté au roi Stanislas de conserver ou d'ôter les charges à qui il les a confiées depuis l'élection du dernier.

» Il restituera la couronne, le sceptre et les autres joyaux, avec les archives de Pologne qui ont été transportées en Saxe.

» Il mettra en liberté les princes Jacques et Constantin Sobieski. Tous les prisonniers suédois, lithuanois et saxons seront aussi délivrés, et le roi Auguste emploiera ses bons offices pour obtenir du Pape la liberté de l'évêque de Posnani.

» Les ratifications seront échangées dans trois semaines ».

Jeudi, 2 décembre, à Versailles.

M. de Vendôme arriva de Flandre. Depuis la séparation de l'armée, il a fait un tour pour visiter les places de la mer. Le Roi l'a entretenu assez long-temps; mais M. de Vendôme est si enrhumé, que le Roi avoit peine à l'entendre, à ce qu'il nous dit à son coucher.

Dimanche 5, à Versailles.

Le parlement d'Ecosse paroissant vouloir accepter l'union, on croyoit que plusieurs membres de ce corps étoient gagnés par la cour; mais les grandes villes ont envoyé des adresses pour s'opposer aux délibérations; et plus de cinquante seigneurs, à la tête desquels sont le duc d'Hamilton et le duc d'Athol, se sont joints aux villes, persuadés que cette union est la ruine du royaume d'Ecosse.

M. de Roquelaure a fait prendre un sédi-

tieux, qui avoit fait de grandes cruautés et qui vouloit exciter de nouveaux troubles en Languedoc. On l'a fait rouer; mais il n'a voulu nommer aucuns de ses complices.

Jeudi 9.

Le duc de Châtillon a demandé au Roi la grande-maîtrise de l'ordre du Saint-Esprit, à Montpellier, que Sa Majesté avoit donnée, il y a quinze ou seize ans, à l'abbé de Luxembourg, son frère; mais comme on avoit jugé que cet ordre étoit régulier, l'abbé de Luxembourg n'en avoit fait aucun usage; et depuis sa mort, on avoit regardé cela comme une chimère. Le duc de Châtillon prétend avoir retrouvé des titres et faire casser les jugements rendus contre cet ordre, et le Roi le lui donnera.

Lundi 13, à Versailles.

Madame de Dangeau et moi, nous tînmes au nom du Roi, sur les fonts de baptême, dans l'église de Saint-Germain-de-l'Auxerrois de Paris, M. Albenzur, juif, qui a été longtemps résident de Pologne à Hambourg, et qui a été converti à la foi par M. le cardinal de Noailles.

Vendredi 17 décembre, à Versailles.

Comme il y a trop de blé dans le royaume, le Roi a permis aux étrangers, et même à nos ennemis, d'en venir acheter ; cela remettra beaucoup d'argent dans le royaume, attendu que tous les pays voisins en ont besoin, et qu'ils n'en ont pu tirer cette année de Pologne, d'où ils ont accoutumé d'en tirer beaucoup.

Vendredi 24.

Le Roi fit ses dévotions, et toucha les malades (1). L'après-dîner il alla à vêpres, et ensuite travailla avec le père de La Chaise à la distribution des bénéfices.

Jeudi 30.

Les brouilleries augmentent en Écosse, et le duc de Queensbury, grand commissaire de la reine Anne, a pensé être assommé dans son carosse, à coups de pierres, et entouré de ses gardes. Cependant, la plupart des membres du parlement sont portés à conclure le traité d'union des deux royaumes.

Vendredi 31, à Versailles.

M. de Couisson qui a avoit dîné chez M. Le

(1) Des écrouelles.

Grand, se trouva fort incommodé en sortant de table; il se fit porter chez lui, ne perdit point connoissance, parla toujours de fort bon sens: on envoya querir un chirugien pour le saigner; mais il mourut tout d'un coup, avant qu'on lui pût ouvrir le bras.

FIN DU TOME II.



